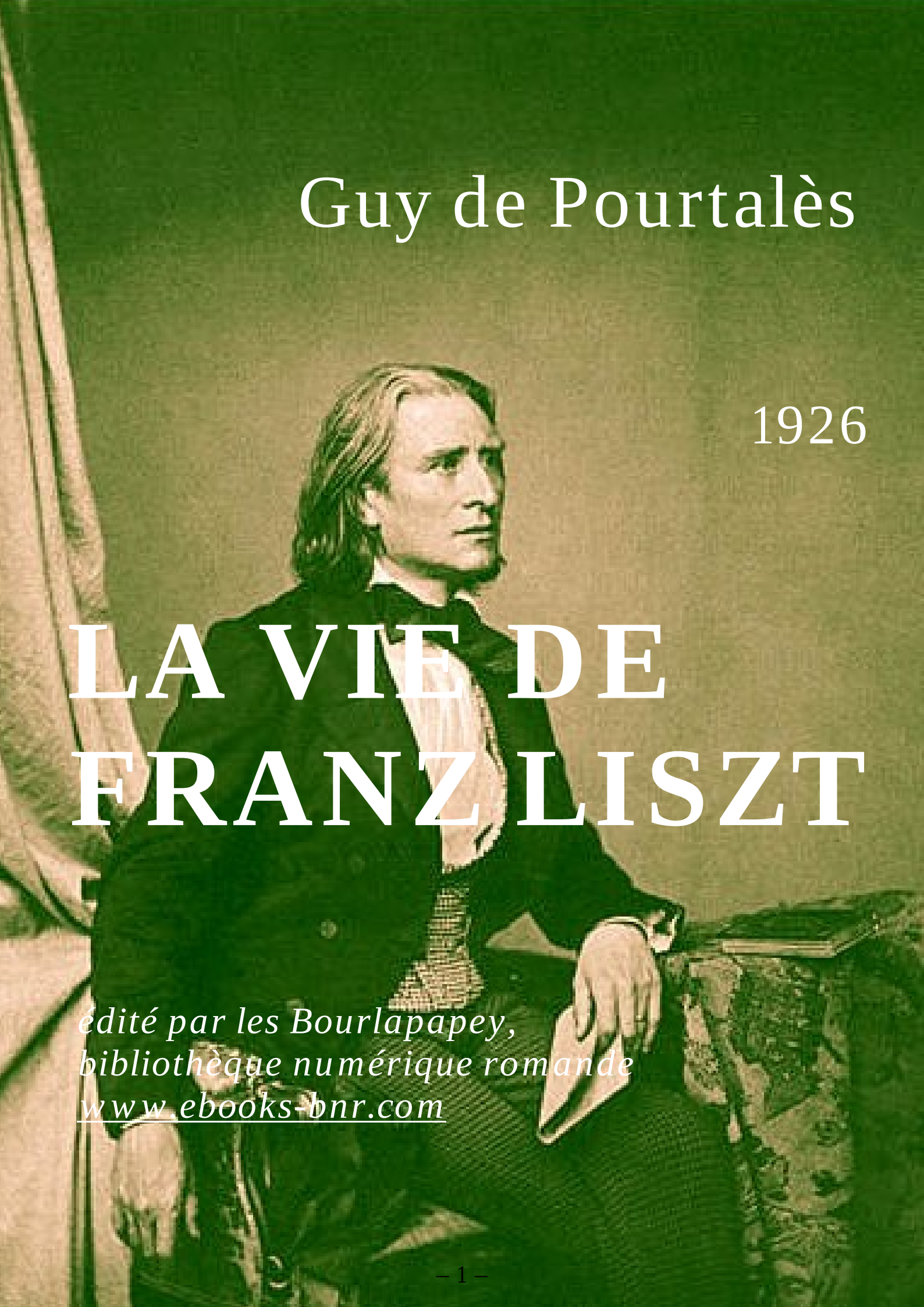


A sepia-toned portrait of Franz Liszt, a man with long, wavy hair, wearing a dark suit and a light-colored cravat. He is seated, looking slightly to the right. The background is a simple, light-colored wall with a curtain on the left.

Guy de Pourtalès

1926

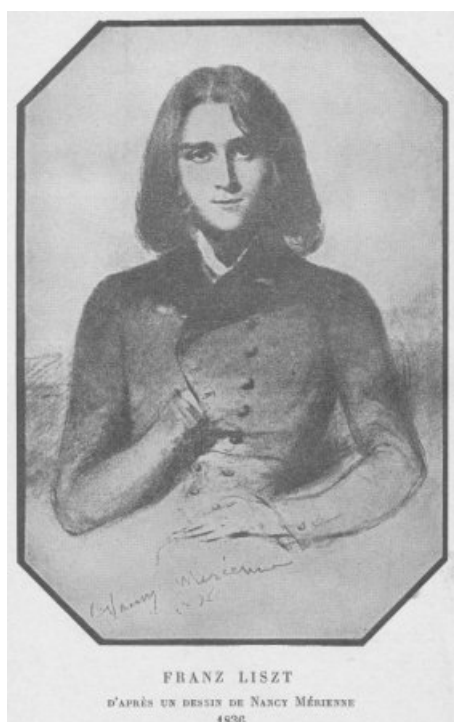
LA VIE DE FRANZ LISZT

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

DÉDICACE	4
I	9
II	15
III	20
IV	25
V	29
VI	39
VII	43
VIII	49
IX	55
X	61
XI	69
XII	75
XIII	82
XIV	92
XV	99
XVI	106
XVII	117
XVIII	131
XIX	141

XX.....	153
XXI	166
XXII.....	184
XXIII	194
XXIV.....	203
XXV	215
XXVI.....	224
XXVII	236
Ce livre numérique.....	245



DÉDICACE

Il n'est pas grand'chose d'invariable dans l'homme. Ce qui, peut-être, y change le moins, c'est le cœur, toujours le même aujourd'hui qu'au temps d'Homère et de Shakespeare. Mais qu'y a-t-il d'immuable dans les régions qui le défendent et que l'intelligence doit traverser pour l'atteindre ? J'entends : le goût, l'habitude, la mode, l'éducation, auxquels nos sens sont si fortement assujettis ?

C'est à quoi je pensais hier en regardant monter vers les arènes wagnériennes le peuple éphémère de Bayreuth. Et au mot de M^{me} de Sévigné sur Racine : « il passera comme le café. » Bien certainement le café passera moins vite que toutes les poétiques, car un art porte en soi sa fin, comme toute vie sa mort et tout plaisir son prochain ennui.

Tandis que les autos montent à l'assaut de la colline sacrée, ma curiosité tend presque à s'affaiblir devant un amour si proclamé. Pourtant le spectacle du spectateur, à Bayreuth, est aussi une leçon. Elle m'a rendu bon spectateur de moi-même et m'amène pour la première fois à considérer dans Wagner non plus le musicien seul, mais l'homme. Wagner le poète ne serait-il pas aussi intéressant que Wagner le compositeur ? Une erreur capitale de Saint-Saëns et de ses disciples en critique musicale a été de méconnaître l'importance qui s'attache précisément à la religion wagnérienne. Le wagnérisme vivra sans doute longtemps par là, et même si le crépuscule s'étend un jour sur la splendeur savamment machinée de la Tétralogie. Le

schopenhauérisme de Richard Wagner, jailli de son expérience humaine si douloureuse et alimenté par ses idéals, cette source n'est pas près de se dessécher. Tous ces adeptes ruisselants de leit-motifs ne courent guère le risque de se dégoûter, parce que leur soif ne trouvera jamais à s'étancher que dans le sang tiré par leur maître de ses blessures. Comment tant de nostalgies orchestrées à leur usage n'atteindraient-elles pas, à travers l'appareil auditif de ces nouveaux-nés, non leur sensibilité seule, mais leur âme la moins exercée ? C'est un peu plus que du décor et du plaisir. C'est soi-même qu'on exalte. Et qu'est-ce qui me prouve qu'une religion n'est pas l'exaltation de soi la plus totale possible, même et surtout si je m'abandonne jusqu'à me perdre ? En Dieu, soit. Donc, en l'amour.

À Bayreuth, tout est amour. Les villes de cette hérédité sont rares. Assise, Florence, Tolède, Avila furent bâties par des saints, des artistes ou des femmes passionnées. Pour ceux-là même qui ne les connaissent que par les livres, ce sont des pierres inspirantes. Bayreuth, toute versaillaise au temps des margraves et « rococo-baroque » comme il convient à une ville allemande qui eut son XVIII^e, est la dernière en date de ces Mecques. Elle serait aussi morte qu'Aix ou Bruges s'il n'y était venu un jour trois desservants du Saint-Graal de la poésie, Liszt, Wagner et Cosima.

Élection qui ne fut précédée d'aucun signe, mais décidée par la seule volonté de « l'homme sans paix et sans joie », comme le nommait Mathilde Wesendonck. Il dit : « Ici mon imagination installera son repos ». Dans cette solitude il allait vivre douze ans et voir s'ébranler la croisade de son idéal. Puis il mourut dans un palais de Venise, ayant légué à son pays un peu plus que le souvenir d'un grand homme. Ce Wotan s'était connu jusqu'au-delà de lui-même, jusqu'à nous, jusqu'à plus loin que nous. Rappelez-vous le Voyageur de la Tétralogie, qui paye l'anneau arraché au peuple diabolique par la connais-

sance de sa propre ruine. « J'ai tâté le pouls de notre art moderne, a-t-il écrit à Liszt, et je sais qu'il mourra. Mais, loin de m'en attrister, cela me remplit de joie parce que je sais aussi que ce n'est pas l'art qui périra, mais seulement notre art à nous. » C'est par de telles vues que Wagner dépasse le wagnérisme, que l'homme survole le musicien.

Donc, ils étaient trois. Et le plus jeune, une femme, la femme du maître. Quand celui-ci mourut, on crut qu'elle allait mourir aussi. Il y a de cela quarante-deux ans et son cœur est encore aujourd'hui tout le sang de Bayreuth. Il faut avoir pesé ce que représente d'efforts le cycle des représentations bayreuthiennes pour se faire une idée de la puissance d'action d'une énergie comme celle-ci. Dans cette vie de grand chef, le romanesque est mort le 13 février de 1883, sous l'air pestilentiel de Venise. Depuis lors a survécu la seule volonté de remplir la mission qui lui avait été confiée. On aime pourtant à savoir que l'an dernier, par un violent orage, cette femme de quatre-vingt-sept ans demandait à sa garde : « Dis-moi, crois-tu qu'il fasse beau temps en Italie ? » La fille de Liszt, née sur les bords du lac de Côme, a gardé dans la Bavière pluvieuse la mémoire de ses matins de Rome.

Admis au rare honneur de la voir, je suis frappé de sa ressemblance avec son père. Ainsi le lion devenu vieux, sans doute avait cette même majesté indulgente, ces mains tendres, ce beau parler français d'autrefois qui donne à l'entretien je ne sais quelle sonorité supplémentaire. Cela ajoute du singulier à cette maison de Wahnfried si typiquement allemande et « Louis II ». C'est qu'ici nous avons un exemple fameux de la fusion des deux génies que départage le Rhin. Par Marie d'Agoult, qui donna à Liszt ses deux filles, la descendance de Wagner a sa bonne part de sang français. Et à Bayreuth chacun sait la tâche qui incombe aux quatre enfants vivants de M^{me} Cosima. Il y a chez eux la foi et la ténacité qui marquent les fortes familles de la Renaissance, et un sens tout latin de la qualité dans l'effort.

Quand on interroge M^{me} Wagner sur sa mère, elle se retrouve tout de suite la Parisienne qu'elle fut au temps où elle servait le thé de MM. de Lamartine et Sainte-Beuve dans le salon de Daniel Stern. Et, avec cette mémoire infailible des vieillards dès qu'il s'agit de leur enfance, elle vous dira le nom de son confesseur, qui joua un rôle vers 48. Mais c'est de Liszt surtout qu'elle sait parler, ce bel adolescent déjà légendaire à vingt ans, qui tournait la tête de toutes les femmes en Europe, gagnait une fortune à chacun de ses concerts, et laissa pour tout bien, à sa mort, sept mouchoirs de poche. Cet homme a nourri son siècle d'anecdotes et inventé une exaltation dont vivent encore les générations grisonnantes. Il a été, comme dit sa fille, « un exemplaire admirable de générosité ». La gloire de Wagner est son œuvre et celle de sa famille. Car cet esprit si inventif, qui a écrit plus de quinze cents morceaux de musique et défriché toutes les routes harmoniques, s'est volontairement effacé derrière celui qu'il jugeait plus grand que lui. Bayreuth, où il est venu mourir un jour qu'on représentait Tristan, est une cure d'idéal instituée grâce à lui.

Cette thérapeutique a-t-elle fait son temps ? Telle est la question que je me suis posée en regardant s'effondrer le Walhalla. Mais peut-être l'ai-je mal énoncée en attendant de la musique seule une réponse qui, en définitive, vient toujours de l'âme. Et Parsifal la fournit bien mieux que l'Anneau. Liszt le Catholique et Wagner le Protestant se rejoignent dans cette extase mystique où peuvent communier ensemble tous ceux pour qui une foi est encore nécessaire.

C'est là ma leçon bayreuthienne. C'est aussi la leçon que vous propose la vie de Liszt, si, entre les lignes du récit, vous suivez l'histoire des sentiments. Malgré notre incroyance, nos sécheresses, nous restons charmés par toute harmonie un peu passionnée et inconsolables quand nous craignons d'avoir perdu l'amour. Un certain romantisme du cœur s'impose toujours comme l'ordre intellectuel le plus raffiné. Or Liszt a eu beaucoup d'amours, mais l'ordre qui domine son œuvre comme elle

commande sa vie est la poursuite d'un idéal. Si ce mot fait sourire, peu importe. Lorsque la princesse de Wittgenstein, vieille et laide comme une chouette, lui disait en lui reprochant ses tardives aventures : « cela gâtera votre biographie », nous sentons bien que Liszt a dû sourire aussi. Paix aux jalousies et aux inimitiés. M^{me} Cosima a prêché d'exemple en me répétant à plusieurs reprises : « Ne soyez pas injuste envers la princesse. » Dieu sait pourtant quelle n'aimait pas celle qui travailla si longtemps à séparer Liszt de Wagner. Mais on ne sépare personne dans le monde de l'esprit.

Donc, je vous dédie ce livre, âme cynique et fatiguée, qui gardez malgré vous le goût des natures généreuses, qui préférez la folie à la médiocrité et savez que les musiques du cœur sont les seules dont l'intelligence ne se lasse jamais.

Bayreuth, août 1925.

I

« Je ne puis concevoir l'esprit de la musique résidant ailleurs qu'en l'amour. »

(Wagner)

Lorsque M. Adam Liszt et sa jeune femme Anna Lager eurent achevé de s'installer dans leur nouvelle maison de Raiding, ils commencèrent de s'ennuyer.

Seul citadin au milieu des huttes de paysans en ce village perdu, le vilain bâtiment de l'intendance domaniale du prince Esterhazy ne disait rien de sympathique au nouveau régisseur. Songeant à Eisenstadt, où il avait vécu tant d'années savoureuses, M. Liszt sentit naître en lui des nostalgies. Eisenstadt se trouvait à plusieurs heures de route de Raiding, et, bien que situées toutes les deux dans le comitat d'Ædenburg, la petite résidence semblait, par delà les plaines hongroises, aussi lointaine que le bonheur. Ce n'est pas que M. Liszt fût de nature sombre ; mais il aimait la vie de société et la musique. Rien ne lui plaisait davantage que les belles réceptions chez son maître, où la cour du magnat était toute glorifiée par la présence de l'illustre Haydn et du fameux Hummel, l'élève préféré de Mozart. Il regrettait presque de s'être montré comptable trop avisé, puisque ses qualités lui valaient à présent un avancement détesté. Mais, bon croyant et fidèle employé, M. Liszt accepta ses devoirs.

Sa jeune femme prenait plus gentiment parti de cette solitude. Elle l'obligeait, le soir, à se remettre au piano ou à jouer de la guitare et le consolait d'une vie qu'il disait souvent manquée, parce qu'il se croyait né pour la carrière de virtuose. Haydn lui-même en était tombé d'accord. Mais on n'y pouvait revenir maintenant, et, quittant avec amertume le clavier, Adam Liszt se remettait à l'étude des fermages princiers.

Un jour du premier printemps de l'année 1811, comme le jeune ménage faisait le tour du jardin, Anna confia à son mari qu'elle se croyait enceinte. On décida que ce serait un garçon et qu'il ferait la route glorieuse, mais difficile, dont son père continuait toujours de si vainement rêver. L'époque de ses couches approchant, M^{me} Liszt ne quitta plus guère son appartement et l'intendant lui faisait, le soir, la lecture des journaux. Vers le milieu d'octobre ils s'occupèrent beaucoup de la comète qu'on voyait chaque soir dans le ciel. Elle paraissait de bon augure. Pourvu que l'enfant naquît tandis qu'elle brillait encore ! La nuit du 21 au 22, le fils attendu fit à point nommé son entrée dans le monde.

Il reçut le nom de Franz. Il était si chétif qu'on ne le crut pas viable, et il fallut pendant ses premières années le disputer sans repos à la mort. La fièvre et une maladie nerveuse alternaient dans ce corps débile, provoquant des syncopes. Une fois, rentrant de tournée, le père trouva sa femme abîmée de douleur devant le lit de l'enfant mort. Le charpentier du village prit ses mesures et prépara le cercueil. Mais le petit Franz revint à la vie en dépit du médecin. Ces troubles durèrent jusqu'à la sixième année, puis sa santé s'affermir.

L'existence à Raiding n'avait rien perdu de sa sévérité et, sauf pendant les vacances où l'on volait à Eisenstadt, les Liszt vivaient sur leur terre en parias. De très rares visites d'amis, les livres d'une bibliothèque de fortune que le prince avait mise à la disposition de son régisseur, le piano et la guitare étaient les seules distractions.

Un dimanche, M. Liszt s'étant mis au piano pour jouer le concerto de Ries en do dièse mineur, le petit Franz, alors âgé de six ans, se coula auprès de lui. Tête penchée et bouche entr'ouverte, il écoutait les voix qui sortaient de la caisse d'ébène, d'où, les unes après les autres, ou toutes ensemble, elles naissaient à la vie. Et il ne bougea de place tant leur langage lui parut merveilleux. Lorsque le père eut achevé cet extraordinaire entretien, allumé sa pipe et repris ses éternelles paperasses, le petit s'enfuit dans le jardin pour retenir le plus longtemps possible ce que lui avaient dit ces amis sans visage. Ce lui fut un jeu de retrouver leurs gazouillis, et le soir même, à table, il les chantonna sans se tromper. M. et M^{me} Liszt en eurent un saisissement, et qui grandit quand Franz déclara vouloir apprendre la musique sans perdre un jour. M. l'intendant regarda son fils longuement, avec un peu de jalousie, puis avec un naissant orgueil. Il eut tout à coup l'intuition qu'il vivrait quand même le vieux rêve dont les circonstances l'avaient frustré, et, prenant l'enfant dans ses bras, il le déposa une fois encore auprès de lui, à côté du piano. Alors il rejoua le finale du Concerto.

– Plus tard, demanda-t-il, que voudrais-tu donc être ?

– Celui-là, fit l'enfant en montrant une lithographie de Beethoven accrochée contre le mur.

Adam Liszt était assez poète pour croire aux rêves prophétiques. Dès le lendemain de ce jour, il donna à son fils sa première leçon. Et dès la dixième il ne subsista plus dans son esprit l'ombre d'un doute : ce gamin pouvait courir la carrière de Mozart. On ne l'arrachait plus du piano. Il y passait des heures à faire des gammes, comprenait tout à demi-mot, transposait d'un ton dans l'autre sans la moindre hésitation. L'oreille était d'une justesse miraculeuse et sa petite main aux doigts déliés semblait comme rompue d'avance aux difficultés de mécanisme. Plus surprenante encore sa mémoire, qui retenait tout sans effort. Pour l'éprouver, M. Liszt jouait maintenant pendant de

longues heures devant son fils, et celui-ci, se mettant ensuite au clavier, rendait à sa manière et selon le pouvoir de ses doigts enfantins, les morceaux les plus variés. On avait compté sur un enfant doué : on rencontrait un prodige. Mais le père enthousiaste ne voyait pas que se cernaient les yeux et se creusaient les traits du gosse surentraîné. Trois mois de ce régime le mirent une fois de plus sur le seuil de la mort.

Il fallut arrêter toute cette musique, se remettre au vert. Franz ne consentit à rester étendu que si sa mère remplaçait la grande chose défendue par des lectures. Elle lui lisait les contes de Grimm, mais le plaisir qu'il y prit d'abord, il ne le goûta pas longtemps. Il préféra bientôt les Vies des saints, l'histoire, et se plaisait aux récits héroïques. M. le curé de Raiding s'intéressait fort à l'enfant et venait deux ou trois fois par semaine lui montrer l'écriture et l'arithmétique. Et ces leçons, comme celles de la mère, se terminaient encore par des aventures : l'histoire sainte, la Vie et la Passion de Notre-Seigneur, des récits puisés dans les Pères de l'Église. Franz posait de curieuses questions et montrait quelque penchant vers une exaltation mystique que ses parents, fort exacts à leurs devoirs spirituels cependant, cherchaient plutôt d'atténuer. Souvent, on l'entendait parler la nuit, gémir, ou bien sa mère le trouvait en prière, et le visage brillant de larmes.

Cette crise passée, le petit se fortifia, grandit, et on lui permit de reprendre avec modération les bien-aimées leçons. Ce fut tout de suite une grande rage d'improvisation. Comme beaucoup d'enfants, il cherchait d'abord à retrouver un thème, lui ajoutait des variations, le transposait dans plusieurs clés. De son bureau, M. Liszt père entendit une fois des modulations si bien conduites, d'une telle fraîcheur d'expression, qu'il voulut savoir quel cahier son fils avait pris. Il entr'ouvrit la porte et le vit assis devant le clavier sans musique. Le plus étrange est qu'il ne s'arrêtait pas aux effets faciles ou répétés, mais allant toujours de l'avant, il réussissait déjà à achever ses dessins à les lier entre eux. M. le curé, le receveur des postes, quelques voisins

mis au courant, venaient parfois, le soir, prendre une chope et écouter le jeune prodige.

Raiding, petite oasis au milieu de la plaine hongroise, n'était pas sur l'itinéraire des voyageurs. Nul étranger ne s'y arrêta jamais, sauf M. l'inspecteur des domaines princiers ou quelque troupe de Bohémiens. Parfois, pendant l'été surtout, le village s'emplissait soudain de vacarme, de sonnaillles, de chants, et toute une tribu de ces poètes routiers venait dresser ses tentes et aligner ses charrettes sur la place. Les *Rommys* s'installaient avec grandeur, dépenaillés et magnifiques. Une à une, les femmes sortaient des wagons, tenant des grappes de marmots, et le campement s'organisait en peu d'instantes devant une galerie de curieux. Un vieux faisait une annonce dans son jargon panaché de hongrois et les paysans apportaient les socs de charrue à réparer, les faux ébréchées, et amenaient aux tziganes leurs chevaux déferrés. Ces médiocres travaux gagnaient le soir. Alors le camp prenait réellement vie. On allumait des torches, un grand feu où chacun venait jeter son fagot, et les Bohémiennes tiraient de leurs coffres les rutilantes écharpes, les boucles d'oreilles en or, les bagues, les colliers d'ambre et de corail. Les hommes empoignaient violons et cymbalums.

Dans le silence une mélodie monte, traînante, unicorde. Alors paraissent les vieilles. Elles sont une douzaine qui lèvent leurs bras de sorcières en dardant vers le ciel des doigts prophétiques. Elles glissent, avancent, s'arrêtent, virent et reviennent, guidées par la mélodie. Elles disent d'une voix rauque :

« Jouis de tes passions – assouvis tes désirs – regarde comme meurt sans gloire le vieil arbre immobile. »

« Ne t'éprends point, pauvre cœur, car tu ruisselleras d'amertume. »

« Aime ta vie, rassasie tes yeux et roule-toi sur les mousses. Danse et bois. »

Quand les vieilles se sont tues, une jeune s'avance qui d'abord pousse un long cri strident. Puis violons et cymbalums attaquent tous à la fois lorsqu'elle chante :

Un soir la belle fille s'en revient avec ses oies ;
La fille aux yeux noirs et aux joues rondes ;
Elle chante : téga, téga, téga...
Ne me cherche pas, toi que je n'aime point,
Tu ne plais pas à mon âme.
Que me font les pavillons de soie ?
Avec mon bien-aimé je trouve le paradis sous sa tente en lambeaux. Téga,
téga...
Avec lui j'ai assez d'amour pour toujours.
Mais le cœur répugne à pleurer sur des brocards d'or. Téga, téga...

Ensuite une des vieilles s'avance vers le public pour dire la bonne aventure. Les doigts chargés d'électricité de la chiromancienne saisissent les dures mains masculines, les paumes fines des filles. « Tu seras malheureuse, folle qui crois à l'amour. Toi, c'est une grosse fortune pour demain. Et toi, montre, tu auras cinq enfants qui te donneront bien du souci... »

Les tziganes continuent leurs danses molles, leurs bonds élastiques, glapissent un chant dont la tonique, la tierce et la dominante s'accordent en une perpétuelle combinaison de douleurs.

Au premier rang, le petit Liszt écoutait le merveilleux message des virtuoses errants.

II

M. l'intendant de Raiding retrouva avec exaltation ses rêveries d'autrefois. Sa calèche sillonnait maintenant la route d'Ædenburg et celle d'Eisenstadt où il allait, accompagné de son fils, faire visite à ses amis. Dès après les embrassades on mettait Franz au piano. Quelle jouissance de déguster leur surprise, leur enthousiasme ! Bonne revanche aux années égrenées dans l'ennui. Les Klein et les Zirkel n'en revenaient pas. Les Lager hochaient la tête, pleins de réticences et d'inquiétudes, car où tout cela conduirait-il le jeune monstre aux traits jolis ? Édouard, le frère cadet de M. Liszt, de tous fut le plus joyeux ; il étreignit l'enfant avec transport. Quant au baron von Braun, un dilettante aveugle et malin, il supplia M. Liszt de laisser le petit se produire dans un concert qu'il donnait à son bénéfice cet automne-là, à Ædenburg. M. Liszt le voulut bien, et l'on se mit sans délai à travailler un programme. Le concerto de Ries en mi bémol, pour piano et orchestre, sembla le plus approprié ; l'on y ajouterait au besoin quelque fraîche improvisation.

Ils se mirent en route la veille du grand jour. Mais si le père était nerveux, Franz, lui, n'avait pas la moindre inquiétude. Tandis que la patache roulait à travers la plaine où se terminaient les regains, il lisait dans son coin, tout absorbé par un récent ouvrage du grand Goethe qu'il avait emporté de la bibliothèque. C'était les *Affinités électives*. Et tandis que père et mère supputaient pour la vingtième fois les chances de succès, Franz essayait de comprendre.

« Les arts sont le plus sûr moyen de se dérober au monde ; ils sont aussi le plus sûr moyen de s'unir avec lui. L'art s'occupe de ce qui est difficile et bon. En voyant exécuter aisément le difficile, on a l'idée de l'impossible. » Choses obscures, mais pleines de promesses.

Le jour du concert, il eut un accès de fièvre. La salle était comble. Lorsque son tour fut arrivé, le petit garçon monta sur l'estrade, salua comme on le lui avait montré, et se mit au piano. Aux premières mesures, on vit que ce moustique était déjà un maître. Le succès fut prodigieux, et tel l'applaudissement qu'il donna en *bis* ses improvisations sur des thèmes connus. À l'issue de la soirée, chacun voulait le voir, lui parler, et M. Liszt en profita pour organiser séance tenante un deuxième concert où Franz, cette fois, serait seul exécutant. L'enthousiasme s'accrut de telle sorte que le père n'eut plus qu'une pensée : faire jouer son fils devant le prince Esterhazy. Le bruit de ces triomphes s'étant répandu et le magnat voulant marquer sa sympathie au fonctionnaire fidèle, il mit à sa disposition les salons de son palais de Presbourg.

C'est le 26 novembre que l'événement eut lieu. Il faut dire ainsi, car si les deux premières soirées avaient été d'heureux essais, celle-ci devait décider de l'avenir. Toute l'aristocratie presbourgeoise se trouvait réunie à cette matinée. Et Franz joua son Beethoven aimé, improvisa, déchiffra sans effort et dans le rythme voulu les morceaux de bravoure que plusieurs grands seigneurs lui mirent devant les yeux. L'étonnement fut général. Lorsqu'on sut que le père ne possédait pas les moyens de faire donner à son fils une éducation musicale complète, les bourses s'ouvrirent. Les comtes Apponyi, Amadée, Esterhazy, Szapary et Viczay lui constituèrent spontanément, pour une durée de six ans, une rente de six cents florins d'Autriche.

On s'en retourna à Raiding. Mais en de peu de temps, tout avait bien changé. L'obscur petite famille partie depuis quinze jours, revenait presque célèbre. M. Liszt parlait de solliciter du

prince un long congé, de dire au village un adieu peut-être définitif, de s'installer à Vienne. M. le curé s'étonnait, doutait, hochait la tête, rappelait ses amis à la raison. M^{me} Liszt, dont les plus chers souvenirs se liaient à présent au village humble, sentait poindre ses larmes. Mais l'intendant vivait dans l'exaltation de sa jeunesse revenue et n'entendait pas qu'on lui gâchât sa joie. Quant à Franz, il se remémorait la phrase de Goethe d'où le brouillard s'était soudain levé : « En voyant exécuter aisément le difficile, on a l'idée de l'impossible. »

Les Liszt s'établirent donc à Vienne à la fin de cette année 1820. Leur première visite fut pour l'illustre compositeur et pianiste Charles Czerny, dont il s'agissait d'obtenir des leçons. M. Liszt n'attendait que le moment où son fils se mettrait au piano pour jouer le concerto de Ries. Mais Franz, trouvant enfin un maître qui communiait avec lui dans le culte de Beethoven, attaqua la sonate en la bémol. La surprise de Czerny fut aussi profonde que la vanité paternelle le voulait ; mais, homme en tout mesuré, il ne se récria point, ne jeta ni le mot de génie ni celui de prodige. Toutefois, quand le garçon eut achevé : « Toi, dit-il, tu peux devenir plus grand pianiste que nous tous. » Le père fit alors le récit du concert de Presbourg et Czerny s'offrit à donner ses leçons moyennant un goulden l'heure. À la douzième, comme M. Liszt tirait son or : « Non, non, s'écria le professeur, les progrès du petit en si peu de temps ont largement payé ma peine. »

Chaque soir, Franz se rend chez son maître pour qui c'est une joie de faire travailler Putzi, ainsi qu'il l'a surnommé, et souvent les leçons durent deux ou trois heures. Ça ne va pas toujours tout seul. Déchiffrant n'importe quoi à première vue, Putzi s'impatiente des minuties, des manies de son instituteur. Or, c'est un pion admirable que Czerny, et s'il se montre inflexible, c'est qu'en matière de mécanisme il n'y a pas pour lui de détail. Quelquefois, énervé par un passage qu'il faut pour la

vingtième fois recommencer, Putzi pleure, trépigne. Mais Czerny va tranquillement vers la fenêtre, allume sa longue pipe, revient, et son doigt montre une fois encore sur le cahier les mesures exécrées. Car Franz n'a pas besoin d'apprendre à être artiste – au reste, cela ne s'enseigne pas – mais il s'agit du plus humble devoir de former à l'impossible cette petite main prodigieuse. C'est en faveur de l'âme que Czerny s'acharne.

À côté de Czerny, il faut à l'enfant un maître de composition et d'harmonie. On choisit Antonio Salieri, le dernier professeur de Beethoven. Ce vieil Italien enthousiaste et nerveux lui apprend à lire la musique instrumentale, les partitions d'orchestre, et le rompt à ces variations sur des thèmes donnés pour lesquels il montre déjà de si brillantes dispositions. En quelques mois il y est assez avancé pour mériter qu'une de ses arabesques figure dans l'album qu'un éditeur consacre à la valse de Diabelli.

Pendant une année et demie le petit Franz travailla sans répit sous la direction de ses maîtres et de son père. Alors le temps sembla venu de le produire devant le public de la capitale. Un premier concert eut lieu en décembre 1822, où Franz joua le concerto en la mineur de Hummel et une fantaisie de son cru sur l'andante d'une symphonie de Beethoven. Tel en fut le succès qu'un critique s'écria le lendemain dans son journal : « *Est deus in nobis.* » Mais le petit ne prenait qu'à peine garde à ses triomphes.

Il était travaillé d'un désir : connaître Beethoven. Il revoyait l'orageux visage suspendu au-dessus du piano dans le salon de Raiding. Il songeait à la fameuse répétition de *Fidelio*, où, quelques semaines auparavant, le grand sourd s'était débattu avec l'orchestre avant d'abandonner la partie, puis avait fui au bras de son ami Schindler. « C'est de celui-là seul, se dit-il, que je veux être entendu. » On connut Schindler, l'intime ami du maître, et il promit de mener chez Beethoven les deux Liszt qui désiraient l'inviter au prochain concert de Franz.

Vienne était alors électrisée par la musique italienne. Rossini avait conquis la ville, les théâtres et la cour, et l'on ne jouait partout que *la Vestale* ou *le Barbier*. Beethoven sommeillait en oubli. Exilé par sa surdité, pauvre, sauvage de plus en plus, il méditait dans son logis d'indigent la Neuvième Symphonie.

Quand Schindler paraît, traînant après lui le petit Liszt, le vieux roi de la solitude leur fait mauvais accueil. Tout ce qu'il a lu dans les gazettes sur l'enfant prodige est déjà suspect à l'homme que les seuls mots de « brillant » et de « virtuose » irritent. Il ne consent pas à laisser jouer Franz et ne promet nullement d'assister à son concert. Aussi quelle surprise pour les Liszt lorsque, le soir du 13 avril, parmi les quatre mille auditeurs de la Redoutensaal, Beethoven fait son entrée ! Franz, pour la première fois tremblant, regarde le maître assis non loin, dont l'œil immobile se fixe sur lui. Il attaque le concerto de Hummel puis une fantaisie de sa composition. À peine a-t-il achevé au milieu de l'enthousiasme des frémissants Viennois que Beethoven s'élance sur l'estrade, saisit l'enfant et le baise au front.

Cette consécration lui est plus chère que les hymnes chantées à sa gloire naissante dans les journaux du lendemain. Mais le succès prodigieux de ce concert amène d'autres événements encore. En effet, la recette a été assez considérable pour qu'Adam Liszt songe à quitter Vienne. Seul le Conservatoire de Paris pourra fournir maintenant un dernier complément d'instruction technique à son enfant. Père et fils ne pensent qu'à ceci : créer. La virtuosité ne leur paraît plus être qu'un premier relais sur la route des maîtres.

III

Le 11 décembre de cette année 1823, ils arrivent à Paris. Le lendemain même, Franz et son père se rendent au Conservatoire de musique, que dirige Cherubini. Il est précisément dix heures lorsqu'ils franchissent le porche, rue du Faubourg-Poissonnière. « Voici donc, dit l'enfant, le siège du mystérieux tribunal qui consacre ou condamne », pour un peu, il serait tombé à genoux. Rarement deux êtres se sentirent-ils plus gauches que les Liszt quand l'huissier les introduisit dans le cabinet directorial. Comme s'il se trouvait en présence de quelque grand seigneur hongrois, Franz veut se précipiter sur la main du tout-puissant pour la baiser. Mais un œil glacial l'arrête net. Ayant écouté la requête, un mot sec tombe des lèvres de Cherubini : « Le règlement. » Le règlement interdit à tout étranger l'accès du saint lieu. Les Liszt se regardent, atterrés. Franz pleure à grands sanglots. Son père plaide, tend une lettre du prince de Metternich. « Impossible, fait derechef l'Italien, vous n'êtes pas Français. » Il devient évident qu'il faut abandonner tout espoir et que ce long voyage aura été entrepris en vain.

On se passera donc de l'estampille officielle pour s'en remettre désormais au seul génie. M. Liszt s'est muni de recommandations, heureusement. Des salons s'ouvrent. À peine depuis quelques semaines à Paris, Franz joue chez la duchesse de Berry, puis chez le duc d'Orléans, et plus encore qu'à Vienne, le « petit Litz » connaît d'incroyables triomphes. La fortune leur rit : deux mille francs dans un concert privé ; davantage lorsque

le prince royal lui fait prêter gracieusement l'Opéra italien, où la Pasta, l'amie de Stendhal, prend part à son concert. C'est chaque jour quelque réunion mondaine où il faut exécuter ses œuvrettes, improviser, se multiplier devant le piano, et l'enfant trouve moyen de toujours se renouveler. Parmi les nouveaux amis comptent surtout la famille Érard et le compositeur Ferdinand Paër, ancien chef d'orchestre impérial, qui lui enseigne le français. Le petit apprend d'ailleurs avec aisance, grâce à une mémoire qui retient tout. Si bien que dès le printemps de 1824, Paër se met en tête de lui faire écrire la musique d'un opéra léger. Il en esquisse lui-même le livret avec le médiocre poète Théaulon et M. de Rancé. Cela s'appellera *Don Sanche ou le château d'amour*. Tel est le jeu qu'on propose à un enfant de moins de treize ans, qui apprend la vie dans les salons, pousse comme une asperge et joue avec un polichinelle que lui a donné le futur Louis-Philippe.

M. Érard possédait à Londres une importante succursale de sa factorerie de pianos. Au mois de mai, comme il lui fallait s'y rendre, il propose aux Liszt de les emmener. Mais M^{me} Liszt, que ces voyages continuels fatiguent, décide de retourner chez sa sœur, à Graz, en attendant la fin de cette tournée qui doit se clore par une visite aux principales villes de la province française. Séparation douloureuse et premier chagrin de cœur. Mais déjà Franz s'appartient si peu. C'est pourquoi un moment de la journée lui devient particulièrement cher, celui où, chaque matin, il va entendre la messe. Recueillement léger, ouaté par les douceurs de l'orgue, petite oasis de tendresse.

Londres fait à l'enfant le même accueil que Paris, et le roi George IV, l'ancien ami de Brummel, le mande à Windsor : « Je n'ai rien entendu de pareil, dit-il en caressant les boucles de l'enfant, et non seulement pour la perfection du jeu, mais pour la richesse des idées. Ce petit surpasse Cramer et Moscheles », et le gros roi vieillissant avait la prétention de s'y connaître. Pour Franz, il ne rêve maintenant qu'à son opéra, et il chante aux grandes dames de cette cour d'un autre âge les récitatifs en-

fantins de son *Château d'amour*. Pendant l'été on revint à Paris travailler à *Don Sanche*, lequel se trouva aux trois quarts terminé vers le milieu de l'hiver suivant. Les tournées en province l'interrompirent encore. Enfin le point d'orgue final venait d'y être mis et l'on se préparait à partir pour la campagne lorsque, en juillet de cette année 25, M. Adam Liszt trouva sur sa malle déjà fermée un pli du ministère des Beaux-Arts. Il y était stipulé que le *Don Sanche* devait être soumis au jury dans les huit jours. En dépit de cette hâte, tout fut prêt à temps et l'œuvre reçue avec félicitations.

« Putzi, écrit M. Liszt à Czerny, Putzi n'a de passion que celle de composer. Sa sonate pour quatre mains, son trio, son quintette vous donneraient du plaisir. Il fait chaque jour deux heures d'exercices, une heure de déchiffrage, et tout le reste de son temps est consacré à la composition. Il est devenu presque aussi grand que moi. »

Le 17 octobre, *Don Sanche* est représenté pour la première fois à l'Académie royale de musique, c'est-à-dire au Grand-Opéra. La salle est comble, et les amis, les connaisseurs, les protecteurs, parlent d'un chef-d'œuvre. Derrière les coulisses, Franz regarde, émerveillé, les murs transparents du « château » et ses jeunes occupantes, tandis que vont et viennent, un peu nerveux, les deux solistes principaux : M^{lle} Grassari et Adolphe Nourrit. Le rideau se lève sur un chœur de paysans ; don Sanche paraît et chante son amour pour Elzire, ses doutes, sa jalousie...

La pièce déçut. On s'avisa après coup seulement qu'un enfant de quatorze ans ne pouvait illustrer sans beaucoup de candeur les fadaises passionnées d'une bergerie de Florian. Succès d'estime, cependant, pour le « petit Mozart en herbe » qui fut le premier à comprendre qu'on s'était abusé sur ses forces. Pour prendre revanche, il publia au début de 1826, ses *Études en douze exercices*, mine d'idées neuves, d'un jet facile et fort sous leur forme classique, et dont il devait tirer des richesses pendant bien des années. Dans le même temps, son père le conduisit

chez son compatriote Antoine Reicha, professeur au Conservatoire, qui acheva de lui apprendre le contrepoint.

Mais, malgré son application et le développement nouveau de son talent, malgré les succès pécuniaires d'une tournée en province et en Suisse, le caractère de Franz s'assombrit. Une grande fatigue nerveuse succède à ce surmenage et, au fond de celle-ci, un immarcescible besoin de solitude. De lectures aussi. Il venait d'achever les *Odes* de Victor Hugo et le *Trappiste* de Vigny. Tout imprégné de l'idée qu'un artiste a une mission à remplir, ne constate-t-il pas que le virtuose est avant tout pour le public un amuseur ? Lui qui a vu Beethoven enfermé dans sa surdité et sa misère, il sent bien qu'à ses concerts d'enfant prodige la foule ne vient chercher ni la pensée, ni l'art, mais à s'électriser les nerfs. L'idée du chien savant lui devient insupportable. Du côté des artistes eux-mêmes, n'y a-t-il pas souvent manque de foi ? Même de sincérité ?

Une expérience qu'il tenta le troublait beaucoup. Parlant de Beethoven avec des musiciens, l'un de ceux-ci, violoniste réputé qui disait grand admirateur du maître, évoqua l'une des Sonates. Franz se mit au piano comme s'il allait l'exécuter, mais il joua l'une de ses propres œuvres. L'artiste n'y vit que du feu et se confondit d'admiration. Cette expérience remplit le cœur de Liszt d'un amer étonnement. Et puis, autour de lui, on citait journellement les anecdotes du plus flagrant mercantilisme. Or, l'adolescent avait pour son art une dévotion religieuse. L'exaltation qu'elle lui donnait, il n'en retrouvait de semblable qu'à l'église. Et cet état de grâce où son âme naissante baignait, il ne savait la prolonger qu'en lisant *L'Imitation* et les *Pères du Désert*. Si fort agirent alors ses impulsions mystiques qu'un jour germa sous ses hésitations un idéal tout différent : la pensée d'entrer dans les ordres. Il s'en ouvrit à son père. Jamais M. Liszt, depuis six ans qu'il courait avec son fils la merveilleuse aventure, ne fut aussi saisi. « Tu appartiens à l'art, non à l'Église », dit-il, et cet homme logique ôta de la chambre de Franz tout livre religieux. Mais celui-ci les rachetait en cachette

et les lisait la nuit. Fatigues nouvelles, augmentées par des exercices d'ascétisme.

Matin et soir, Franz se rend dans les églises, y reste longtemps à genoux, jeûne plusieurs fois par semaine. Il a même des hallucinations, voit son patron, saint François de Paule, debout sur les vagues de la mer, son manteau étendu à ses pieds, tenant d'une main un charbon ardent, l'autre levée pour conjurer l'orage ou pour bénir les mariniers en détresse, et le regard tendu vers le ciel où reluit dans une gloire le mot *Charitas*. Une après-midi, il perd connaissance et son père le trouva écroulé sur le parquet du salon, à côté du piano. Le médecin intervient avec énergie cette fois, et comme l'on rentre en été, que la chaleur accable, il est décidé qu'on entreprendra à Boulogne-sur-Mer une cure de grand repos.

Tout de suite la santé de Franz s'améliore ; ses couleurs reviennent, sa gaieté. En revanche, M. Liszt tombe gravement malade d'une fièvre gastrique et en très peu de jours son état devient désespéré. Le jeune homme ne sachant à quoi se résoudre, prévient ses amis Érard et ne quitte plus le chevet du mourant. Il se fait mille reproches. Il lui semble qu'en ces derniers temps sa vie intime l'a éloigné de l'être auquel il doit tout. Serait-ce que la foi vous sépare de ceux qu'on aime le mieux ? Dans un moment où ses souffrances lui donnent du répit, Adam Liszt évoque sa femme, sa patrie, puis il dit à son fils : « Mon enfant, je vais te laisser bien seul, mais ton talent t'assure contre tout imprévu. Ton cœur est bon et tu ne manques pas d'intelligence. Toutefois je crains pour toi les femmes : elles troubleront ta vie et la domineront. » Sur cette parole, M. Liszt mourut. C'était le 28 août de 1827. On l'enterra à Boulogne.

De retour à Paris où il attendait sa mère, Franz alla voir son confesseur. Il lui rapporta les derniers mots de son père et demanda à être éclairé sur le sixième et sur le neuvième commandements. À seize ans, ce long et mince adolescent craignait de les avoir transgressés sans s'en douter.

IV

M^{me} Liszt arriva en septembre. Pour ne pas avoir à puiser dans le petit fonds qu'il lui avait constitué sur ses économies, Franz vendit à perte son Érard de Concert. Il meubla un logement modeste au n° 7 *bis* de la rue Montholon et se mit à donner des leçons. Telle était sa célébrité qu'il trouva de quoi occuper son temps de huit heures et demie du matin à dix heures du soir.

Il fut convoqué un jour à l'hôtel du comte de Saint-Cricq, ministre du Commerce et des Manufactures dans le cabinet Martignac. M^{me} de Saint-Cricq, personne de santé faible, le reçut étendue sur sa chaise-longue, et l'entretint de l'éducation musicale de sa fille, qu'elle se proposait de lui confier. Caroline entra. C'était une mince brune de dix-sept ans, aux yeux violets et tristes. Ces deux ingénus se regardèrent avec intérêt.

Pour la première leçon, Franz arrive tout pimpant, bichonné en « lionceau » dans son étroite redingote bleue, avec son large col byronien, la cravate flottante et le gilet de casimir chamois. Caroline l'écoute, recueillie, montre ce qu'elle sait, s'applique, et le jeune maître joue pour elle une barcarolle d'Auber et les variations de Czerny sur *le Pirate*. Dès la seconde fois on parle littérature, théâtre. L'heure se prolonge d'un quart, puis d'une demie ; bientôt on ne regarde plus les pendules. Liszt arrive avec une précision mathématique, mais son zèle l'emporte toujours bien au delà de ses prévisions pendant que chez lui d'autres élèves se morfondent. Caroline n'y pense pas.

Elle a toujours quelque volume entre les mains, et, de sa voix si délicate qu'à peine on l'entend, elle lit la petite moisson de poèmes annotés pendant ses veilles.

Il est une heure de silence
Où la solitude est sans voix.
Où tout dort, même l'espérance ;
Où nul zéphyr ne se balance
Sous l'ombre immobile des bois.

L'étroite tête aux cheveux longs du musicien se penche vers les yeux mauves et la bouche enfantine. Il écoute cette autre musique, plus troublante que la sienne. Puis il emporte le livre, le reprend pendant la nuit et il se demande pourquoi la jeune fille ne lui lit jamais les pages les plus passionnément crayonnées. Il se les redit tout seul, improvisant sur leurs paroles des harmonies.

... Ma voix murmurait tout bas à son oreille
Des soupirs, des accords
Aussi purs que l'extase où son regard me plonge,
Aussi doux que le son que nous apporte un songe
Des ineffables bords.

N'était-ce pas pour lui que ces mots avaient été groupés par le poète, pour lui que Caroline les avait soulignés ? Un tel enthousiasme le soulève, qu'il court dès son réveil vers l'hôtel Saint-Cricq, traverse la Seine en saluant de toute sa joie les tours brumeuses de Notre-Dame. Mais, brusquement perplexe lorsqu'il examine le prétexte baroque d'un livre à rendre à huit heures du matin, Franz s'arrête en plein élan, se contente d'envoyer un baiser vers la précieuse rue. Parfois il se risque jusque sous la fenêtre, croit voir bouger un rideau, se remplit le cœur du paysage de pierres et de croisées. Que ne sent-elle donc la présence si proche de l'ami figé de tendresse devant la boutique du crémier et du marchand d'estampes ? Il repart, prêt à

mourir de n'avoir pas été deviné. D'indifférentes leçons s'expédient dans la fièvre. Au crépuscule, dame Liszt encapuchonne le grand garçon fluët sous un foulard, et il s'envole de nouveau à tire de jambes vers son bonheur.

Quand ses souffrances lui laissent du répit, la comtesse de Saint-Cricq assiste aux leçons de musique, et sa présence silencieuse ne gêne nullement les deux apprentis. Elle sent naître en eux la passion réciproque, la voit se développer, envahir, écoute avec nostalgie leurs ingénues confidences. Comme elle se sait trop gravement atteinte pour guérir jamais et, qu'à certains signes elle pense n'en avoir plus pour longtemps, M^{me} de Saint-Cricq jugea qu'elle devait parler à son mari. Bien que les enfants fussent trop jeunes pour qu'il pût être question de les unir avant longtemps, son âme avait reconnu dans la leur le secret pouvoir des longues attentes. Mais Son Excellence ne hausse même pas les épaules lorsqu'il est question du petit musicastre. Un ministre de Charles X ne fouette pas les chats de gouttière. « S'ils s'aiment, dit-il, ils l'ignorent. Au moins ne les empêchez pas d'être heureux. Le comte sourit à cette romanesque épouse et l'on n'en parle plus.

Peu après, sa maladie empire et elle ne quitte plus son lit. Une après-midi, comme Franz arrive, il apprend qu'elle est morte pendant la nuit. Il lui semble que son bonheur vient de mourir aussi et il s'écroule sur un fauteuil du salon. Le silence de l'hôtel n'est rompu que par ses sanglots et de vagues chuchotements. Cependant la porte s'ouvre et Caroline entre, blanche comme une cire. Ils se regardent ; elle voit son beau visage baigné de larmes et pour la première fois leurs bras se prennent, leurs bouches se mêlent.

Dès lors, les visites du bien-aimé deviennent quotidiennes. Le piano reste fermé, mais c'est Caroline à présent qui donne des leçons, car, après l'amour, est-ce peut-être ce que les femmes préfèrent à tout. Littérature, histoire, poésie, que d'héroïsmes à éprouver, quelles pommes à croquer entre cette

Eve et cet Adam ! Leur naïveté les rend joyeux au-dessus de leur douleur. Ils s'aiment à travers Dante, Lamartine, Victor Hugo. Le piano est rouvert un instant, puis pendant des soirées entières, et Franz raconte l'histoire de Beethoven et de Léonore.

Une fois, il apporta une bague sur laquelle il a fait graver cette devise : *Expectans expectavi*. Cette nuit-là, leur âme atteignit à l'unisson parfait.

Franz allait repartir lorsqu'un valet entra dans le salon pour le mander auprès du comte.

– Monsieur, dit celui-ci, je vous dois de grands remerciements pour les leçons si consciencieuses que vous donnez à ma fille. Toutefois, elles ne sauraient se prolonger davantage. Avant sa mort, la comtesse m'a prévenu de votre inclination pour M^{lle} Caroline et j'eus tort sans doute de sourire d'un projet dont vous pesez avec moi tout l'impossible. Votre cœur et votre clairvoyance me dispensent d'insister. Au surplus, sachez que ma fille épousera sous peu le comte d'Artigaux, dont j'ai fait choix pour elle. Monsieur Liszt, adieu : vous emportez mon estime et ma reconnaissance.

Franz ne vacilla point. Il sortit sans dire un mot, sans se retourner, sans se douter qu'il est des douleurs dont l'âme ne se remet plus. Et il ne revint jamais.

V

M. l'abbé Bardin, son confesseur, reçut cette nuit même sa visite. Le grand jeune homme tout tremblant d'orgueil blessé se jeta aux genoux du prêtre et supplia une fois de plus qu'on le laissât entrer dans les ordres.

Mais l'abbé Bardin n'était pas qu'un connaisseur d'âmes ; c'était aussi un amateur de musique, et il pensait qu'une fois son désespoir vaincu, le petit Liszt trouverait dans son art une consolation mieux ajustée à son tempérament.

– Allons, mon enfant, dit-il en le relevant, il vous faut servir Dieu et l'Église dans votre profession d'artiste, sans aspirer incontinent aux sublimes vertus du sacerdoce.

M^{me} Liszt sut mieux provoquer les larmes de son fils, mais elle aussi lutta contre son renoncement au monde de toute sa tendresse persuasive. Lutte dramatique quand on apprit que M^{lle} de Saint-Cricq venait de tomber dangereusement malade et, qu'à peine remise, elle parlait de prendre le voile. Ce débat se prolongea bien des jours pendant lesquels Christian Urhan, premier violon de l'Opéra, fut le seul ami dont Franz pût supporter la séraphique présence.

Urhan aimait Dieu presque à l'égal de Mozart et de Gluck. C'était un petit homme voûté qui jeûnait tous les jours jusqu'à six heures, dînait au Café Anglais, et, selon une permission spéciale accordée par l'archevêque de Paris, tenait chaque soir son

pupitre de premier violon à l'Opéra, mais en tournant le dos à la scène afin qu'au moins ses yeux fussent soustraits au malin. Comme Fra Beato Angelico peignant dans sa cellule, Urhan, lorsqu'il jouait, mettait son âme à genoux. Ce virtuose de seconde zone s'imposait par un style jailli des profondeurs de sa foi, et c'est pour avoir reconnu dans le jeune Liszt un penchant intérieur de même qualité, qu'il venait, l'après-midi, lui tenir compagnie. Mais Franz demeurait sans consolation réelle, s'amaigrissait de plus en plus. Sa faiblesse devint bientôt telle qu'il lui fallût abandonner tous ses élèves, se mettre au lit, où il passa des semaines, les persiennes closes. On ne lui tirait presque plus une parole et le médecin semblait perdre tout espoir de guérir cette langueur. Cela dura plus de dix-huit mois et le bruit de sa mort courut. *L'Etoile* imprima un article nécrologique.

Plus tard, Urhan apporta sa viole d'amour, instrument préféré et plus exquisement adapté qu'aucun autre à cette organisation romantique. Un jour, ils déchiffrèrent ensemble *l'Invitation à la valse*, merveille de nouveauté et première rose pour le convalescent. Cependant, la prostration disparut peu à peu, cédant à une crise religieuse nouvelle et plus forte. Grandi, pâli, Liszt dirigea ses premiers pas vers l'église de Saint-Vincent-de-Paul où il alla prosterner sa pensée. Et il reprit l'habitude d'y venir chaque jour, s'astreignant à l'observance des pratiques les plus strictes de l'Église romaine. L'image d'une femme pure comme l'albâtre des vases sacrés fut l'hostie qu'il offrit avec larmes à son Dieu. « La vie terrestre, disait-il à sa mère, n'est qu'une maladie de l'âme, une excitation que les passions entretiennent. L'état naturel de l'âme, c'est la quiétude. »

Puis la pauvreté, elle aussi, l'arracha à lui-même. Il fallut reprendre quelques leçons ; mais, encore trop déprimé pour se remettre tout entier au travail, il coupait les heures d'enseignement par des lectures. *René* et le *Génie du christianisme* devinrent ses livres de dilection. Dans *René* surtout, qu'il savait en entier par cœur, il trouvait pâture mystique et tristesse

cultivée. Comme tous ceux qui lisent avec passion, il fit une débauche intellectuelle, calquée sur le désordre de ses sensations. Pascal, Hugo, Montaigne, Kant, Lamennais, Constant et Senancour, voilà des salades qui excitaient son appétit sans apaiser sa faim. De nouveau, il oublie ses élèves dans la petite salle à manger, tandis qu'accoudé à la fenêtre, ce jeune homme de dix-neuf ans songe aux amours d'Adolphe et d'Ellénore en regardant passer les femmes dans la rue de Provence, où l'on vient de s'installer.

C'est l'été. Le convalescent étire son long corps, crispe des mains redevenues avides, et il sent sous la rumeur de la foule quelque chose de fiévreux, d'électrique, qui le fait hennir comme un cheval des plaines hongroises aux approches de l'orage. Fermant la fenêtre avec impatience, il retourne au piano et s'amuse à scander quelques rythmes sur ces vers du jeune Hugo :

Reste à la pauvreté,
Reste à la solitude,
Et ne te fais étude
Que de l'éternité.

Mais ce n'est pas tous les jours que l'éternité séduit. À vingt ans, le passé est trop étroit pour qu'on ne vive tout entier d'avenir. Le passé de Franz s'estompe dans une brume de musiques, de valse viennoises, de pataches glorieuses où s'entassent des couronnes de feuillages. Puis vient cette grande douleur française qui le consacre enfant de Paris. De son siècle aussi. Romantisme, dit-on. Ce mot sonne comme un programme du cœur.

Depuis quelques jours on entend crier dans ce torride juillet : « À bas Polignac et vive la Charte ! » Liszt note sur le papier une marche qu'il veut dédier aux héros en puissance ; Hugo, Lamennais, Lamartine et Benjamin Constant. Le 27 juillet, tout de suite après midi, il est attiré à la fenêtre de sa mansarde par

le bruit de la foule qui court dans la direction de la rue de Richelieu. Un peu plus tard, passent les drapeaux tricolores. Vers le soir, les coups de feu de la première des « Trois Glorieuses » crépitent. On apprend la révolution et que les républicains tiennent l'hôtel de ville. Le lendemain 28, le tocsin sonne à Notre-Dame et dès l'aube des coups sourds ébranlent la ville. Transporté d'enthousiasme, Franz, pour la première fois depuis bien longtemps, se met au piano dans une fureur d'improvisation et jette l'ébauche d'une *Symphonie révolutionnaire* dédiée à La Fayette.

Urhan arrive, inquiet, plein de nouvelles alarmantes, redoutant le pire pour son jeune ami.

– Comment va notre malade ? demande-t-il à M^{me} Liszt qui lui ouvre la porte.

Elle lui fait signe de se taire. Assis sur son gros Plutarque, Franz, inaccessible, joue, et ils l'écoutent longtemps, debout dans le couloir. M^{me} Liszt dit tout bas :

– C'est le canon qui l'a guéri.

À la longue apathie succédait à présent une fièvre de l'esprit. Crise politique et crise philosophique. Félicien David, le compositeur, le conduisit auprès des Saint-Simoniens, chez lesquels il apprit que « la chair, frappée au moyen âge d'un injuste anathème, devait être réhabilitée, que le bonheur matériel devait être assuré, qu'enfin le sort de la classe la plus pauvre et la plus malheureuse devait être amélioré. » Il lui fut démontré que la liberté n'est rien dans un univers physique et moral que régissent les lois mathématiques, non plus que dans un univers social que commandent des lois fatales. La religion nouvelle prétendait « relier la chair et l'esprit et sanctifier l'une par l'autre. » Cette doctrine, David la glorifia en publiant son *Ménilmontant, chant religieux par Félicien David, apôtre ; paroles de Bergier, ouvrier carreleur*. Mais bientôt après, le temple de Ménilmont-

tant se ferma et les apôtres transportèrent leur sagesse à l'étranger.

Il resta à Liszt le souvenir de ses enthousiasmes et l'idée de la « femme rédemptrice ». Il creusa les problèmes qu'à son esprit proposait la pensée de l'art, non plus un art nu, un art en soi, mais social et utilitaire. M. d'Ortigue, rédacteur à *la Quotidienne*, un adepte du cénacle, lui lut la page d'un roman où il développait les doctrines d'un autre maître encore, l'abbé de Lamennais. « Il existe des esprits ardents, tourmentés du besoin d'aimer quelque chose et d'y croire ; pour ceux-là, l'art est un culte. Il faut prendre ici l'art dans son acception la plus vaste, à savoir toute manifestation de la pensée humaine, toute expression de l'homme sous quelque forme qu'elle se présente. Ces esprits ont foi en l'art, foi individuelle, foi qui manque de logique, de base rationnelle, mais foi sincère d'instinct, foi presque involontaire qui est la première des conditions sous laquelle se révèle le génie. » Autant de commentaires sur la parole de Lamennais que Liszt redisait à tout propos : « La régénération de l'art, c'est une régénération sociale. »

C'est au milieu de cette phase que, le 9 mars 1832, Paganini donna, dans la grande salle de l'Opéra, son premier concert à Paris. Liszt s'y rendit, interrogeant avec passion le visage de l'Italien dont on disait qu'il était une incarnation du diable. Jamais virtuose n'avait fait sur lui impression aussi vive. Sa prodigieuse technique au service d'une âme inapprochable et quasi sans contact avec les hommes, le perça de volupté et d'angoisse. Il lui devint clair qu'il n'en était encore qu'à l'enfance de son art, que tout devait être repris pour atteindre aux sommets d'où toutes vues sont possibles. Et cependant, pour surnaturel que fût le violoniste, quelque chose d'essentiel lui manquait : la faculté de mourir à soi-même pour se donner aux autres. « Un moi monstrueux, songe Liszt, ne saurait être qu'un dieu solitaire et triste. » Il voit que toute grandeur qui ne communique pas sa peine ne se délivre pas ; que la forme a beau résonner, elle n'est rien si l'âme ne parle. Un second Paganini, il sait bien qu'on

n'en entendra pas. Mais c'est aussi pourquoi il pense qu'il pourrait n'y avoir pas de second Liszt. Il cherche à formuler ces courants tout ensemble obscurs et clairs et trouve ce mot qui devient, sa devise : Génie oblige.

À l'un de ses premiers élèves, Pierre Wolf, il écrit : « Mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés ; Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber, sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur ; de plus, je travaille quatre à cinq heures d'exercices (tierces, sixtes, octaves, trémolos, notes répétées, cadences, etc.). Ah ! pourvu que je ne devienne pas fou, tu retrouveras un artiste en moi. Oui, un artiste ici que tu les demandes, tel qu'il en faut aujourd'hui. « Et moi aussi je suis peintre », s'écria Michel-Ange la première fois qu'il vit un chef d'œuvre... Quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis le dernier concert de Paganini. »

Après deux ans d'éclipse, il se décida tout à coup à reparaître devant le public et afficha les sonates et concertos de Beethoven, ce qui fit trouver ses programmes « mal composés ». Beethoven venait à peine de mourir. Les connaisseurs le déclaraient barbare. Cherubini disait : « Cela me fait éternuer. » Mais Liszt imposait sa musique préférée sans égard pour la mode ou le succès, assuré que la mission de l'artiste est de servir ses dieux. Il se sentait à nouveau volcanique. Berlioz appelait cela des « tremblements de cœur sans éruption ». Il y en eut trois coup sur coup.

Un jour, à la promenade, il rencontre son ami d'Ortigue en compagnie d'un ecclésiastique. C'est l'abbé de Lamennais. Franz reçoit le coup de foudre. Toute son âme lui monte aux lèvres, et dans un bien autre courant que devant M. l'abbé Bardin. Oh ! qu'il se sent, en face de lui, petit et tendre ! Voici l'homme qui « rompt mais ne plie point », le seul qui ose tenir tête à Rome, celui dont l'amour de la vérité est tel qu'il dépasse peut-être son

amour pour Dieu. Si fort est l'attrait que Liszt éprouve, qu'il choisit tout de suite cette tête révolutionnaire et lucide pour général de sa conscience. Lamennais, grand amateur de musique, avait justement l'idée d'un *De profundis* où s'uniraient le plainchant et le faux-bourdon, et déjà il en parle au jeune homme, s'appuie à son bras, l'invite à La Chênaie. Liszt accepte avec ardeur et débarque un jour en cette « oasis au milieu des steppes de la Bretagne », où, devant le château, s'étend un jardin spacieux coupé par une terrasse plantée de tilleuls avec une toute minuscule chapelle au fond.

Franz s'attache à ce grand et violent esprit. Il en apprend que l'œuvre des plus rares artistes, c'est leur vie. Il apprend la philosophie de la musique, la prêtrise de l'art, et que, comme les sentinelles du Seigneur, il lui faut désormais veiller, prier, agir nuit et jour. L'Éternel Géomètre n'est-il pas le plus haut virtuose, puisque son œuvre est le monde ? D'où il suit que les lois de la création sont aussi celles de l'art, et que le Beau est identique à la vie. Connaître et comprendre l'œuvre de Dieu, tel est l'objet de la science ; la rendre sous ses espèces matérielle ou sensible, tel l'objet de l'art. « L'art pour l'art est une absurdité. Le perfectionnement de l'être dont il manifeste le progrès en est le but. » Mais il ne plonge pas ses racines dans les seules forces de l'homme ; par l'amour il se relie à Dieu. L'art n'est donc jamais ni hasard ni désordre ; sa vraie discipline est poésie, la chose faite par excellence. Il n'a pas de limites, puisqu'il est ce que Dieu même a de plus pensablement illimité : une progression, un développement. Le plus haut devoir de l'artiste est de fournir au divin des modes d'expression perpétuellement nouveaux.

Visite importante, suivie en Franz d'une avance sur le chemin du perfectionnement intérieur, où la mort de son père et le renoncement à Caroline de Saint-Cricq ont marqué les premières étapes.

La seconde secousse, il la reçut ce même hiver de la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Deux ans plus tôt, déjà, il était allé voir Berlioz chez lui et l'on avait parlé du *Faust* de Gœthe, que Liszt ne connaissait pas et pour lequel il s'emballa aussitôt. C'était la veille même du concert où Habeneck conduisit la *Fantastique* pour la première fois. L'effet en avait été foudroyant. Liszt n'en pouvait plus d'applaudir et emmena dîner de force le nouveau héros dans son logis de la rue de Provence. Peu après, Berlioz partait pour la villa Médicis dont il revenait maintenant tout bouillant de colères et les poches pleines de manuscrits. Le 9 décembre, au Conservatoire, on entendit *l'Episode de la vie d'un artiste* et *le Retour à la vie*, où il s'était passionnément déchargé de son amour pour Harriet Smithson. L'expression musicale en revenait sans cesse dans cette partition sous forme d'une *idée fixe* intarissablement modulée. Forme première du *leitmotiv* ; tableaux d'une netteté saisissante, qui rappelaient par leur coloris les toiles de Delacroix. Pour Liszt, ce fut la révélation de la musique descriptive, des symboliques rapports qu'ont entre eux les arts, et il entrevit comment Bach avait composé son *Caprice sur le départ de son frère bien-aimé*, comment Beethoven sa *Pastorale*, comment lui-même parviendrait à fixer la simultanée présence dans son âme de ses élans et de ses douleurs.

Enfin, le troisième de ces tremblements lui vint d'un jeune artiste inconnu et maladif qui débutait à Paris par un concert chez Pleyel : Chopin. Quand ce frêle aristocrate se mit au piano, Liszt comprit qu'il se trouvait en présence d'un talent qui, une nouvelle fois, l'initierait à lui-même. Conquis dès les premières notes, Franz écouta cette âme toute repliée, toute pudique, et d'une qualité si extraordinairement précieuse. Il l'aima tout de suite avec sa violence spontanée. Il y a des natures riches par exubérance, d'autres riches par exclusivité. Chopin était de celles-ci. Il plaisait trop pour faire réfléchir. Son apparence même était celle de quelque convolvulus, balançant sur des tiges d'une incroyable finesse des coupes colorées d'un si vapoureux tissu, que le moindre contact semblait devoir les déchirer. Et

Chopin, qui bien plus que d'être peu applaudi redoutait de l'être mal, sentit la valeur de cette admiration. Ils s'offrirent leur amitié. Chopin vint rue de Provence, où il rencontra Victor Hugo ; Liszt alla Chaussée d'Antin, où il vit la princesse Potocka ; et si Franz montrait une sorte d'amour pour les *Etudes* du Polonais, celui-ci déclarait vouloir lui voler sa manière de les rendre. Même, il les lui dédia.

Tout ce que Liszt avait appris de Paganini dans l'ordre technique, il l'apprit de ce nouvel ami pour la vie intérieure. C'était, en profondeur, un événement de même importance. Et le fameux *rubato* du poète fut pour le grand pianiste innocent la première vraie caresse de femme. « Qu'on imagine, écrivait Schumann, une harpe éolienne qui aurait toute l'échelle des sons et que la main d'un artiste jette ces sons, pêle-mêle, en toutes sortes d'arabesques fantastiques, de façon pourtant que toujours on entende un son fondamental grave et une délicate note haute continue... On aura à peu près une image de ce jeu de Chopin. »

Celui-ci créa bien vite autour de lui une ambiance délicate, tria ses relations, se fit un très petit cercle parmi ses compatriotes et quelques rares Français, car il redoutait non seulement la complication et l'aventure d'une existence mondaine, mais surtout l'émiettement de sa sensibilité. Il projetait cependant de pendre la crémaillère, maintenant que son logis était au point, toutefois ne s'y décidait pas, trouvant qu'il manquait encore quelque accessoire indispensable. Non les fleurs, par exemple, qu'on y voyait toute l'année en profusion.

À plusieurs, on décida un soir de lui imposer sans plus tarder les joies d'une surprise-party. Franz en fut l'organisateur. On pilla une épicerie du quartier et l'on arriva une douzaine, chacun portant son paquet. L'appartement était sombre, et le maître du logis, avec sa bonne grâce languide, s'empressa d'allumer quelques bougies supplémentaires. On avala ce mé-dianoche improvisé, on but plusieurs bouteilles, et puis tous les

yeux se portèrent vers Chopin. Il alla au piano, près duquel était placé sur une petite table un seul portrait, celui de Liszt. Il ouvrit le Pleyel, s'assit, posa les mains sur le clavier.

Or, il y avait là Henri Heine, le chanteur Adolphe Nourrit, Hiller, Meyerbeer, le poète Mickiewicz, George Sand, Eugène Delacroix et la comtesse d'Agoult. Liszt regardait dans la glace, penchée au-dessus du feu, les boucles blondes et le bel ovale du visage de cette jeune femme dont il venait de faire la connaissance. Grâce au miroir, il les voyait deux fois.

VI

Marie d'Agoult venait de toucher ses vingt-huit ans. Elle était la fille du comte de Flavigny, ultra du meilleur cristal qui, pendant l'émigration, avait épousé à Francfort-sur-le-Main une jeune veuve, née de Bethmann, de la famille des plus puissants banquiers de la vieille Allemagne. Élevée en partie à Francfort, en partie dans le manoir du Mortier, en Touraine, catholique par son père et par sa mère protestante, Marie de Flavigny n'avait jamais très bien su la nationalité de son intelligence. Tourangelle par le cœur, l'esprit et la lucidité, certaines racines de ses sentiments et de son tempérament plongeaient toutefois dans les nappes de la poésie germanique. Étrangère au pays où elle naquit comme à celui où elle vivait, elle le resta toujours un peu pour ceux qui l'aimaient, et pour elle-même aussi. Sa mère et une vieille bonne allemande l'avaient nourrie des contes de Grimm, des fables de Gellert, des monologues de Schiller ; et son père tirait pour elle des dictées de la mythologie. Elle connut l'enlèvement de Proserpine bien avant l'annonciation de la Vierge, et ignorait encore la crèche de l'Enfant Jésus qu'« elle admirait déjà le berceau prodigieux d'Hercule. » Sa grand-mère paternelle, une vieille fée du dix-huitième siècle, lui conseillait de faire une fois l'an une visite au bon Dieu. C'était exactement l'idée de politesse qu'on attachait au culte dans cette maison de fort bon ton.

Comme jeune fille, on l'emmena à Paris. Elle suivit les cours de l'abbé Gaultier, les leçons de M. Abraham, maître à

danser de feu la reine Marie-Antoinette, et tira le fleuret avec M^{lle} Donnadieu. À la mort de son père, M^{lle} de Flavigny fit son deuil à Francfort, où elle vit Goethe et Chateaubriand. L'idée de gloire et de poésie se superposèrent si bien dans son esprit qu'elle en acquit « une adoration instinctive, germanique ou païenne, à coup sûr peu chrétienne, peu française, un culte véritable de la beauté. » On la tira de là pour la plonger dans la piété mondaine et douceuse du couvent du Sacré-Cœur. Ce régime de douches écossaises ne tonifie pas beaucoup l'âme, mais il aiguise les puissances nerveuses. Physiquement tout au moins, Marie avait atteint sa perfection. On avait beau lui enseigner que « la nature, c'est Satan », le jour où elle réintégra l'hôtel de sa mère, place Vendôme, elle pensa en se regardant dans la glace que les bonnes Sœurs avaient exagéré. Grande, mince, très blonde, elle semblait quelque princesse rhénane, n'eût été la précision française du front, des sourcils, du nez, et le pli moqueur de la bouche. Son teint surtout lui donnait de la vanité.

Cette beauté, appuyée sur une grosse fortune, attira vite les prétendants. Mais, comme Manfred, Werther, Adolphe et Léone Leoni étaient ses héros favoris, l'idée d'un mariage de convenances l'irritait. C'est cependant celui qu'elle fit, peut-être dans le pressentiment que, d'une façon ou de l'autre, le romanesque ne s'achète qu'au prix de la difficulté. Le 16 mai de 1827, en l'église de l'Assomption, Marie épousa le comte Charles d'Agoult, colonel de cavalerie, premier écuyer de Madame la Dauphine. Il avait vingt ans de plus qu'elle.

Les premières années du ménage furent paisibles et un peu ennuyées. Il naquit trois enfants. La révolution de 1830 apporta de l'occupation ; puis l'achat du château de Croissy, dans la Brie. L'habitude d'y recevoir des voisins auxquels on infligeait des lectures de poètes donna bientôt à la comtesse le goût d'avoir un salon à Paris. Avec un esprit si peu vulgaire, une certaine froideur intéressante (six pieds de neige sur vingt pieds de lave, disait-on), avec son horreur du lieu-commun, son sérieux, avec sa belle fortune enfin, M^{me} d'Agoult groupait bien des éléments

pour réussir une telle entreprise. Elle réussit. Elle devint « la Corinne du quai Malaquais », où se trouvait son hôte, à l'angle de la rue de Beaune. Mais elle s'y ennuya encore, malgré sa vogue. En juin de 1834, elle alla voir M^{lle} Lenormant, nécromancienne célèbre qui recevait les plus grands personnages dans son très-sale cabinet de la rue de Tournon. « Un changement total se fera bientôt dans votre destinée », lui dit la pytho-nisse. Vous changerez même de nom par la suite, et votre nouveau nom deviendra célèbre en Europe. Vous quitterez pour longtemps votre pays. Vous aimerez un homme qui fera sensation dans le monde. Défiiez-vous de votre imagination qui s'exalte facilement et vous jettera en bien des périls dont vous ne sortirez que par grand courage. »

Un ami à qui elle raconta cette entrevue lui dit : « Il ne vous manque plus que le grand homme. » Quand Liszt entra chez elle, M^{me} d'Agoult abordait cette période de la vie où l'on ne doute pas plus des autres que de soi-même.

C'est Berlioz qui l'avait présenté, avec des réticences et une mise en garde qui ne manquaient pas de drôlerie chez cet amoureux emporté. Mais Liszt venait de goûter son premier succès d'homme d'amour avec M^{me} de La Prunarède, et il pensait qu'une femme qu'on vient de posséder vous livre le secret de toutes les autres. Marie d'Agoult surprenait pourtant en lui autre chose que les sens, la curiosité, ou même l'orgueil, mais sans qu'au juste il sût très bien quoi. George Sand fut la conseillère de sa naissante passion. Elle en parut émue, comme si elle devinait que tout le désordre d'une Lélia, dont elle composait justement le personnage, trouvait ici condamnation. La naïveté et les violences du jeune pianiste semblaient devoir donner trop vite partie gagnée à une beauté dangereusement clairvoyante. Elle parla donc raison : du plaisir, certes, mais pas d'amour. Franz se laissa convaincre un peu, sut se reprendre quelque temps, et, comme il était fort invité à l'hôtel d'Agoult, une froideur de plusieurs semaines obtint ce qu'il ne cessait de désirer. Sous les coquetteries de la femme anxieuse, il devina le ferment

des sens et de l'esprit, une révolte contre tout ce qui avait fait jusqu'ici de sa vie un exemplaire de ce « comme il faut » que l'aristocratie tout comme la bourgeoisie françaises érigeaient en premier des dogmes sociaux. Ce n'est pas seulement l'amant qu'il incarnait, mais le libérateur. À son tour, elle deviendrait « rédemptrice », car il saurait ouvrir son intelligent regard à une meilleure conscience d'elle-même.

La passion naquit en eux avec ses plus belles exigences. Ils y cédèrent, Franz en novice comblé, Marie en rêvant aux moyens de proclamer son affranchissement avec un peu d'éclat. C'est alors qu'un enfant de la comtesse, la petite Louison, tomba gravement malade. Ils la veillèrent ensemble. Leur tendresse redevint chaste auprès de cette agonie, se fortifiait de l'angoisse et de la solitude partagées. Quand Louison mourut, Marie crut devenir folle et pensa que Dieu voulait tirer sans délai vengeance de son péché. Tout, à présent, n'était-il pas payé ? Elle n'avait jamais su très bien prier, quoiqu'il y eût dans son âme d'immenses élans vers la prière. Mais son cœur ouvert ne recueillait rien de divin, sauf l'amour. L'amour humain, travaillé, plein de désirs.

Quant à Franz, il achève de composer sa *Pensée des morts*, commencée à La Chênaie. L'image de Caroline le traverse, et il laisse alterner dans sa mémoire le visage de l'enfance et celui de la volupté. Près de la fenêtre ouverte à demi, sa mère tricote en l'écoutant. Il s'approche d'elle, la baise au front, et respire, au-dessus des marronniers gluants, le printemps chargé d'aventure.

VII

Dans la soirée du 21 août de 1835 une chaise de poste s'arrête devant l'hôtellerie des Balances, à Genève. Il en descend deux voyageurs : une jeune femme belle et blonde, de la dernière élégance de Paris, puis un grand jeune homme dégingandé, avec de longs cheveux tombant tout droit autour d'un joli visage de fille.

Personne encore, ni dans la ville basse, ni dans la ville haute, ne sait rien de ce couple en rupture de bans. Mais à Paris le double enlèvement de Madame d'Agoult par Liszt et de Liszt par Madame d'Agoult est déjà un énorme scandale. Les amants se mettent aussitôt en quête d'un logis et en trouvent un dans la rue Tabazan, à l'angle de la rue des Belles-Filles, d'où l'on a vue sur le Salève et le Jura. Aux portes de la France, ce minuscule canton, à peine visible sur les atlas, héberge une multitude de grandeurs effacées, de royautés déchues et, comme on voit, quelques amoureux fugitifs. Les nouveaux débarqués s'organisent tout de suite une vie tendre et studieuse.

Un jour sur deux est consacré au piano ; l'autre aux travaux littéraires dont Marie trace les plans. Franz s'inscrit comme auditeur à l'Académie et suit le cours de philosophie du professeur Choisy. Le soir, on musique. Marie dévisage son héros tandis que tout le quartier se met aux fenêtres. Cette royale solitude qu'elle vient de choisir comme elle lui paraît belle partagée par cette âme éclatante ; combien lointain le cercle vide de sentiments et d'idées où elle a jusqu'ici tourné. Au milieu du mor-

ceau, Franz s'arrête, tant les yeux de l'aimée expriment ses profondeurs. Ils s'étreignent sur le canapé et noient l'une dans l'autre leurs bouches. Marie croit mieux connaître Franz qu'elle n'est connue de lui. Elle vit par tous ses pores et ne cherche nullement l'oubli d'elle-même, mais au contraire à s'expliquer. De l'union de leurs instincts et de leurs pensées naissait ce qu'elle appelle « le sens divin des choses ». La volupté, simple affranchissement pour atteindre ce lieu où les âmes se confondent dans une ineffable paix. Elle en vient à plaindre non seulement les erreurs, mais surtout les plaisirs de ceux qui n'aiment pas. Pour la première fois, elle qui a toujours reçu, découvre la joie de donner. Or, n'est-ce pas elle qui donne le plus ? Ce chéri, que sa vie est donc peu encombrée, et, sauf la pieuse affection qu'il porte à sa mère, qu'a-t-il quitté ? Mais ses renoncements à elle, mari, enfants, fortune, situation, estime, voilà une dot d'une autre valeur. Elle ne regrette rien. Quand Franz s'absente pendant quelques heures, elle savoure mieux son plaisir, puis, brusquement inquiète, guette son retour. Elle se poste à la fenêtre d'où l'on aperçoit la muraille du Jura derrière laquelle la France s'étale. Rien ne porte plus son cœur là-bas. Sa patrie nouvelle ne va pas plus loin que le bout de la rue et la place Saint-Antoine, où messieurs les Genevois se saluent avec cérémonie.

En ville, tout le monde commence à connaître le jeune Hongrois et sa voyante maîtresse, et si les aristocrates du « haut » leur montrent visage de bois, certains d'entre eux, pourtant, et quelques bourgeois, se font présenter : l'illustre botaniste Pyrame de Candolle, par exemple, le politicien James Fazy, le savant Adolphe Pictet, l'historien Simonde de Sismondi, Alphonse Denis, géologue, archéologue, orientaliste. Un jour, pour la plus grande joie de M^{me} d'Agoult, on retrouve le prince Belgiojoso, sa femme, et la comtesse Potocka, trois amis de Chopin. Ces messieurs de Genève venaient plutôt le soir à la rue Tabazan, un peu en cachette de leurs familles. Mais qu'était donc vivant, intéressant, l'aimoir de ce faux ménage romantique !

La comtesse Marie goûte les controverses, et, avec une éloquence discrète du plus juste ton, elle tient tête à ces intellectuels plutôt timides que graves. Même à Pictet, l'Universel comme on l'appelle, ou le Major, esthéticien et écrivain d'une vraie finesse, volontiers sentencieux. On parle philosophie, religion. M^{me} d'Agoult, toujours un peu voltairienne, est soutenue par Candolle, mais finit par céder du terrain non tant aux arguments de l'Universel qu'à ceux de Franz, gonflés d'élangs mystiques. Pictet conclut : « Les fautes du génie portent en elles-mêmes leur absolution. » Elles font vibrer en lui les cordes de son « harmonica intérieur » dont certaines ne résonnaient plus depuis pas mal d'années. Sismondi fait de la politique. La princesse Belgiojoso parle de la Chine et des Chinois dont elle apprend la langue. Puis le prince chante des morceaux de Bellini, un lied de Schubert ; enfin Liszt empoigne le piano.

C'est un délassement aux travaux littéraires de la journée. Car on a passé des heures chacun à sa table et plume en main. Marie, de sa petite écriture fine, a poli pour le journal de James Fazy un article sur Victor Hugo, et Franz jeté de grandes pattes de mouches sur son papier où il développe les idées dont sa visite à Lamennais lui fournit les éléments. Il les groupe en un manifeste intitulé : *De la situation des artistes*. Réformes, réformes, tel est son cri, et les mots qui lui viennent le plus volontiers c'est toujours ceux de prêtres, initiateurs, apôtres, servants de cette religion de l'art dont il proclame sans lassitude les droits méconnus. Puis il plaide pour les programmes tel qu'il les conçoit. Une fois pour toutes, il en bannit les platitudes : romances, duos et pots-pourris qui « crispent ses oreilles » et il les remplace par Mozart, Beethoven, Weber, ses amis Berlioz et Chopin. Ce rôle de justicier lui plaît et il expédie l'un après l'autre ses manuscrits à la *Gazette musicale*.

Un jour, Marie toute confuse annonce que leur bourse est vide. Il va falloir songer à faire désormais bouillir la marmite avec plus de prévoyance puisque...

– Puisque ?

– ... l'événement sera pour fin décembre.

Franz saisit avec violence dans ses bras la femme qui lui promet le plus troublant des gages de l'amour. Ils pensent à organiser un grand concert avec le concours du prince Belgiojoso. Cet amateur opulent propose de le donner au bénéfice des réfugiés politiques italiens. Liszt, qui en a déjà tant offert de cette sorte, accepte d'enthousiasme, remettant à d'autres moyens le soin de le tirer d'affaire. Et le concert a lieu devant Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie, un ancien ministre de Charles X, et tout le patriciat genevois. Liszt y est accueilli avec sympathie, avec admiration, et les dames le trouvent si beau qu'elles changent l'épithète de « répréhensible » dont jusqu'ici elles qualifiaient sa conduite, contre celle d'« originale ».

Cela sembla encore plus équitable quand on apprit que le grand pianiste avait spontanément offert de donner au Conservatoire, à peine fondé, un cours de piano gratuit pendant l'hiver suivant. Pour vivre, il fallut donc en revenir au vieux système des leçons particulières. Cette petite manne régulière assurait au moins l'existence. Quant aux cours, Liszt s'y lança tout de suite à fond, distribuant éloges, blâmes, ironie. Il tint même un livre de classe où il mit en regard de chaque nom ses appréciations.

« Julie Raffard : sentiment musical très remarquable. Très petites mains. Exécution brillante. »

« Amélie Calame : jolis doigts, le travail est assidu et très soigné, presque trop. Capable d'enseigner. »

« Marie Demellayer : méthode vicieuse (si méthode il y a), zèle extrême, dispositions médiocres. Grimaces et contorsions. Gloire à Dieu dans le ciel et paix aux hommes de bonne volonté. »

« Ida Milliquet : artiste genevoise ; flasque et médiocre. Assez bonne tenue au piano. »

« Jenny Gambini : beaux yeux. »

Et la paix, l'amour, les petites circonstances tranquilles dans lesquelles il vit, l'incitent à de nouveau composer. Il cherche sur le piano à préciser les impressions d'une promenade au long du lac, d'une excursion dans les Alpes, dont les coloris poétiques lui sont suggérés par l'orchestration d'Obermann. Marie lui lit Shakespeare ou Byron pendant qu'il improvise. Ainsi se forment un à un les premiers poèmes des *Années de pèlerinage*, qui débudent par *les Cloches de G...* Comme épigraphe, on choisit un texte de *Childe-Harold* :

*I live not in myself, but I become
Portion of that around me.*

Tandis qu'il écrit, les cloches de la cathédrale de Saint-Pierre, dont ils sont voisins, laissent tomber leur carillon parmi les murs. Il note son *Lac de Wallenstadt*, *Au bord d'une source*, *la Vallée d'Obermann*, *Fleurs mélodiques des Alpes*, *Psaume*, feuillets de son premier album lyrique et pictural.

Ils sont heureux comme on le peut être dans certaines conditions d'immobilité précaire. Le parti-pris de leur éclat les y force aussi. Mais parfois, même les bonnes heures se voilent d'un compliqué silence. Ils en cherchent la cause partout ailleurs que dans le bonheur. Marie trouve cette parole qui l'exprime assez bien : « J'ai un ami, mais ma peine n'a pas d'ami. » Quant à Franz, bien qu'il ait commencé par souffrir du mal du pays, il s'acclimate assez vite et prie sa mère de lui expédier sa bibliothèque : Rabelais, Montaigne, Bossuet, Fénelon, Chénier et Lamartine.

Le vendredi 18 décembre 1835, à dix heures du soir, naquit la petite Blandine, « fille naturelle de François Liszt, professeur

de musique, âgé de vingt-quatre ans et un mois, et de Catherine-Adélaïde Méran, rentière, âgée de vingt-quatre ans, (elle en avait trente) née à Paris, tous deux non mariés et domiciliés à Genève. » Dans sa joie, Liszt dédie ses *Cloches* au poupon et il court chez le bijoutier où Catherine-Adélaïde a commandé un cachet ces jours derniers.

Il le fait monter en bague, avec cette devise gravée qu'enjolive un rhododendron : *In alta solitudine*.

VIII

Fenêtre ouverte sur le printemps, il écrit à George Sand pour l'inviter à venir les rejoindre. « Depuis six mois je ne fais qu'écrire, écrivasser et écrivaiter des notes, de toutes les couleurs et de toutes les façons. Je suis convaincu qu'en les supputant, on en trouverait quelques milliards. Aussi suis-je devenu scandaleusement bête, et, comme dit le proverbe, stupide comme un musicien. » Dans le monde musical se répandait pourtant le bruit que Liszt « ne pouvait plus composer ». Berlioz seul, ayant vu son *Album d'un voyageur*, son *Nocturne* et sa *Fantaisie sur la Juive*, s'écrie : « On a aujourd'hui le droit de tout attendre de Liszt comme compositeur. » Et, en effet, sa retraite sentimentale a merveilleusement nourri son génie. Ce sommeil de puissance qui précède chez les artistes les périodes de fécondité a pris fin, et Franz en reporte sur Marie une gratitude pleine d'effusions. Chez elle, quelque chose de plus parfait, de plus doux à son âme dans sa tranquille plénitude a succédé aux premières exaltations. Elle se serait reproché tout remords comme une faiblesse, et, dans son admiration pour son amant, ne voit que grandeur. Tous deux adorent leur petite fille, mais Franz peut-être avec plus de démonstrations. Il manque d'habitude encore, éclate d'amour paternel, tandis qu'elle s'accommode plus raisonnablement de cette nouvelle maternité. Elle travaille beaucoup depuis qu'Adolphe Pictet lui a tracé un programme méthodique de lectures sur l'histoire des religions. Et souvent, le soir, lorsqu'ils sont seuls, restent-ils d'immenses heures la tête dans leur livre. Elle partage en gros l'idéal répu-

blicain de Franz et ses pensées sur l'art, mais toutefois sans cette fougue qui le jette avec tant d'appétit vers le neuf. Les leçons de son père lui reviennent, et il reste chez la grande dame un peu de méfiance pour tout ce qui manque de patine. Jocelyn leur déplâit ; Lélia les transporte. Ils pressent George, qui plaide son divorce et remet son départ de mois en mois.

Lorsqu'enfin elle arrive, dans les premiers jours de septembre, amenant ses deux enfants, ses papiers, ses pipes et ses vêtements d'homme, Marie et Franz sont déjà partis pour Chamonix. Sand se met à leur recherche. À l'hôtel de l'Union elle retrouve leur trace sur le livre des voyageurs où Liszt s'est inscrit comme : musicien-philosophe, né au Parnasse, venant du Doute, allant à la Vérité. George ajoute son signalement.

*Nom des voyageurs : Famille Piffoëls,
Domicile : la nature.
D'où ils viennent : de Dieu.
Où il vont : au Ciel.
Lieu de naissance : Europe.
Qualités : flâneurs.
Date de leurs titres : toujours.
Délivré par qui : par l'opinion publique.*

Adolphe Pictet surgit à son tour.

– Monsieur vient-il pour les arrêter ? demande l'aubergiste en s'approchant respectueusement.

– Arrêter qui ?

– Mais cette famille de bohémiens à longs cheveux et en blouses, qui fait là-haut un sabbat d'enfer, qui se moque du roi, de la loi et des maîtres d'hôtel. C'est à ne pas s'entendre. Tous mes voyageurs déguerpissent.

– Combien sont-ils ?

– Quatre, cinq, que sais-je ?... Des hommes, des femmes... ça va, ça vient, ça se transforme. Il y a aussi deux enfants.

Pendant huit jours c'est une belle débauche d'éloquence, Sand (à l'habitude taciturne), s'étourdissant de mots, Franz de théories humanitaires, et le major Pictet des doctrines du philosophe Schelling. Son aphorisme célèbre : l'absolu est identique à lui-même, les tient éveillés toute une nuit dans la fumée des cigares. George, avec sa redingote pincée, sa cravate d'azur et sa badine, fait un assez joli jockey.

L'Universel, malgré sa science, voire son esprit, lui sert de tête de pipe. Spécialiste du sanscrit, celui-ci confère à chacun une incarnation mystique. Sand est Kamôroupi, « celle qui change à son gré » ; Liszt : Madhousvâra « le mélodique », la comtesse devient Arabella, ou Manas, « la pensée ». En somme, satanisme fort bon garçon et, dit George, plus proche de la nature du hanneton que de celle du diable. On fait l'excursion du Montanvers, du glacier des Bossons et de la Tête Noire. On se tire sans peine de force précipices « effrayants » et de crevasses « lugubres ». Franz discourt du haut de sa mule :

– N'en doutez pas, l'avenir du monde est dans tout. Qu'importent les erreurs, les faiblesses et les dissensions des champions de la vérité ! Ils combattent aujourd'hui épars, et malades du désordre et de l'intolérante vanité du siècle. Perdus dans une affreuse mêlée, ils se méconnaissent, se fuient, et se blessent les uns les autres, au lieu de se presser sous la même bannière... Il faut que cette génération passe et s'efface comme un torrent d'hiver. Après elle, de nouveaux combattants mieux disciplinés, instruits par nos revers, ramasseront nos armes éparses sur le champ de bataille et découvriront la vertu magique des flèches d'Hercule.

– Embrassons-nous et que Dieu t'entende, s'écrie George. Tu parles et tu ne penses pas mal pour un musicien.

La caravane arrive à Fribourg et s'engouffre dans la cathédrale pour y entendre l'orgue fameux construit par Mooser. Liszt monte tout droit à la tribune et prend possession du clavier. Il est dans un de ses rayonnants accès de vie.

– Orgue, orgue, ô Pape des instruments !

Son profil florentin se détache nettement sur la boiserie. Il prélude, puis attaque le *Dies irae* de Mozart. D'abord pianissimo, par une série de modulations sur un seul jeu, pour éprouver la docilité de l'instrument. Sentant qu'il répond, il en fait parler les voix diverses. Peu à peu les modes d'expression se multiplient en se combinant et l'âme de l'artiste se répand par toutes les flûtes du vaste organisme.

*Quantus tremor est futurus
Quando judex est venturus.*

Commence l'adagio sombre et sévère, où les modulations l'enchaînent dans une série de dissonances se déroulant comme les masses fines d'un brouillard. « De temps à autre en émergent des formes plus distinctes qui semblent retenir une lumière ; mais elles se fondent derechef, enveloppées par d'autres tout aussi fugitives. Quand l'attente a été portée à sa plus haute intensité, le prélude fait place à un thème grave et précis comme une sentence de la sagesse antique, répété successivement dans un ordre rigoureux par les voix plus élevées, à la manière des fugues de Bach. Puis une autre phrase se dégage, allègre et brillante. Autant le premier motif était simple dans sa monotone grandeur, autant celui-ci chatoie, cabriole et se renverse. Une lutte s'établit entre ces deux esprits. Le léger s'attaque à son grave adversaire et l'enjôle de ses prestiges pour le faire dévier de sa marche austère. Appelant à l'aide les sons les plus éclatants de l'orgue, il se multiplie en caprices et s'enfle brusquement des cris de la passion. Corps à corps ils se combattent, s'entrelacent, formant un aérien Laocoon. Mais le premier

maintient son ascendant, force l'autre à revenir au ton fondamental, et l'harmonie se rétablit enfin par des rapprochements mutuels où les deux forces finissent par se fondre. »

Arabella écoute de toute son âme inclinée. Ses grands cheveux blonds, déroulés par la pluie, tombent sur sa main. Elle rêve que l'ange de la colère passera sur elle sans la frapper puisqu'elle n'est qu'amour, défaite et dilection.

Il y avait une chose que ses amis cachaient à Franz et dont ils parlaient entre eux à mots couverts : la soudaine apparition d'un pianiste viennois dont on disait que nul, non pas même Liszt, n'approchait. Il s'appelait Thalberg, remportait à Paris de triomphaux succès et vengeait en même temps la société de l'affront que lui avait infligé le tzigane accroche-cœur. Quand Liszt apprit cette menace à sa gloire, il pensa d'abord qu'elle le laisserait indifférent puisqu'elle ne touchait pas à son bonheur. Mais Marie s'aperçut bientôt que l'orgueil de son amant souffrait. Une victoire d'artiste devint pour Franz urgente. Marie le comprit avant lui et, bien qu'il lui coûtât de rompre pour la première fois cette année de solitude, elle l'engagea à partir. « Charme de ma vie, dit-il en mettant des baisers sur ses yeux, c'est une nécessité pour nous deux, pour toi plus encore que pour moi. Il me tarde que mon amour pour ma Béatrice soit glorifié à la face de la terre. »

Mais lorsqu'il arriva à Paris, Thalberg venait de le quitter. Le duel fut remis à l'hiver, où Liszt devait faire sa rentrée dans un concert de Berlioz. En attendant, il étudia les œuvres du nouveau compositeur dont on disait qu'elles rejetaient celles de Chopin dans le néant. Il les trouva médiocres, crut pouvoir sans inconvénient imprimer cette opinion dans la *Revue musicale*, et soutint que si telle était l'école de l'avenir, il n'ambitionnait point de s'y rallier. On s'enflamma de tous côtés ; on fit d'un exposé de doctrines une querelle de partis, et l'on attendit les adversaires aux actes.

Liszt reparut donc devant le grand public le 18 décembre, au concert de son ami Berlioz. Son entrée sur l'estrade se fit dans un silence glacial. C'était pour plaire assez au virtuose que rien n'excitait tant qu'une belle difficulté. Il avait mis à son programme ses transcriptions de la *Fantastique*. Jamais l'artiste ne parut plus puissant, plus doux, et cette foule hostile fut en un quart d'heure brisée. C'est dans l'enthousiasme, comme il l'avait voulu, que Béatrice triompha.

Trois mois plus tard, Thalberg revint d'Autriche, piqué au jeu lui aussi, et se fit entendre au Théâtre Italien où il obtint le plus vif succès. Chopin disait : « Thalberg joue excellemment, mais ce n'est pas mon homme. Il joue les *forte* et les *piano* avec la pédale, mais pas avec la main, fait les dixièmes aussi aisément que je fais les octaves et porte des boutons de chemise en diamants. » Liszt répondit en louant l'Opéra. Quand le rideau se leva, il apparut si pâle et si mince devant l'énorme salle que l'auditoire tout entier s'inquiéta de l'audace ; mais à la deuxième mesure l'assurance de la victoire doublait dans chaque poitrine les grandes vagues du plaisir. Manche à... La « belle » eut lieu dans les salons de la princesse Belgiojoso, qui donnait un concert en faveur d'une œuvre de charité, et cette fois les deux pianistes parurent ensemble. Thalberg joua sa fantaisie sur *Moïse* et Liszt la sienne sur *Niobé*. La vanité d'un tel tournoi, Liszt fut le premier à la sentir, et comme on faisait cercle autour de lui : « En vérité, dit-il, de ce qu'un artiste n'accorde pas à un autre une valeur que la foule lui semble avoir exagérée, sont-ils nécessairement ennemis ? Sont-ils réconciliés parce qu'en dehors des questions d'art ils s'apprécient et s'estiment mutuellement ? » Mais le public aime à donner des points et il ne se tint satisfait qu'après cette décision d'une femme d'esprit : « Thalberg est le premier pianiste du monde, Liszt est le seul. »

IX

Marie s'est réinstallée à Paris avec joie, car elle se trouvait à Genève « comme une carpe sur un gazon ». De ses fines antennes elle explore l'opinion, et, sans chercher à braver le monde, renoue autour d'elle quelques amitiés, groupe les éléments d'un cercle où décidément, il n'y aura place que pour les artistes et un petit nombre de privilégiés. Elle choisit pour cela non de lancer quelque salon frondeur où les curieux fussent accourus ; elle utilise tout simplement celui, tout bourgeois, de l'hôtel de France, rue Laffitte. George Sand y rejoint bientôt ses amis et s'installe au-dessus d'eux, à l'entresol. L'on reçoit un jour Chopin, ou Eugène Sue, ou Ballanche, ou Sainte-Beuve ; un autre Lamennais, Nourrit, ou Henri Heine. On fait de belle musique et Liszt y prépare sa série de concerts. Mais, comme il arrive périodiquement aux artistes en voie de développement, deux besoins le dominant : celui d'une recherche de ces suggestions intellectuelles que fournit la nature, et la plongée rafraîchissante dans une œuvre étrangère à son propre génie.

Pour le premier, George renouvelle son offre de recevoir Marie et Franz chez elle, à Nohant. Pour l'autre, Beethoven y pourvoira, car Liszt a entrepris de traduire au piano les neuf symphonies. Enrichissant travail où le disciple, en creusant la pensée du maître, exploite la sienne, se découvre et s'exprime.

Une maladie retarde le départ de Marie jusqu'au début de février, mais elle rejoint enfin le bon Piffoël, qui avait approprié sa chambre pour elle, retapissé les murs, mis des rideaux neufs,

et suspendu le portrait de la comtesse au-dessus de son lit, symbole d'une toute-présence. Liszt reste donc seul quelques semaines, puis Marie revient, et, au prime été, on reprend une bonne fois la diligence pour Nohant. C'est en plein Berry, à une lieue de La Châtre. Une bonne maison d'un Louis XVI un peu rustre, avec un jardin plein de fleurs et un petit bois semé de pervenches. On y est reçu à la bonne par une George à demi châtelaine, à demi sauvageonne, divorcée depuis peu. Libre de mari, libre d'amant, elle est toute à la joie, proclame qu'elle a « des grands hommes plein le dos » et se jure de ne plus les regarder désormais qu'en amis. (Jusqu'à la prochaine fois.) La maison est déjà pleine : les deux enfants du romancier, Pelletan leur précepteur, un jeune Nivernais du nom de Gévaudan, l'écrivain-diplomate Félicien Mallefille, l'acteur Bocage. Avec Franz et Marie, elle n'est pas assez remplie au gré de George, qui trouve moyen d'y caser encore les visiteurs des environs. Tout séjournant a sa complète indépendance. On joue, on se promène, on se baigne dans l'Indre, on se repose. La chambre de Marie est au rez-de-chaussée. Là est le beau piano de Franz, amené à grands frais. Devant la fenêtre, un rideau de tilleuls baigne la maison d'une ombre pâle, et ce sont, sur la terrasse, d'importantes lectures en commun : Shakespeare, Montaigne, Hoffmann surtout, que chacun commente à son tour. Mais l'on travaille aussi dans toutes ces cellules, car Marie le veut ainsi et il faut obéir à Marie, la douce et ferme. Tandis qu'elle-même reprend son Dante et ses grammaires, Franz dispose sur le pupitre crayons, papier réglé et partitions, puis il étudie chaque phrase de la *Pastorale* qu'il réduit ensuite pour le piano, peinant à conserver toutes les sonorités de l'orchestre. Ses doigts glissent du haut en bas du clavier, isolent un thème, le nourrissent de flûtes et de contrebasses, font sonner les cymbales, réussissent à peupler cette solitude de soixante musiciens.

George écoute à sa fenêtre ouverte. Elle lâche un instant le gros manuscrit de *Mauprat* qui l'absorbe depuis des semaines et note dans son journal : « Quand Franz joue, je suis soulagée. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent.

J'aime ces phrases entrecoupées qu'il jette sur le piano et qui restent un pied en l'air. Les feuilles des tilleuls se chargent d'achever la mélodie... Artiste puissant, sublime dans les grandes choses, toujours supérieur dans les petites, triste pourtant et rongé d'une plaie secrète. Homme heureux, aimé d'une femme belle, généreuse, intelligente et chaste – que te faut-il, misérable ingrat ? Ah ! si j'étais aimée, moi... »

Toujours sa maladie. Et cela, malgré l'exemple qu'elle a sous les yeux, la « plaie secrète » de deux amants exceptionnels que divisent pourtant les malentendus encore imperceptibles – perçus par une oreille très exercée – de l'esprit et du cœur. Lesquels, exactement ? La romancière observe et croit se reconnaître bien mieux en Liszt qu'en Marie. Chez lui, même droiture, même en dehors, même passion dépensière. Chez la comtesse, on ne sait quelle retenue, des sens plus critiques que créateurs, un jugement qui paraît froid parce que toujours lucide et renseigné. Ils s'aiment déjà dans la difficulté bien plus que dans la joie. Est-ce pas raison que les fils pleins de nœuds soient plus solides que les lisses ?

« Galériens », dit George qui ne sait le prix d'aucune chaîne. À Franz va sa sympathie, à Marie sa curiosité. Elle l'entraîne dans ses promenades et l'interroge avec un peu d'âpreté. Elle voudrait secouer cette indolente, mais Marie répond sans bonne volonté. Ou quelque parole ambiguë :

– Hélas, notre cœur est aussi impuissant pour la joie que pour la douleur.

Le soir, après le dîner, on fait des charades, on se déguise. Ou bien Liszt s'installe de nouveau au piano. Il joue les *lieder* de Schubert pendant que la société se groupe en silence dans le salon. Sauf Marie, qui se promène sur la terrasse, vêtue d'une robe pâle et la tête enveloppée d'un voile tombant jusqu'à la taille. Elle marche d'un pas mesuré qui semble ne pas toucher le sable, et décrit un grand cercle coupé en deux par le rayon d'une lampe autour de laquelle les phalènes du jardin viennent mou-

rir. La lune se couche derrière les tilleuls. Au loin, un rossignol lutte faiblement contre le *roi des Aulnes*. La démarche de la promeneuse prend le milieu entre l'andante et le maestoso, et ses mouvements ont tant d'accord qu'on dirait une vivante lyre. Enfin, elle vient s'asseoir sur une branche flexible qui ne plie toutefois pas plus que sous le poids d'un fantôme. Alors la musique cesse, comme si un lien l'attachait à la vie de cette femme solitaire.

Quand tout le monde va se coucher, George et Franz restent encore ensemble au salon pour travailler à la lumière d'une même lampe. Chacun d'eux allume sa pipe. Elle reprend son *Mauprat*, et tout de suite la plume court, sans rature, levée de temps à autre pour jeter en marge les notes du prochain livre. Quant à Franz, il revoit les traits de ses « partitions pour piano », ainsi qu'il nomme ses transcriptions symphoniques, « C'étaient là, écrit-il à un ami, trois mois d'une vie intellectuelle dont j'ai gardé religieusement les moments dans mon cœur. »

En quittant le Berry, à la fin de juillet, Liszt et M^{me} d'Agoult se rendirent d'abord à Lyon. Triste ville où il pleut toujours, où il y a des grèves, des famines, des révolutions. Quelque grosse détresse populaire y régnait précisément, ce qui mit à l'envers le cœur du saint-simonien. Il donna son traditionnel concert de bienfaisance en compagnie du chanteur Nourrit, autre puritain mystique à la manière de Urhan. (Il avait rendu un jour à Meyerbeer son rôle de Raoul, dans *les Huguenots*, à cause d'une scène d'alcôve qu'il trouvait trop frivole.) Gros succès pour Schubert, dont Franz avait transcrit à Nohant les *lieder* et Marie composé les paroles en français. Parmi les applaudisseurs les plus bruyants se distinguait un très jeune homme qui se fit présenter : Louis de Ronchaud, poète. Il ne savait au juste encore à qui son enthousiasme s'adressait préférentiellement : au pianiste qui venait de tirer son feu d'artifice ou à la femme au voile blanc. On le vit le lendemain à l'hôtel. Puis chaque jour, et

presque à chaque heure. Franz ayant eu son flirt avec George, Marie décida d'avoir le sien. On se piquait l'un l'autre le cœur aux dépens d'un troisième. Mais Liszt s'inquiétait si peu qu'il invita Ronchaud à les accompagner sur la route d'Italie. Car c'est vers l'Italie qu'on allait cette fois. À Chambéry déjà, Ronchaud se sentit trop malheureux pour poursuivre au delà. Et Marie montrait trop bien son jeu. Ils se quittèrent brusquement. Le jeune homme cacha ses larmes à Marie, mais se jeta sur la poitrine de Franz. On se jura longue amitié. Or c'était, en effet, un cœur fidèle.

Le lendemain, ils remontèrent la Saône vers Mâcon pour aller à Saint-Point faire visite à Lamartine. Dans le courant de l'après-midi, comme la diligence contournait une colline, on aperçut tout à coup le château. Un vrai château de vrai gentilhomme, cette fois, avec deux tours, une chapelle, un parc, bien autre chose que le dortoir berrichon autour duquel la Piffoël galopait à cheval. Les voyageurs se sentirent tout pénétrés de respect et de poésie. M. de Lamartine les accueillit sous son porche, ravi de la surprise, et l'on mit tout en branle pour accommoder ces illustres visiteurs pendant une nuit. Parfaite maîtresse de maison comme sait l'être une Anglaise, M^{me} de Lamartine vaquait à tout, tandis que le poète, Franz et Marie faisaient le tour du jardin.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père.

Il montra toutes les reliques de son cœur somptueux, et jusqu'à la table, l'encrier, la plume qui lui servaient en ce moment pour écrire *la Chute d'un ange*. Une nuit d'étoiles se leva sur cette paix bourguignonne. Après dîner, M. le Conseiller général lut devant la fenêtre ouverte sa *Bénédiction de Dieu dans la solitude* d'une voix exquise, qui semblait devoir se briser à chaque moment. Liszt en éprouva une commotion et entendit s'élever en lui le majestueux andante de la sérénité.

D'où me vient, ô mon Dieu, cette paix qui m'inonde ?
D'où me vient cette foi dont mon cœur surabonde ?

Puis l'artiste se mit au piano et joua ses *Harmonies du soir*, dédiées à ce seigneur d'un spleen si musical. Liszt n'enviait que faiblement cependant un poète qui ne connut jamais ni les longues attentes, ni les complications du doute. Il préféra avec violence son libre tempérament. Marie était assise parmi les dames, et il y avait sur son front, sur son visage, dans tout ce long corps délicat, ce qui fait l'inquiétude et la joie des hommes, parfois même leur ennui.

X

« Lorsque vous écrirez l'histoire de deux amants heureux, placez-les sur les bords du lac de Côme », mande Liszt à Ronchaud un mois après qu'ils se sont quittés. S'il y a là un peu de cruauté, assurément c'est sans qu'il la voie, mais ce paysage amoureux le dilate d'enthousiasme. Marie et lui se sont installés à Bellagio, gentil village qui s'élève en amphithéâtre vers le milieu du lac. Ils y ont loué une villa tout à côté de celle de M^{me} Pasta, la cantatrice. De leur maison ils entendent respirer le lac. Silences pour pianistes, couchants pour poètes. Les « galériens » de George sont en voyage d'amour. On se découvre ; on s'adore. Jamais Franz n'a mieux joué nocturnes et préludes de l'ami Chopin, dit Chopino, dit Chopinissimo. Ils passent des soirées à se convaincre de leur bonheur, contemplant les éperons alpestres qui coupent les eaux lombardes, les verts suisses arrêtés à ras du lac par les violets d'Italie. Ils se perdent en eux-mêmes, puis hors d'eux-mêmes, conçoivent « l'harmonie surnaturelle des mondes ». C'est de l'extase.

Dans la plus forte chaleur du jour, ils vont se reposer sous les platanes de leur villa Melzi et lisent *la Divine Comédie* assis au pied d'un marbre qui montre Dante conduit par Béatrice. Marie feuillette le livre en mangeant des figues cuites au soleil. C'est un peu une manie chez elle que la *Commedia* et le *Faust*. Ce sont ses Bibles, ses sources, sa méditation, son éloquence. Elle raconte Florence, qu'elle n'a pas encore vue, mais dont elle

étudie l'histoire ; elle explique l'Allighieri, et Franz écoute son professeur de mystique.

– Comme il arrive dans les grandes âmes, dit-elle, la passion exalte chez Dante le sentiment de la personnalité, avec le besoin de l'excellence en toutes choses et le vertueux désir d'une vie glorieuse. Pas une gloire abstraite, artistique, comme nous la fabriquons aujourd'hui : il en veut sentir le rayon vivant. Il aime les combats, les femmes, la religion...

– Ce que je ne comprends pas, interrompt Franz, c'est pourquoi le poète a conçu Béatrice non comme l'idéal de l'amour, mais comme l'idéal de la science. Je n'aime pas à trouver dans ce beau corps transfiguré l'esprit d'une docte théologienne discourant sur les mystères. Ce n'est pas par le raisonnement et la démonstration que la femme règne sur le cœur de l'homme. Il ne lui incombe pas de prouver Dieu, mais de le lui faire pressentir par l'amour. C'est dans le sentiment qu'est sa puissance, non dans le savoir. La femme aimante est le véritable ange gardien de l'homme. La femme pédante est une dissonance.

– La femme, répond Marie, n'est jamais pédante par le cœur.

Trois jeunes blanchisseuses se mettent à chanter, trois belles au teint pâle, aux yeux noirs écartés, et Franz note leur mélodie sur son calepin. Puis ils montent en barque et zigzaguent le long des baies. Le soir, on se donne le divertissement de la pêche au flambeau. Armé d'un long harpon, le batelier épie le poisson tandis que la péniche glisse sur l'eau endormie et que tintent de tous côtés les clochettes des filets. Marie est étendue à l'arrière, silencieuse, et Franz écoute ses voix musiciennes. Elle médite, il résonne. *La Fantaisie quasi sonata* intitulée : « Après une lecture de Dante » et les *Exercices d'exécution transcendante* sont le fruit de cet automne à l'aquarelle. Marie porte aussi le sien. C'est encore une enfant de Noël, une seconde fille

qui vient au monde le 25 décembre et qu'en souvenir de Côme on baptise Cosima.

Quant aux problèmes d'argent, ils ne sont plus angoissants. La réputation de Franz est telle à présent que quelques concerts suffisent à procurer le nécessaire pour longtemps. Le premier concert d'Italie fut donné à la Scala de Milan. C'était, malgré tout, une entreprise malaisée, le public italien ne goûtant encore parfaitement que la musique de chant. Ni Hummel, ni Moscheles, ni Kalkbrenner, ni Thalberg, ni Chopin n'avaient franchi les Alpes. Mais l'éditeur Ricordi faisait l'impossible pour préparer au pianiste une salle de choix. Liszt s'en aperçut un matin chez son barbier, lorsque celui-ci, le savonnant avec grandeur, lui fit bien voir qu'il savait le respect dû au « premier pianiste du monde pour le genre fantastique et pour le genre inspiré », comme l'annonçaient les gazettes.

Ce concert étonna, intéressa, mais ne suspendit nullement les conversations dans les loges. Il en fallut revenir à des tours de jongleur et improviser sur des thèmes proposés par un dilettante et adoptés ensuite par acclamations. Une coupe fut placée à l'entrée du théâtre où les spectateurs déposaient leurs bulletins de vote. Liszt y trouvait en général des motifs puisés dans Bellini ou Donizetti. Quelqu'un proposa une fois : le dôme de Milan. Un autre : le chemin de fer. À son troisième concert l'un des thèmes suggérés fut celui-ci : « Vaut-il mieux être marié que garçon ? » Liszt harmonisait et modulait sans se troubler. C'est à la faveur de cette stratégie qu'il importa à Milan les Sonates de Beethoven.

Il prend revanche de ce charlatanisme chez les princes Belgiojoso, dans les salons de la comtesse Samoyloff, de la comtesse Maffei et chez Rossini qui vient de se retirer à Milan. L'esprit, l'élégance du compositeur en pleine gloire charment Liszt en un point chatouilleux : celui de la haute politesse, à quoi il demeure sensible en artiste. Sa muse italienne lui inspire à cette date ses *Transcriptions des Soirées musicales de Rossini*

et celle de l'ouverture de *Guillaume Tell*. Il aime à jouer de la sorte sur d'autres cordes que les siennes et prend plaisir à porter des masques. Mais tout ceci n'est qu'en surface. Le fond est trouble, travaillé du besoin de se mieux réaliser. Dans un moment d'abattement il écrit à Lamennais et lui confie la récurrence d'un vieux mal : « L'heure du dévouement et de l'action virile ne viendra-t-elle point ? Suis-je condamné sans rémission à ce métier de baladin et d'amuseur de salons ? »

Au printemps, ils se décident à partir pour Venise. Ce n'était guère le lieu pour rencontrer l'occasion d'un mouvement héroïque. L'air épais des canaux le jette dans une nouvelle langue. Il écoute la cloche des Capucins qui sonne l'office de minuit et regarde la lune jouant sur les plombs de Saint-Marc. Il va fumer sa pipe de jonc marin sur la riva degli Schiavoni. Il ne se sent pas encore assez vieux pour aimer ses déceptions, et déjà, pourtant, rêvotte au plaisir qu'il peut y avoir à écrire un livre de souvenirs : *Des grandes tribulations qui s'attachent aux petites renommées*, par exemple, ou bien : *Vie d'un musicien, longue dissonance sans résolution finale*. Dissonance, il a plusieurs fois noté le mot ces derniers temps. Mais, dès qu'il monte dans sa gondole avec Marie, c'est « harmonie » qu'il faut dire, silence moelleux, sommeil de volonté, nécessité de se distribuer à tout ce qui l'approche. Ce n'est pas qu'il vive, mais il aspire à vivre. Tout en lui est « curiosité, désir, inquiète inspiration, flux et reflux de volontés contraires ». Il s'épuise dans un labyrinthe passionné. Il prend en pitié tout ce qui est simple, naturel, n'étant avide que d'obstacles, et les sentiments qui pourraient le rendre heureux le font sourire de mépris. La gloire que lui apporte son premier concert vénitien le laisse froid, car le succès n'a plus de saveur pour ceux qui exigent en tout des paroxysmes. Cette ville mourante ne convient qu'aux trop jeunes ou aux trop vieux. « L'heure du dévouement et de l'action virile » n'a pas ici de sonneur. Du moins Liszt le croit-il.

Or, il lit un matin dans un journal allemand le récit détaillé des désastres arrivés en Hongrie. Les inondations du Danube

ont ravagé des centaines de villages et ruiné des milliers d'habitants. On organise des secours, l'on ouvre partout des souscriptions publiques. Ces nouvelles tirent l'artiste de sa tendre inaction et l'émotion qu'il en ressent lui révèle pour la première fois le sens du mot patrie. Il n'y avait jamais songé, se croyant de bonne foi adopté par l'Europe. À présent, un paysage oublié se dessine devant ses yeux : Raiding, Eisenstadt, Œdenburg, la forêt connue retentissant du cri des chasseurs, le Danube au cours enflé, les prairies tachées de troupeaux. « Ô ma sauvage et lointaine patrie, ô mes amis inconnus, ô ma vaste famille, un cri de ta douleur m'a rappelé vers toi. »

Le 7 avril, Liszt part seul pour Vienne où il compte offrir deux concerts au bénéfice des sinistrés. Au lieu de deux, il en donne dix en un seul mois. C'était de quoi épuiser une force plus résistante que la sienne, mais tel fut l'accueil d'un public devant lequel il n'avait pas reparu depuis quinze ans, qu'il ne s'aperçut d'aucune fatigue. Pour ces auditoires cultivés, il put sans témérité jouer Haendel, Beethoven, Weber, Chopin, Berlioz, enfin ses chères études, ses « enfants bien-aimés » qui avaient paru si monstrueux aux habitués de la Scala. Les Viennois le fêtent chaque soir avec plus de frénésie. Voici ce qu'écrit à Schumann un de ses amis : « Trop neuves, trop puissantes et comme trop inattendues sont nos impressions pour qu'il soit possible d'en faire un commentaire réfléchi. La commune mesure ne sert pas ici ; car si le gigantesque peut s'expliquer, ce qui est proprement esprit, le souffle même du génie, peut s'éprouver, non se décrire. Représentez-vous un être maigre, aux épaules étroites, aux cheveux tombant sur la figure et dans le cou ; un visage extraordinairement spirituel, mouvementé, pâle, des plus intéressants ; un œil qui traduit toutes les expressions, étincelant dans la conversation ou plein de bienveillance, une façon de parler âpre, accentuée, et vous avez Liszt tel qu'il est d'habitude. Lorsqu'il se met au piano, il passe sa main dans ses cheveux d'abord, puis le regard se fixe, le buste s'apaise, la tête seule et l'expression du visage indiquent les sentiments qu'il éprouve. On ne peut se faire aucune représentation de ce jeu ; il faut

l'avoir entendu. » Le poète Saphir : « Liszt ne connaît pas de règles, pas de formes, pas de style : il les crée. Chez lui, le bizarre devient génial, l'étrange se fait nécessaire, le sublime et le baroque voisinent, le plus élevé et le plus puéril se mêlent comme la puissance la plus formidable et la plus douce intimité. C'est une apparition inexplicable... Après le concert, le chef victorieux reste maître du champ de bataille. Les pianos vaincus gisent épars autour de lui ; les cordes brisées flottent comme des trophées, des instruments éventrés fuient dans tous les coins, les spectateurs se regardent, muets de surprise comme après un orage dans un ciel serein. Et lui, ce Prométhée qui de chaque note a forgé un être, tête penchée, il sourit étrangement devant la foule qui l'ovationne. »

La grande pianiste Clara Wieck note dans son journal : « Nous avons entendu Liszt. Il ne peut être comparé à aucun virtuose – seul de son espèce. Il provoque l'effroi et l'étonnement, et c'est un artiste très aimable. Son attitude au piano ne peut pas se décrire – il est original – il sombre devant l'instrument. Sa passion ne connaît aucune limite. Il blesse souvent le sentiment du beau parce qu'il déchire la mélodie. Son esprit est grand. On peut dire de lui : son art est sa vie. »

L'impératrice eut désir de l'entendre ; mais le ministre de la police crut devoir prévenir Sa Majesté dans un rapport que, si elle daignait inviter Liszt à la cour, il semblait toutefois prématuré de l'honorer du titre d'artiste impérialement et royalement patenté « attendu ses relations suivies avec une M^{me} Dudevant, adepte du dangereux abbé de Lamennais et auteur de plusieurs ouvrages d'un très mauvais esprit publiés sous le pseudonyme de George Sand. Le dit Liszt entretient aussi une liaison avec la comtesse d'Agoult, qui vient de faire ses couches en Lombardie. Mais, ni pendant son séjour à Milan, ni depuis qu'il est à Vienne, il n'a laissé entendre quelles peuvent être ses opinions politiques. Il est léger et vaniteux, affecte les manières fantaisistes des jeunes Français d'aujourd'hui, et, exception faite pour

sa valeur d'artiste, il apparaît comme un jeune homme insignifiant. »

Il joue néanmoins devant Leurs Majestés et conquiert toutes les sympathies. Ce qui l'émeut davantage, c'est sa naissante amitié pour Clara Wieck, qu'il vient de rencontrer et qui lui révèle le talent de son futur époux, Robert Schumann. *Le Carnaval* et les *Fantasiestücke*, que celui-ci lui envoie, l'intéressent tout de suite au plus haut point. Il les joue avec délices, en parle à tout venant et les inscrit à ses programmes. Chopin et Schumann sont maintenant ses favoris.

Il vient précisément d'envoyer le fruit de ses labeurs – 25,000 goulden – à ses compatriotes hongrois, lorsque Marie lui fait savoir qu'elle est tombée malade. Liszt se prépare immédiatement au départ. Ses amis viennois, artistes, peintres, grands seigneurs, parmi lesquels Clara Wieck, son maître Czerny et plusieurs de ses anciens protecteurs hongrois, se réunissent tous à l'hôtel de la Ville-de-Francfort pour lui offrir un dîner d'adieu. À l'aube on festoie encore. Puis on fait la conduite au jeune grand homme jusqu'à Neudorf, dans les environs de la capitale. Et la patache rouge et jaune, où le postillon sonne de la trompe, reprend la route d'Italie.

Marie, convalescente, l'attendait à Venise, et comme le climat ne lui convenait plus du tout, ils décidèrent incontinent de plier bagage pour s'installer à Lugano. Mais, arrivés là-bas, d'autres agacements encore corrodent les nerfs de Franz. Depuis qu'il exerce sa verve dans la *Gazette musicale*, ses articles ne trouvent que trop d'écho. Ainsi celui qu'il vient de consacrer à la Scala et à la musique italienne attire brusquement sur lui un orage.

Les lettres anonymes pleuvent d'abord. Suit une attaque de front dans trois journaux : « Guerra al F. Liszt ! » Et ce sont des reproches d'ingratitude, les sursauts d'un nationalisme vexé, les

injures. Liszt dément avec force l'intention qu'on lui prête d'avoir voulu blesser ; il n'a parlé qu'en artiste et en juge compétent. Il est vitupéré de plus belle. La moutarde lui pique le nez et il part furieux de Lugano pour faire face à ses assaillants milanais. D'abord il envoie cette lettre ouverte aux rédactions des quotidiens principaux :

« Monsieur, les invectives et les injures des journaux continuent. Ainsi que je l'ai déjà dit, je ne m'engagerai point dans une guerre de plume. Sur le ton où *le Pirate* et le *Courrier des Théâtres* l'ont commencée, ce ne pourrait être qu'un échange de grossièretés. Je puis encore moins répondre à des insultes anonymes. Ainsi donc, je déclare pour la centième et dernière fois que mon intention n'a jamais pu être d'outrager la société milanaise. Je déclare aussi que je suis prêt à donner à quiconque voudra me les demander, toutes les explications nécessaires. Agréez, etc...

Vendredi matin, 20 juillet (1838).
Hôtel de la Bella Venezia

Puis il se fait véhiculer par les rues dans une calèche ouverte, afin de clairement signaler sa présence, rentre à l'hôtel et attend les événements bras croisés. Mais personne ne se soucie de ramasser le gant jeté par cette belle main de pianiste.

XI

Il y a toute une famille d'esprits qui ne trouvent leur vivante vie que chez les morts, pour qui créer, inventer et aller de l'avant, c'est d'abord se greffer aux branches éprouvées. Le neuf est pour eux une fleur fraîche sur le vieil arbre, un printemps sur le chenu pommier des connaissances. Disons : l'amour préféré à l'orgueil. Liszt est de cette race poétique chez qui la pensée est la plus forte expression de l'amour. Comme pour Gœthe, l'Italie devient la patrie intellectuelle de ses émotions. « Toujours le mal de l'Italie sera le mal des belles âmes », dit-il. Et il anime chacun de ses voyages en méditant des rencontres avec quelque chef-d'œuvre.

À Florence, quittant à deux heures du matin le bal du prince Poniatowski, il sort dans la pure nuit toscane, entre sous les galeries des Uffizzi et, se dirigeant vers la place du Grand-Duc, s'arrête au pied du Persée de Benvenuto Cellini. « Persée, rêve-t-il, est un de ces glorieux champions restés vainqueurs dans la lutte du bien et du mal. C'est l'homme de génie, l'être mixte né du commerce d'un dieu et d'une mortelle. Ses premiers pas dans la vie sont des combats. Il tue la Gorgone, il tranche la tête de Méduse, la force inerte, l'obstacle brutal qui s'élève toujours entre l'homme puissant et l'accomplissement de son destin. Il s'élance sur le cheval ailé, il possède son génie ; il délivre Andromède ; il va s'unir à la beauté, éternelle amante du poète ; mais ce ne sera pas sans de nouveaux combats. La lutte recommence, et comme Persée est fils de la femme, qu'il est homme

autant que Dieu, il est sujet à la faute. La fatalité reprend ses droits. Il tue le père de Danaé : la douleur et le remords pèsent sur son front. Il est tué à son tour par Mégapenthe... Après sa mort, les nations lui élèvent des autels. Idée primordiale. Vérité éternellement vraie ! Revêtant d'abord la forme la plus abstraite de l'art, elle se révèle dans la parole. La poésie lui prête son langage ; elle le symbolise. L'antiquité nous donne dans Persée l'allégorie profonde, complète. C'est le premier degré, le premier pas du développement de l'idée. »

À Bologne, il court droit au musée, traverse sans s'arrêter trois salles remplies de Guides, de Guerchins, de Carraches, et se réserve tout entier pour la Sainte Cécile de Raphaël. Ce tableau se présente tout de suite à son esprit sous un aspect double : d'abord, comme une expression de la forme humaine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus idéal ; puis, comme le symbole complet de l'art auquel il a voué sa vie. La poésie et la philosophie de l'œuvre sont aussi visibles que sa beauté idéale. Le peintre a fixé le moment où sainte Cécile s'apprête à chanter. Elle va célébrer la gloire de Dieu, l'attente du juste, l'espoir du pécheur. Son âme frémit comme celle de David lorsqu'il préludait sur la harpe. Son œil est soudain inondé de clarté, son oreille d'harmonie ; les nuées s'entr'ouvrent, les yeux extasiés de la vierge s'élèvent vers le ciel et l'hosannah retentit dans l'immensité. À la droite de sainte Cécile, Raphaël a placé saint Jean, « le type le plus excellemment parfait des affections humaines éprouvées », consacrées par la religion et la douleur. De l'autre côté Madeleine, l'amour encore, mais né des sens et attaché à la beauté visible. Aussi est-elle un peu en retrait, comme pour donner à entendre qu'elle participe au second degré seulement à l'essence divine de la musique, que « son oreille est captivée par l'attrait sensuel des sons plutôt que son cœur n'est pénétré d'une émotion surnaturelle. » Au premier plan, saint Paul, dans l'attitude d'une profonde méditation. Pour lui, ce qu'il retrouve dans la musique, c'est encore l'éloquence ; ce qu'il y voit, c'est l'enseignement par intuition ; c'est aussi une autre prédication plus voilée, non moins puissante, qui attire les

cœurs et les ouvre aux vérités secrètes. Derrière la Sainte, enfin, Augustin paraît écouter avec plus de froideur. Son sérieux visage est contristé. C'est celui de l'homme qui a longtemps erré, beaucoup failli, et se tient en garde contre les plus saintes émotions.

Ainsi ces quatre personnages groupés autour de l'Harmonie apparaissent à Franz comme les types mêmes de son art et en résumé les éléments essentiels.

Mais c'est à Rome qu'il a la révélation totale, par Michel-Ange et la musique de la chapelle Sixtine. L'art se montre ici dans son universalité et dans son unité. Ce qu'il a entrevu dans l'initiation mennaisienne prend forme concrète, prend expression. Le sentiment et la réflexion le pénètrent chaque jour davantage de la relation cachée qui unit les œuvres du génie. « Raphaël et Michel-Ange me font mieux comprendre Mozart et Beethoven, écrit-il à Berlioz. Jean de Pise, Fra Beato, Francia, m'expliquent Allegri, Marcello, Palestrina ; Titien et Rossini m'apparaissent comme deux astres de rayons semblables. Le Colisée et le Campo Santo ne sont pas si étrangers qu'on pense à la *Symphonie Héroïque* et au *Requiem*. Dante a trouvé son expression pittoresque dans Orcagna et Michel-Ange ; il trouvera peut-être un jour son expression musicale dans le Beethoven de l'avenir. »

M. Ingres, directeur de l'École de Rome, l'admet dans son intimité et lui fait visiter les salles du Vatican. Ils passent ensemble devant les marbres et les fresques. Ingres parle tout en marchant, et sa parole donne aux chefs-d'œuvre une vie plus expliquée. Liszt sent qu'en lui « tout un mystère de poésie s'accomplit. » Ils s'asseoient sous les chênes verts de la Villa Médicis ; ils causent cœur à cœur. Puis le jeune homme entraîne le maître vers le piano :

– Allons, dit-il, n'oublions pas notre chère musique ; le violon vous attend ; la sonate en la mineur s'ennuie sur le pupitre, commençons.

« Oh ! si tu l'avais entendu alors ! Avec quelle religieuse fidélité il rendait la musique de Beethoven ! Avec quelle fermeté pleine de chaleur il maniait l'archet ! Quelle pureté de style, quelle vérité dans le sentiment ! Malgré le respect qu'il m'inspire, je ne pus me défendre de me jeter à son cou, et je fus heureux en sentant qu'il me pressait contre sa poitrine avec une paternelle tendresse. »

De ce premier séjour romain jaillissent les *Trois sonnets de Pétrarque*, puis deux belles images pianistiques, *Sposalizio* et *Il pensiero* (Épousailles et Le Penseur), placées l'une sous le signe des Noces de Raphaël et l'autre sous une reproduction du duc Laurent de Médicis par Michel-Ange. Cela en dit assez long. Gœthe parle quelque part de l'œil qui sent et de la main qui voit ; Liszt traduit à son tour par l'œil qui entend et le cœur qui regarde. C'est pour rester fidèle à sa vie intérieure qu'il achève à Rome ses transcriptions des symphonies beethoveniennes. Rome est pour lui un grand progrès d'intelligence et une démarche nouvelle du cœur, la ruine des philosophies livresques, mais la genèse des maturités de l'âme.

Le logement qu'il occupe est situé via della Purificazione : est-ce un symbole ? Un troisième enfant y naît, un fils cette fois, et il l'appelle Daniel. Le soir, il joue pour Blandine les *Scènes enfantines* de Schumann, ou bien s'amuse avec son lévrier noir. Il reprend la théologie mystique et, dès l'aube, court à la messe, entre à la chapelle Sixtine, joue sur l'orgue tout ce qu'il peut trouver de Palestrina, d'Allegri et de Vittoria. Si l'homme n'est pas heureux, du moins l'artiste commence à porter fruit.

Marie scrute le front barré et sourdement hostile. Et comme elle conserve toujours sa parfaite lucidité, elle analyse avec sang-froid ce que Franz redoute de s'avouer. L'amour n'est plus dans les sens de l'amant, mais il s'est installé comme une maladie dans le cerveau de la maîtresse. Un immense orgueil l'y tient comprimé. Mais sa puissance de douleur et de reproche éclate parfois malgré elle dans un regard ou une parole jalouse.

Quelque invitation adressée à l'artiste personnellement par une grande dame romaine, une allusion à sa situation irrégulière suffisent à amener non pas une scène proprement dite, mais d'amères mésintelligences. On ne s'explique plus, on se tait. On ne se combat ni ne se réconcilie, on se juge. « La raison, songe Marie, quand elle intervient si tard dans les positions extrêmes, ne sert point à guérir le mal, mais seulement à en sonder la profondeur. » Chacun se croit plus clairvoyant, moins égoïste que l'autre. Marie ne sait pas qu'un artiste exige, même dans l'amour, la liberté ; et Franz ignore que chez la femme, la fierté blessée peut étouffer la tendresse.

Ils s'agacent pour des bêtises et se déploient en ironies. Elle veut l'empêcher de courir les salons où il est fort invité, mais il se passe de permission. Elle travaille, elle écrit, et masque les souffrances de son amour-propre. Souvent, quand il rentre tard, la trouve-t-il encore qui étudie sous la lampe. Elle rédige son journal. Il le déniche un jour dans son bureau et se moque d'une éloquence contre laquelle il s'arme de cruauté : « Ô ma douleur, sois grande et calme ! creuse dans mon âme un lit si profond que personne, pas même *lui*, n'entende ta plainte. Ô mon orgueil, ferme à jamais mes lèvres ; scelle mon âme d'un triple sceau. Ce que j'ai dit, nul ne l'a compris ; ce que j'ai senti, nul ne l'a deviné. Celui que j'aimais n'a pénétré qu'à la surface de mon amour. Dante, Béatrice... »

Il jette le cahier et se tourne vers Marie :

– Bah ! Dante ! Béatrice !... Ce sont les Dantes qui font les Béatrices, et les vraies meurent à dix-huit ans !

Est-ce le fiévreux été romain qui les envenime l'un contre l'autre ? Ils fuient à Lucques. De Lucques à Pise. De Pise à San Rossore, un village de pêcheurs au bord de la mer. Là, Franz regarde le point noir presque imperceptible de l'île d'Elbe. Il rêve à Napoléon. Puis à cet autre solitaire : Beethoven. Justement les journaux apportent la nouvelle que la tranche française d'une souscription publique en faveur du monument de Beethoven à

Bonn a produit 424 fr. 90. Liszt éclate d'indignation. « Quelle honte pour tous ! Quelle affliction pour nous ! » Eh bien, c'est lui qui payera pour la France défaillante. Il saute sur sa plume, écrit à son ami le statuaire Bartolini, de Florence, pour lui demander quelle somme serait nécessaire à un tel monument et dans quel temps il se charge de l'achever. Bartolini répond qu'il lui faudra deux ans et une soixantaine de mille francs pour le marbre. Liszt informe le Comité de Bonn qu'il garantit cette somme, Marie le regarde avec un peu d'effroi et quelque admiration.

– Soixante mille francs ! Y songez-vous ?

– Trois concerts à Vienne, Paris et Londres suffiront, assure-t-il.

Puis ils vont tous deux assister à une messe dans le Dôme de Pise. Marie sent bien que le « vagabond infatigable », comme Berlioz l'appelle, va lui échapper pour un long temps. Et, en rentrant dans le chalet de San Rossore, son journal reçoit cette confidence.

« Notre vie, c'est la tour de Pise ; nous la commençons avec audace et certitude, nous la voulons droite et haute ; mais tout à coup, le terrain sur lequel nous bâtissons vient à s'effondrer. Notre volonté fait défaut ; nous croyons que tout est perdu. Souvenons-nous alors de Bonanno Pisano ; imitons-le ; étayons d'abord notre âme, puis faisons la part de nos fautes. Mais continuons, continuons ; ne craignons pas la peine ; achevons notre vie penchée, et qu'on puisse au moins douter, en nous jugeant, s'il n'a pas mieux valu qu'il en fût ainsi, et si une perfection plus complète n'eût pas été, peut-être, moins admirable. »

XII

Tandis que Marie et les trois enfants rentraient à Paris et s'installaient chez M^{me} Liszt, Franz arrivait à Vienne. Le gros Haslinger, son imprésario, le reçut au débotté avec un large sourire : pour les six concerts annoncés il ne restait plus un strapontin. On avait d'ores et déjà refusé six cents demandes aux Viennoises, qui toutes voulaient voir le plus adorable amant du monde et son plus génial pianiste. Ce n'était pas de l'enthousiasme, mais une sorte de passion collective, lorsqu'arrivait sur l'estrade ce grand et glabre jeune homme de vingt-huit ans dans son frac vert à boutons de métal, en pantalon gris-perle, tenant son chapeau à la main. Il s'inclinait et jetait un regard sérieux sur cet auditoire de trois mille personnes, au centre duquel, dans une loge de velours grenat, était assis l'Empereur. Personne n'aurait su dire quel envoûtement opérait dès que l'artiste posait ses doigts sur le clavier. Cela tenait du diable Paganini. Le sentiment, la dextérité, les profondeurs du chant, la pensée, l'esprit, le style, la puissance, la volonté, chacun de ces dons, qui, poussés à ce point de perfection, eussent suffi à faire la gloire d'un virtuose, se trouvaient en Liszt si naturellement réunis, qu'on ne songeait pas à les remarquer. On oubliait toute la matière pianistique, et l'art, et l'homme ; on ne se connaissait plus soi-même qu'à travers le sauvage instinct des perditions de l'âme. Quant à Franz, il ne voyait pas ce peuple fanatisé auquel il racontait sans le savoir les jardins de Lombardie, les monuments romains ou la douleur de Dante. Une poésie fixée, donc limitée, est la rançon que payent le peintre,

l'écrivain, le statuaire à la durée de leurs œuvres ; mais le pouvoir du musicien virtuose est dans une création toujours renouvelée, pétrie pour l'aristocratique volupté d'un instant. Peut-être Liszt s'écoutait-il avec autant de surprise que ses auditeurs. Et il n'était pas rare qu'en manière de *bis* il rejouât le même morceau, transposé dans un registre de l'âme si différent que ce public d'amateurs fameux ne le reconnaissait pas.

Au milieu de ces soirées de Vienne, il songeait à sa patrie hongroise et se préparait au retour d'un enfant prodigue qui revient les mains pleines. Un soir, une députation l'était venue trouver de Pest pour lui transmettre une invitation au nom de cette capitale. Il l'accepta et commença son voyage par la ville de Presbourg, à laquelle était lié le souvenir du premier concert qu'il avait donné, près de vingt ans plus tôt. La vieille cité réservait à Liszt une de ces réceptions comme en faisaient les villes de Toscane à leurs glorieux enfants dans les jours où les artistes incarnaient mieux que des princes le sens même de leurs héroïsmes. Dès que sa voiture eut traversé le pont du Danube, la foule massée sur son parcours l'accueillit aux cris de : « éljen, éljen Franz Liszt » et l'accompagna, musique et députés en tête.

Trois jours plus tard, le 24 décembre, ces démonstrations populaires grandirent encore lorsqu'il fit son entrée dans le palais de son ami le comte Festetics, à Pest. Un orchestre tout entier l'y attendait, doublé du chœur d'hommes le plus fameux de Hongrie. On chanta un poème dont la musique et les paroles avaient été composées pour cette bienvenue. On le reçut enfin comme un souverain en tournée et la noblesse hongroise se cotisa pour lui remettre un sabre d'honneur, incrusté de pierres précieuses. Cette arme défraya longtemps la chronique des journaux européens, depuis le *Times* jusqu'au *Charivari*. Ce quatrain, placé sous une caricature de l'artiste, fit fortune :

Entre tous les guerriers, Liszt est seul sans reproches,
Car malgré son grand sabre, on sait que ce héros
N'a vaincu que des doubles-croches
Et tué que des pianos.

Mais le tueur de pianos apportait à ses compatriotes une fièvre nationale, car ce Parisien d'Italie inventa d'exalter la musique tzigane. Il termina son premier concert par une transposition de la *Rakoczy-Marche* qui électrisa la foule. Vingt mille enthousiastes lui firent un cortège aux flambeaux et le portèrent en triomphe. Il dut haranguer ce peuple en français (il avait oublié le hongrois et ne savait pas encore assez d'allemand), fut nommé bourgeois d'honneur de Budapest, et même, à peu de temps de là, se vit octroyer un titre de noblesse par Sa Majesté. Mais Liszt connaissait depuis trop longtemps ce genre d'émotions fortes pour que ne fussent émoussées en lui les facultés d'en jouir. Ces apothéoses l'ennuyaient parce qu'il méditait de se revivre moins bruyamment et projetait de retourner prendre sa mesure dans cette terre de Raiding où il n'avait poussé qu'une si légère racine. Il ne réussit pas, cependant, à accomplir ce pèlerinage dans la solitude. Le bruit de sa venue avait mis le petit village en fête, et des paysans, le maire, l'instituteur, vinrent à cheval au-devant du Prodiges. On tua le veau gras sur la place publique, on dansa, tandis que Liszt visitait sa maison natale où logeait à présent un garde-chasse. Il y reconnut toutes les odeurs de son enfance, le coin du piano, la place des gravures sur le mur, la chambre de ses parents. Il se sentit l'âme désolée, entra dans l'église pour se recueillir et prier pendant que le village faisait silence et s'unissait à l'artiste dans sa foi naïve et un peu théâtrale.

Et en sortant, il vit comme autrefois, venue ce jour-là par pressentiment (le vieux régent y était aussi pour quelque chose), une grosse troupe de tziganes. Leur orchestre s'établissait dans un proche bois de chênes, déjà retentissant des « éljen Liszt Ferencz ». Quand vint le crépuscule, on alluma autour de la clairière une douzaine de barils de poix dont les flammes montaient droit comme des pilastres de feu. Au centre de ce décor shakespearien, des bohémiennes se tenaient debout, éclatantes et minues, le tambourin levé. Dès le premier arpège des cymbalums, elles s'élancèrent toutes en criant, sauf la plus belle. Immobile,

cette nerveuse cavale chantait d'une voix d'alto grave, les yeux plantés dans ceux de Liszt :

Ne t'éprends pas, pauvre cœur ; tu ruisselleras d'amertume comme ruisselle ma faux du suc des herbes.

Les plus belles filles sont changeantes ; leurs promesses sont comme les alouettes : elles saluent le printemps, puis s'en vont.

Elle prenait des poses sensuelles et distillait par les yeux les appels d'un corps déjà cambré sous l'attouchement des regards de l'homme. C'était sa façon de proposer la bonne aventure. Franz, cette nuit-là, trouva que l'épithète n'était pas menteuse.

C'est à Leipzig, dans la célèbre salle du Gewandhaus, que Liszt essuya sa première défaite d'artiste. Une réclame trop tapageuse, des billets de faveur refusés, avaient d'avance indisposé le public allemand le plus musicalement cultivé, contre un virtuose dont les triomphes sonnaient avec un offensant éclat. Leipzig était jalouse de rester un jury suprême qui ne ratifie point de confiance le verdict des folles capitales. Formée par son Conservatoire célèbre, assise sur une tradition réglée avec quelque rigidité par ses sociétés Bach et Beethoven, cette ville se promettait de passer Liszt au crible de son érudition. L'auditoire se montra donc froid, puis délibérément hostile. Il y eut même des sifflets après sa transposition de la *Pastorale*.

Cet échec le rendit malade. Il s'alita et fit remettre de plusieurs jours son deuxième concert, mais se repaya de cet ennui par l'amitié de deux hommes qui venaient passer de pleines journées à son chevet : Schumann et Mendelssohn. Avec Schumann surtout, c'était comme si l'on se connaissait depuis vingt ans. Ce taciturne poète pouvait rester des heures auprès de Liszt, et souvent sans dire un mot. Mendelssohn parlait pour

deux, et quand celui-ci s'en allait, Franz se plongeait dans ses pensées ou écrivait à Marie. Alors, après des temps infinis, un massif personnage se secouait dans l'ombre où Liszt l'avait oublié et disait en s'en allant : « Voilà, nous avons de nouveau bavardé à cœur ouvert. » Ce causeur parcimonieux était quelquefois brutalement sincère et ne se gênait pas pour faire à Liszt des critiques sur ses enjolivures pianistiques, cette fameuse « bravoure » qu'il n'aimait pas. Mais elles ne lui venaient qu'après coup, car dès que Franz se mettait au piano, Schumann était, comme tout le monde, foncièrement conquis. « Liszt me paraît tous les jours plus grand, plus puissant », confiait-il à sa Clara. Ou bien : « Il m'a joué les *Noveletten*, un fragment des *Fantaisies*, la *Sonate*, et il m'a bouleversé. Il fait beaucoup de choses différentes de ma propre pensée, mais toujours géniales. »

Malgré de pareils champions, le pianiste ne réussit à dégeler les Leipzickois qu'à demi, aussi reprit-il sans tarder sa tournée européenne. On le vit à Paris, à Londres, à Hambourg, à Bruxelles, à Bade, à Francfort, à Bonn et sur le Rhin. Il jouait toujours par cœur : c'était le premier artiste qui l'osât. Il inventa le Récital, c'est-à-dire le concert de piano seul. Il fit même un pas de plus dans cette voie de l'unité en dédiant certaines soirées à un compositeur unique : Beethoven, Berlioz, voire Liszt, chose qui parut tant audacieuse qu'impertinente. Mais il n'était pas l'homme des chemins battus et se passionnait toujours pour l'obstacle. À Paris, on lui tenait encore rigueur dans une partie du public de sa liaison avec Mme d'Agoult. Il se comparait à un joueur d'écarté qui joue pour le cinquième point. Eh bien, il y eut, cette saison-là, « Roi et vole », sept points plutôt que cinq. « Mes deux concerts seuls, et surtout le troisième pour le monument à Beethoven, au Conservatoire, sont des concerts hors ligne, tels que moi seul puis les donner en Europe à l'heure qu'il est. » Orgueil tranquille, sans forfanterie, ou plutôt simple conscience de sa qualité. Il n'y a rien là de déplaisant. Pas plus qu'il ne faut voir une revanche des faits dans son insuccès d'Angleterre, qui délecta tous ses rivaux. L'Anglais est trop peu

musicien pour différencier du premier coup le bon du parfait. Il lui faut la pratique, l'habitude, l'opinion des pouvoirs constitués. C'est le contraire de l'Italien, chez qui le mauvais goût est si curieusement tramé d'un sens tout spontané pour le génie.

L'impresario anglais dut interrompre la tournée, qui devenait ruineuse pour lui et pour l'artiste. Un soir, en effet, comme il n'y avait que dix auditeurs dans la salle, Liszt les invita tous à son hôtel où il fit apprêter un souper confortable et joua son programme en entier. Il revint donc à Londres avec le sourire, parce qu'il s'y trouvait réclamé par deux hôtes de choix : lady Blessington, beauté célèbre et corps ardent qui marquait vers l'artiste de l'inclination, et le fameux comte d'Orsay. Marie eut sans doute vent de quelque chose, car elle vint rejoindre son amant à Londres, au moment où précisément il se fût le mieux passé de sa surveillance. Mais il sut se montrer généreux, et cela d'autant plus que l'aristocratie anglaise afficha pour la grande dame en rupture de bans sa biblique réprobation. Liszt saisit même l'occasion, un soir, d'arrêter pile certains chuchotements désagréables. C'était justement chez Orsay. Comme quelqu'un parlait de la comtesse et se tournait vers Liszt pour solliciter un avis compétent : « Mon opinion sur d'Agoult, fit-il, est que si elle me disait en ce moment même de me jeter par cette fenêtre, je m'y jetterais aussitôt. C'est là mon opinion sur la comtesse. » Cela sentait son Parisien de la grande époque, et le comte sourit en connaisseur. Cela sentait son Liszt aussi, volontiers magnifique, toujours humain dans le sens vif et direct du mot. Enfin cela tranchait du seigneur, ce pour quoi il avait le même goût que Gœthe et Rubens. Il cultivait un faible pour le geste, adoucissant son orgueil en bonté. C'est ainsi qu'il aimait à donner, et même à gaspiller, à toujours ouvrir des mains pleines. Il fallait être maladroit pour manquer ses bienfaits.

Pourtant, cela venait précisément d'arriver à un Allemand de deux ans plus jeune que lui, absolument miséreux, installé à Paris où il transcrivait pour l'éditeur Schlesinger ses « arrangements » sur la musique de Donizetti. Il était venu voir Liszt à

son hôtel sur la recommandation d'un commun ami. Bien qu'il fût de bonne heure dans la matinée, plusieurs messieurs attendaient déjà, causant entre eux. Liszt parut bientôt dans une robe de chambre élégante, et la conversation s'engagea sur sa récente tournée en Hongrie. L'Allemand, n'y comprenant rien, s'ennuyait considérablement. Enfin le grand homme s'approcha et lui demanda avec amitié en quoi il pouvait le servir. Mais l'étranger ne semblait plus se souvenir qu'il avait faim. Tout ce qu'il sut alléguer fut le désir de le connaître. Liszt promit de lui envoyer un billet pour le récital Beethoven au Conservatoire, et l'Allemand s'en alla sans avoir su s'expliquer. Une fois parti, Liszt jeta un coup d'œil sur la carte de visite de cet inconnu, puis il la tendit à Belloni, son secrétaire, pour qu'il en prît note dans le livre d'adresses. Celui-ci inscrivit : M. Richard Wagner, rue du Helder.

XIII

Liszt est presque douloureusement sensible aux grâces d'un visage. Tout visage lui est âme. Il y a une promesse dans les regards, et dans certains tellement d'amour. L'un des plus purs qu'il ait encore vus est celui du jeune prince qui, après un concert à Bruxelles, vient tout droit lui offrir son amitié. Il s'appelle Félix Lichnowsky, neveu de ce Charles Lichnowsky si fidèle à Beethoven. Ils se lient sans perdre de temps et leur affection devient à ce point exigeante, que les deux jeunes hommes ne se quittent plus. Comme Félix, avant d'hériter de ses biens immenses, est dans la gêne, Liszt a la joie de lui prêter dix mille francs. Ils vont ensemble à Paris, à Londres et sur le Rhin. Passant aux environs de Bonn, ils visitent la petite île de Nonnenwerth où une légende allemande fait mourir d'amour notre Roland de Roncevaux. Un vieux couvent à demi-ruiné, une chapelle, c'est toute la poésie de cette tombe flottante. Liszt en est dans un tel enchantement qu'il la loue, veut même en devenir propriétaire. On dépêche à Marie la nouvelle.

« Nous avons encore de bien belles années devant nous, écrit-il en guise d'encouragement. Que dis-je *encore* ! Il me semble que ce devraient être les seules belles, pures, tendres, reposées, indéfinies. Si mes doctrines sont abominables, comme vous dites, mes rêves sont sublimes... Vous ne vous êtes pas trompée, Marie : nous ne sommes pas maîtres l'un de l'autre. Si nous n'arrivons pas au bonheur, *c'est que peut-être nous valons mieux que cela*. Qu'importe ce que nous sommes forcés d'être,

pourvu que, par instants, il nous soit donné de sentir ce que nous pourrions être, ce que nous sommes devant Dieu et l'un dans l'autre. » Elle arrive avec les enfants au début de l'été pendant qu'en hâte les deux amis disposent dans le couvent désaffecté un mobilier de fortune. C'est la première fois qu'on est vraiment chez soi depuis Rome. Et quel chez soi qu'une île où vivent seuls quelques pêcheurs, amis des Loreleys, et une poignée de religieuses, peut-être, à leurs heures, sirènes aussi. Les Sept-Montagnes défendent cet ermitage médiéval où tinte une cloche. La nuit, sur le dos de ce fleuve païen, résonnent les nouveaux essais du compositeur : *le Roi de Thulé, Feuilles d'album, la Tombe et la Rose*.

Cologne n'est pas loin. On visite dix fois sa cathédrale toujours inachevée pour laquelle une souscription publique est une fois de plus ouverte. Et Liszt d'écrire : « J'ignore pourquoi, mais la vue d'une cathédrale m'émeut étrangement. Cela vient-il de ce que la musique est une architecture de sons, ou l'architecture est-elle de la musique cristallisée ? Je ne sais, mais certes il existe entre ces deux arts une parenté étroite. Moi aussi, j'apporterai pour l'achèvement du dôme mon denier d'artiste. »

Les Rhénans accueillent la nouvelle avec joie, et ce sont, à la fin du mois d'août, deux jours de fête comme les aime ce peuple d'opulents vigneron : maisons fleuries, villas en liesse, canon, lampions, et sur le bateau à vapeur où se trouve Liszt, trois cent cinquante choristes chantent le vin et les grosses filles pourpres qui font craquer leurs corsets.

Entre Marie et Franz, les choses ne se sont pas améliorées. Leur seul lien, c'est les enfants. Le mot de George Sand, *galériens*, prend maintenant son sens affreux, puisqu'aucune loi ne peut intervenir en faveur d'une libération, sauf la plus atroce cruauté. La servitude, non conditionnée par le devoir social et qui ne relève plus que du fantôme de l'amour, est de toutes les chaînes la plus insupportable, par le seul poids de sa gratuité. Comment ne se haïraient-ils pas, ces condamnés au bonheur ?

Et si Franz a déclaré se vouloir jeter par une fenêtre pour donner la mesure de son sentiment, c'est bien parce que ce saut eût mis une fin élégante au poème qui risque de tourner court. Cependant, le plus grave en ces cœurs mal désespérés, c'est qu'ils sont l'un et l'autre fort décidés à vivre. Déjà on peut les supposer lourds d'avenir. « Je vous demande un prestige qui puisse se perpétuer, dit Obermann ; vous me donnez un lien dans lequel je vois à nu le fer d'un esclavage sans terme sous ces fleurs d'un jour dont vous l'avez maladroitement couvert... Je vous demande un prestige qui puisse déguiser ou rajeunir ma vie. » L'exigence de ce Senancour dont ils firent à Genève leur maître à sentir, elle devient la leur. Le prestige qu'ils réclament est pourtant à moitié trouvé puisque Franz a sa gloire d'artiste et Marie ses succès de jolie femme. Mais ce n'est là que monnaie de singe. On prête à sa maîtresse des aventures. Franz ne cherche pas à savoir, mais rêve d'appréhender une exaltation nouvelle. Aussi se quittent-ils à l'automne sans beaucoup de regrets, elle pour rentrer à Paris, lui pour entamer toute une saison de concerts à Berlin.

Vingt-et-un concerts en deux mois, un cycle au cours duquel il interprète à peu près tout l'essentiel de la littérature pianistique, de Bach à Berlioz, voilà le bilan de cet effort qui met la capitale prussienne sens dessus dessous. Le roi Frédéric-Guillaume IV, le prince royal, les princesses, ne vont plus qu'au concert, et la place devant l'hôtel de Russie, où habite l'artiste, reste toute la journée noire de monde. Tel est le prestige des visages glorieux. Toutefois il ne « déguise » ni ne « rajeunit » rien, ce prestige. L'âme de Liszt est désastreusement vacante. Plus se multiplient les démonstrations de ces amours simplifiées que sont les enthousiasmes publics, plus dirait-on que se vulcanise le cœur de l'homme. Des dames lui baisent les mains, portent son image en broche ou s'égratignent en s'arrachant ses gants ; il en est qui apportent un petit flacon aux réunions où il paraît et elles y versent le fond de sa tasse de thé ; d'autres volent les cigares qu'il a mâchonnés. Il hait ces sensuelles peinturlurées de

vergissmeinicht. Elles le dégoûtent même du plus animal plaisir.

Un soir, au château royal où il est constamment invité, on le présente à Charlotte de Hagn, la plus belle et la mieux douée des actrices d'Allemagne. Cette blonde Bavaroise avec ses yeux gais, les boucles de cheveux qui encadrent le bel ovale de son visage, sa réputation d'esprit, fait lumineusement tache parmi les *Hofdamen* guindées. Franz et elle s'accordent aussitôt. Ils ont des amis communs : Rachel, Alexandre Dumas, Émile de Girardin. Elle parle le français avec à peine une pointe d'un accent délicieux. Ils se plaisent parfaitement et s'examinent déjà comme on le fait entre prochains amants. Dès leur suivante rencontre, Charlotte écrit sur le coin de son éventail un tout petit poème qu'elle a composé pour lui :

Poète, ce qu'est l'amour, ne me le cache pas.
– L'amour, c'est le souffle de ton âme suave.
Poète, ce qu'est un baiser, apprends-le-moi.
– Écoute : plus il est bref, plus ton péché est grave.

Franz emporte l'éventail et met cet aveu en musique. Il s'amuse de l'aventure et pour en presser la conclusion, le paon déploie toutes ses plumes... (Sept ans après, Charlotte lui écrira encore : « Vous m'avez gâtée pour tous les autres hommes ; aucun ne peut soutenir la comparaison : vous êtes et restez l'unique. »)

Mais cette belle distraction féminine n'empêche pas Franz de s'attacher presque plus amoureusement à une femme de cinquante-sept ans, qui vit retirée à Berlin dans la méditation de son passé : Bettina von Arnim.

L'extraordinaire abondance d'âme de l'amie de Goethe et de Beethoven fascine Liszt, qui va passer des heures chez elle pour l'écouter parler. Avec cette acuité de regard qui lui fit distinguer la majesté de Beethoven avant la plupart des contemporains,

elle pressent dans ce jeune homme le musicien d'importance, le grand inventeur probable. C'est chez elle une spécialité. Elle le tutoie, le range d'emblée dans la famille des maîtres, l'édifie de sa précieuse correspondance : « Par où que ce soit que tu me touches, tu éveilles chez moi le besoin de me rendre meilleure, un désir de l'effort comme on l'éprouve dans les premiers ravissements de la vie. Etre artiste, qu'est-ce, sinon sentir mûrir en soi le temps ? Quel est le signe qui fleurit ta route ? La jeunesse. Puisse-t-elle être le seul médiateur de ton immortalité. L'enthousiasme n'est rien s'il ne défend le salut de l'homme, s'il ne devient source vive de santé. Tu n'as pas à prendre souci pour toi-même. Tu ne prétends pas au bonheur, à une espérance d'avenir. Que te faut-il donc ? Regarde : les autres soupirent, ont des exigences, des besoins, consomment leur temps en peines inutiles pour des biens éphémères. Sont-ce des biens ? Non, ce n'est que vide et vanité. Mais toi, qui plonges ta tête dans les sources de l'harmonie, en qui d'autre pourrais-tu espérer qu'en la nature, cette fille du ciel et de la terre ? Il faut que tu captes l'esprit du monde. Il doit sourdre de toi... Tu le sais bien, qu'entre tous ceux qui t'ont fêté il en est peu qui t'aient compris. Mais la jeunesse a pressenti la sainte ardeur de ton génie. Je te veux du bien ; je t'aime. Le temps m'a arrosé de sa fertilisante pluie ; en moi germent et poussent les grains secrets du plus haut vouloir. Réjouis-toi. Ne demande rien d'autre au destin que le pouvoir d'ouvrir à la jeunesse le monde enchanté des héros. »

Ainsi s'exalte encore cette demi-vieille personne qui pareillement réchauffait Gœthe et Beethoven trente ans plus tôt. Et Liszt préfère sa voix fanée aux sollicitations plus vives des jeunes Berlinoises.

Charlotte le retient moins que Bettina. À travers cette petite dame carrée, encore belle, il s'excite l'âme à celle du vieux lion qui disait : « Quand deux hommes sont ensemble tels que moi et Gœthe, ces messieurs doivent sentir notre grandeur. » Ils sont restés ensemble dans ce cœur dédié à leur double culte. Et

il arrive aux jeunes gens de donner plus d'amour à ces héros exemplaires qu'aux petites idoles palpitantes du plaisir.

C'est dans un carrosse à six chevaux blancs suivi de trente équipages attelés à quatre et d'une escorte d'étudiants en costume que Liszt quitte Berlin. Comme l'avait prédit Bettina, il est sacré prince de cette jeunesse qui lui rend les honneurs. Spectacle important que celui du fils de l'intendant esterhazien revêtu de la pourpre glorieuse, tandis qu'à son côté Lichnowsky fait figure de subalterne. Un roi de Prusse se met à la fenêtre pour voir passer cette cavalcade plébiscitaire. On plébiscite le génie, qui peut-être n'y pense même pas.

Dans sa calèche de voyage, qui le roule à présent vers Pétersbourg et Moscou, via Varsovie, Liszt s'est adjoint comme compagnon de route Shakespeare. Voilà où ces autodidactes prennent de si fortes revanches sur les savants. Une grande batterie spirituelle leur est tout à coup nécessaire et les recharge à neuf. Ils s'imbibent de tout ce qu'un art voisin leur apporte en complément. Delacroix disait : « Il ne faut jamais compter comme un dérangement le temps donné à un concert, pourvu qu'il y ait seulement un bon morceau. C'est pour l'âme la meilleure nourriture. » Peut-être est-ce grâce au *Roi Lear* ou aux *Joyeuses commères* qu'à Varsovie Liszt enchante les Polonais et leur révèle la poésie de Chopin.

En Russie, où il faut séjourner tout le printemps de cette année 42, il se plaît peu, malgré ses triomphes de virtuose. Les sommes énormes qu'il gagne, il les dépense aussitôt, ou les distribue en œuvres de charité. C'est une sorte de besoin de sa nature. L'élégance commence aussi de lui coûter cher. Il fait construire sur ses plans une voiture de voyage installée en roulotte de roi des Bohémiens. Elle devient à volonté salon, salle à manger ou chambre à coucher. En plus de son valet il s'attache un chasseur pour lui faire la barbe et nouer ses trois-cent-soixante cravates. La moindre dépense n'est pas cette cour d'admirateurs

qui le suit de ville en ville et qu'il régale de festins avec une inlassable gentillesse. Parmi ces pages, il y a des femmes, habillées en garçons.

Pendant ces années de voyages, Marie et Franz ne se virent de manière suivie qu'aux époques des vacances, dans leur retraite rhénane de Nonnenwerth. Ils ne s'illusionnaient plus guère, sentant s'approcher l'épilogue du roman. M^{me} d'Agoult préparait déjà depuis quelque temps sa rentrée dans le monde. Grâce à son savoir-faire, au crédit de ses amis, à la générosité de son frère, il lui semblait que le moment allait poindre où elle pourrait rentrer en scène. Non plus, sans doute, pour y reprendre tout à fait son rôle d'autrefois, mais pour jouer un personnage plus intéressant, moins conventionnel, celui d'une de ces victimes amoureuses dont il y a tant de sympathies, même d'émotions à tirer. Sa mère étant morte, elle disposait d'une fortune qui lui faciliterait les choses. Et au surplus, si son goût pour la passion se fanait, il restait autour d'elle le fidèle Ronchaud, le peintre Lehmann et quelques dévoués qui sauraient bien lui rapprendre les agréments de la vie. Avec cette sûreté d'intuition qui la servait toujours si bien, elle sentait que le moment physiologique approchait où il lui deviendrait facile de remplacer l'ardeur des sens par celle de l'esprit. Elle écrivait beaucoup. Une pointe de snobisme intellectuel la guidait vers un libéralisme politique de teinte assez vive. C'était encore une manière d'afficher son mépris pour ceux qui la méprisaient. La femme de lettres était née en elle de ces émancipations successives. Déjà elle avait publié un petit conte et quelques articles sous le pseudonyme de Daniel Stern. Tout en songeant aux prophéties de M^{lle} Lenormant, elle préparait deux gros ouvrages : un *Essai sur la liberté* et *Nélida*, roman. Le sien, naturellement. Double moyen de se délivrer selon la thérapeutique gœthienne. Il n'y avait pas d'amateur plus déterminé d'hygiène intellectuelle. Franz disait autrefois : « C'est l'esprit le moins chargé de bagage inutile. » Certes, c'était vrai. Aucune estompe ne serait

parvenue à amollir ce visage aigu. À Florence, devant les fresques d'Angelico à Saint-Marc, elle notait pour son journal : « Une grâce naïve règne dans ces inventions de la peinture extatique ; les lignes en sont pures, les tons harmonieux ; mais la beauté véritable ne s'y trouve pas, parce que l'humanité est absente. Un art très agréable a groupé ces figures dans une symétrie charmante ; mais c'est un art qui lasse vite, parce qu'on sent qu'il n'est pas libre et qu'il n'est susceptible d'aucun développement. Dans notre admiration pour Fra Beato, nous sentons la glorieuse impuissance d'une imagination nourrie d'extase. » Voilà l'une des clefs de cette cervelle raisonneuse : elle ne comprenait rien à l'extase. Dieu qu'elle est peu romantique, cette romantique ! En somme, l'imagination lui manquait, un certain enthousiasme. Elle a souri bien souvent de George Sand et de sa grosse poésie champêtre, humanitaire. Ainsi par exemple lorsque la romancière lui dédia *Simon* dans le style suivant :

Mystérieuse amie, soyez la patronne de ce pauvre petit conte.
Patricienne, excusez les antipathies du conteur rustique.
Madame, ne dites à personne que vous êtes sa sœur.
Cœur trois fois noble, descendez jusqu'à lui et rendez-le fier.
Comtesse, soyez pardonnée.
Étoile cachée, reconnaissez-vous à ces litanies.

Marie, qui avait un goût si juste, répliqua en dédiant son *Julien* à la camarade d'autrefois :

Je devais écrire votre nom en tête de cette petite esquisse. Je me l'étais promis dans un temps irrévocablement passé. Aujourd'hui, madame, vous ne devinerez même pas ce nom que je tais et qui me fut si cher. La vie se passe en vains efforts et en plus vains regrets. Nous avions voulu nous aimer.

Durant qu'Arabella étrennait sa précoce maturité, Franz continuait de courir sa fantaisie. Il avait fait sa tournée d'Espagne, concerté à Paris, et repris derechef les routes de

Germanie. Toujours quelque voluptueuse à ses trouses, mais le moyen de leur résister ?

Un soir qu'il se trouvait à Dresde, il voulut à toute force entendre ce *Rienzi* du nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, dont il avait eu la visite à Paris quelques années auparavant. Sur ses instances, le directeur consentit à une représentation extraordinaire. Liszt, si habile à découvrir le neuf, sentit tout de suite ce qu'en contenait cette partition touffue, mais éclatante. Et quand Wagner, à l'entr'acte, monta dans la loge du ténor Tichatscheck, Liszt, encore tout secoué par ce nouveau coup de foudre musical, lui témoigna son émotion. Les deux hommes se serrèrent longtemps les mains. Mais Wagner se retira presque aussitôt, car il y avait là une femme trop belle, trop parée, à qui il trouva des yeux insolents. C'était la danseuse Lola Montès, la dernière poursuivante du pianiste.

Cette Andalouse à demi Irlandaise, s'était éprise de Liszt et l'accompagnait depuis plusieurs semaines. Franz s'en laissait aimer et jouait avec cette chatte dangereuse. Sans conviction, toutefois, sans vraie curiosité. Elle l'embêtait, l'agaçait aux heures de travail. Il prépara bientôt son évason, et ayant tout combiné avec le portier de l'hôtel, partit sans laisser d'adresse, mais non sans avoir au préalable enfermé à clef dans sa chambre une amoureuse de toutes manières fatigante. Lola fit pendant douze heures un vacarme d'enfer et brisa ce qu'elle put. C'était payé d'avance. Mais elle n'avait pas de rancune. Même, à peu de temps de là, quand elle eut remplacé l'artiste par le roi de Bavière (qui faillit la faire reine), elle écrivit gentiment à Franz pour lui offrir la plus belle décoration du royaume, à porter sur le cœur.

Cette aventure fit du bruit. Marie d'Agoult l'apprit. Elle choisit ce prétexte pour rompre et composa, un peu plus en souvenir d'elle-même que de son amant, cette épitaphe poétique :

Non, tu n'entendras pas, de sa lèvre trop fière,

Dans l'adieu déchirant un reproche, un regret.
Nul trouble, nul remords pour ton âme légère
En cet adieu muet.

Tu croiras qu'elle aussi, d'un vain bruit enivrée.
Et des larmes d'hier oublieuse demain,
Elle a d'un ris moqueur rompu la foi jurée
Et passé son chemin.

Et tu ne sauras pas qu'implacable et fidèle,
Pour un sombre voyage elle part sans retour
Et qu'en fuyant l'amant dans la nuit éternelle
Elle emporte l'amour.

« L'orgueil, l'orgueil seul, songe-t-il. Dans toute sa littérature il n'y a que l'amour des attitudes. C'est Liszt qu'elle a voulu s'attacher ; mais moi, Franz, si je jetais demain cette mantille éclatante, que serais-je pour elle ? Oh ! la mauvaise surprise de ne trouver qu'un cœur au lieu d'un homme célèbre ! »

Une ou deux lettres furent échangées entre eux ; et comme tout était mûr, cet amour vendangé tomba sans secousse dans la corbeille du passé.

XIV

Au cours de ces dernières années de voyages, marquons trois étapes parce qu'elles fixent trois moments importants de l'histoire de Liszt : Pau, Bonn et Weimar. Pau, c'est la mort douce et attendue de son cœur de jeune homme ; Bonn, l'apogée de sa carrière de virtuose ; Weimar, la brusque cristallisation qui fatalement se produit dans une vie d'artiste, détermine la mise en ordre de ses valeurs et dessine le profil spirituel du personnage.

Franz, en commençant son voyage d'Espagne à peu près au moment de sa séparation d'avec Marie d'Agoult, s'arrêta dans les Pyrénées et donna un concert à Pau. Ce n'était pas qu'une ville de plus à ajouter à sa liste. Il l'avait marquée d'une croix. C'est qu'aux environs tout proches habitait Caroline d'Artigaux, celle qui fut Caroline de Saint-Cricq, et son cœur, depuis seize ans, n'avait jamais complètement appris à s'en déshabituer. En entrant dans la salle de concert il la vit tout de suite, assise au deuxième rang.

Le lendemain, il loua une voiture, et, à travers la campagne automnale, lui fit visite. Seize années les avaient fort peu changés. Ils se contemplèrent sans pouvoir qu'à peine parler, imaginant ce qu'aurait pu être la vie. Entre eux le contact s'était d'un coup d'œil rétabli, en dessous de l'impossible. Caroline ne lui apprit rien en dévoilant de sa voix presque effacée que ces années d'attente n'avaient été qu'un long martyre, chrétiennement consenti. Son corps modeste était celui d'une amante mystique

où ne brûlait d'autre flamme que celle de l'esprit. Quelle Béatrice que celle-ci, et vraiment morte à dix-huit ans, comme Franz l'avait dit à Marie un jour d'énervement ! La saison des Béatrices est le premier printemps de l'âme ; or, qui n'a éprouvé qu'en perdant son goût pour la vertu, le cœur s'émousse à de bien fines jouissances ? En regard de sa vie tordue, Franz voyait celle-ci, toute droite, toute lisse, et de s'en savoir le jardinier lui infusait une force poétique. Elle dit : « Ne vous lassez jamais de mon souvenir. » Puis : « Laissez-moi vous regarder toujours comme la seule étoile lumineuse de ma vie et vous répéter ma prière quotidienne : Mon Dieu, récompensez abondamment sa constante soumission à Vos volontés. » Un tel amour, reflet d'une foi exquise, est plein d'énergie pour un artiste. Caroline appelait le lien qui l'attachait à Liszt « une fraternité céleste » et il y avait en elle tant d'amoureuse pureté qu'elle pouvait dire sans sacrilège : « Je conserve précieusement dans mon cœur vos grandes comme vos moindres actions, ainsi que faisait la Sainte Vierge des paroles de son Divin Fils. »

Ce fut leur dernière rencontre intime, et, à leur insu, un adieu. En mémoire de cette journée, Liszt composa l'un de ses meilleurs lieder : « *Ich möchte hingehn wie das Abendroth* », qu'il appela le testament de sa jeunesse. Près de trente ans après, lorsqu'elle mourut, Franz écrivit à celle qui lui avait le plus parfaitement succédé dans son cœur : « Comment pourrais-je différer à me recueillir et à prier en apprenant la mort de Caroline d'Artigaux ! Elle était une des plus pures manifestations de la bénédiction de Dieu sur terre. Ses longues souffrances, endurées avec tant de chrétienne douceur et résignation, l'ont mûrie pour le ciel. Là elle entre enfin dans la joie du Seigneur – celle du monde ne la touchait point, et l'infini seul était digne de son âme céleste. Que Dieu soit béni de l'avoir rappelée de l'exil terrestre – et qu'elle nous obtienne par son intercession la grâce de lui rester unis. »

Après l'Espagne, Liszt fit voile pour Bonn, où devaient avoir lieu, ce 12 août 1845, les fêtes du monument Beethoven. Elles lui apportèrent des honneurs mêlés d'amertume. En premier lieu, le comité avait refusé d'accepter le projet de Bartolini et s'était décidé pour le médiocre bronze d'un sculpteur allemand. Il en fallut passer par là. Ensuite, les préparatifs locaux se révélèrent tellement mesquins, qu'en dernière heure toute l'énergie de Liszt fut nécessaire pour édifier un cadre à peu près digne du maître. Les écus du pianiste eurent encore raison de tout ; grâce à eux, on éleva une salle de fortune qui pouvait contenir des milliers d'auditeurs. Enfin s'avérèrent les difficultés usuelles pour le texte du programme, la conduite de l'orchestre et le choix des artistes. Mais la volonté de Liszt l'emporta sur les points essentiels et il eut la satisfaction de diriger lui-même, devant toute l'Europe musicale, la *Symphonie en ut mineur*, le finale de *Fidelio*, et de jouer le *Concerto en mi bémol majeur*.

Le troisième jour des fêtes avait été réservé à la *Cantate* de Liszt, le premier de ses grands poèmes symphoniques. Marquons cette date, non pour l'œuvre seulement, mais pour l'histoire de la musique. Beethoven avait ouvert la voie de la musique dite « à programme » avec la *Pastorale* et la *Neuvième*. Berlioz, dans sa *Fantastique* et son *Harold en Italie*, l'avait à son tour indiquée, mais Liszt est le premier qui l'ait complètement exploitée, et, dans ses douze poèmes symphoniques, en ait montré les formes principales. Ne prenons pas ce mot dans un sens pictural ou littéraire. Un bon raccourci de Suarès explique la chose en peu de mots : « En musique, le paysage est un sentiment. » Contrairement à ce que l'on répète de lui par ouï-dire, affirmons donc ici que Liszt a été un prodigieux créateur, un très grand peintre de sentiments. Berlioz l'a toujours proclamé, et il savait mieux qu'un autre à quel point c'était vrai. Après l'exécution de la *Cantate de fête*, à Bonn, il écrivit que Liszt avait « encore surpassé ce qu'on attendait des hautes facultés du compositeur ». Saint-Saëns y est revenu plusieurs fois : « Liszt, dit-il, a créé le poème symphonique. Cette création brillante et féconde sera auprès de la postérité son plus beau

titre de gloire, et, lorsque le temps aura effacé la trace lumineuse du plus grand pianiste qui fut jamais, il inscrira sur son livre d'or le nom de l'émancipateur de la musique instrumentale. » Quant à Wagner, il s'est exprimé ainsi : « Cet homme merveilleux ne peut rien faire sans se révéler, sans se livrer tout entier ; jamais il ne se borne à reproduire ; il n'est point d'activité possible pour lui que celle qui produit ; tout en lui tend à la création pure, absolue. »

Nous invoquons ces témoignages pour meubler le silence qui tomba sur la foule quand la baguette du novateur eut battu la dernière mesure de sa *Cantate*, mollement chantée. Il est vrai que trois jours de musique et de banquets avaient fatigué l'enthousiasme des spectateurs et des exécutants. Et puis le roi, qu'on avait vainement attendu plusieurs heures, ne s'était pas montré. Mais il parut précisément en cette minute, et Liszt, frappant sur son pupitre, repartit tout de suite pour une seconde audition. Elle ne ressembla en rien à la première, choristes, solistes et orchestre tenant cette fois à briller. Alors seulement on aperçut les coloris et les reliefs d'une œuvre qui avait d'abord semblé grise, et à présent se révélait puissante.

Berlioz fut le seul à se douter que la vieille lutte entre le compositeur et le virtuose avait recommencé dans l'âme de son ami. Vingt années d'expérience convainquaient Liszt, en effet, qu'il fallait choisir, et, pour rester fidèle à soi-même, choisir contre sa gloire. On entend souvent dire que la moitié du talent c'est de se connaître assez pour ne plus faire que ce qu'on fait le mieux. Liszt pensait tout le contraire, non tant en amateur d'obstacles, qu'en ancien fidèle de Lamennais. Le plus haut devoir de l'artiste est de fournir au divin des modes d'expression perpétuellement nouveaux, disait le maître. Et Franz sentait intérieurement leur poussée. Encore quelques tournées promises, quelques mois de vagabondages en Orient, et il se fixerait pour chercher dans le recueillement une plus sincère expression de lui-même. « Le moment vient pour moi (*nel mezzo del camin di nostra vita*), trente-cinq ans, de briser ma chrysalide de vir-

tuose et de laisser plein vol à ma pensée... », écrit-il au grand-duc Charles-Alexandre de Saxe. « Le but qui m'importe avant tout et par-dessus tout à cette heure, c'est de conquérir le théâtre pour ma pensée, comme je l'ai conquis pendant ces six dernières années pour ma personnalité d'artiste. »

Pour cette double entreprise, il fallait de loin entrevoir et préparer le projet. Nul lieu ne s'y prêterait mieux sans doute, qu'une de ces petites résidences d'Allemagne où un prince opulent, parfois original, voire intelligent, offrirait à l'artiste son indispensable appui. Et de ces élégantes cours d'art, aucune ne proposait à l'esprit la même abondance de suggestions que Weimar.

Liszt y était venu une première fois en 1841, avec son ami Lichnowsky, juste avant le séjour de Berlin.

Il y avait été présenté à la grande-duchesse Marie Paulowna, sœur du tzar, et donna trois concerts à la suite desquels cette princesse, enthousiasmée, lui remit une bague ornée d'un diamant. Cet anneau fut le symbole des liens qui allaient unir Liszt à la terre classique des Muses d'Allemagne.

Il revint l'année suivante pour assister aux fêtes nuptiales du grand-duc héritier Charles-Alexandre (de sept ans plus jeune que lui) avec la princesse Sophie des Pays-Bas. La duchesse douairière s'ouvrit tout de suite à l'artiste de son projet de l'attacher durablement à Weimar pour une saison annuelle de concerts, dont il aurait la direction. C'était un temps où Franz envisageait pour la première fois la nécessité de se donner un quartier général où le hasard n'entrât pour rien. Aucune ville ne lui offrait les avantages de celle-ci. Dans cette atmosphère dévote où s'élevaient les temples de Goethe, de Schiller, de Herder, de Wieland, il semblait pourtant que manquât la chapelle d'Euterpe. Nul doute qu'il n'y ait songé inconsciemment, car il faut au génie une vision pratique des choses. Il accepta. On rédigea dès le lendemain avec M. l'intendant des théâtres un projet de traité.

LISZT

« vient passer chaque année trois mois ici, les mois de septembre et d'octobre, ou d'octobre et de novembre, et enfin le mois de février. »

« I. Il désire avoir pour les concerts qu'il arrangera le commandement de la chapelle (l'orchestre), sans faire tort pour cela à M. Chélar, qui dirigera la chapelle dans toutes les autres occasions. »

« II. M. Liszt veut rester pour sa vie M. Liszt, sans accepter aucun titre. »

« III. Pour la partie financière, M. Liszt sera content de chaque somme qu'on jugera convenable de lui donner pour ses services pendant ces trois mois. »

« Écrit après ma conversation avec M. Liszt, le 30 octobre 1842. M. Liszt m'a déclaré aujourd'hui qu'il accepterait avec reconnaissance et plaisir le titre de maître de chapelle en services extraordinaires. »

Liszt entra en fonctions en 44. On guetta les maladresses du chef d'orchestre. On sourit de le voir conduire sans baguette et sans partition. Mais il fallut bien vite reconnaître que ce grand diable dégingandé savait par cœur toutes les entrées de pupitre, entendait toutes les fautes et communiquait à ce corps de soixante-quinze têtes un feu dont celui-ci ne se croyait même pas capable. Herr Doctor Liszt était parti pour faire de la chapelle weimarienne un des premiers orchestres allemands.

Deux ans après, pendant sa dernière tournée de virtuose qui le mena, à travers l'Autriche et la Turquie, jusqu'en Russie, il songea avec une force croissante à cette étoile fixe de Weimar, « patrie de l'idéal, où j'ambitionnerais d'acquérir un jour droit de cité ». Le vagabond sentait toujours plus le besoin d'un enracinement, la nécessité de se rattacher à une tradition ; peut-être plus simplement le goût lui venait-il d'une activité paisible parmi des modestes comme Eckermann, le biographe de Goethe, et

Andersen, le poète des contes, qui venaient eux aussi de s'installer à Weimar. Et toujours, il méditait la grande œuvre lyrique à entreprendre en faveur de ce théâtre illustre, d'où l'art poétique allemand moderne avait germé. Car en fait d'art musical, tout restait à construire. Ni en France, ni en Allemagne, ni nulle part en somme, personne ne songeait à créer le Weimar de la musique. Pourquoi ne serait-ce donc pas à Weimar même qu'on le tenterait ? Un grand-duc héréditaire de vingt-huit ans et de la plus belle culture, un intendant au cœur pur (M. de Ziegesar), des amis tels que Berlioz, Wagner, un directeur comme Liszt lui-même, c'étaient des forces qu'il suffirait peut-être de grouper. Il n'y avait pas longtemps que Berlioz, de passage à Weimar, avait écrit à Franz : « ... Je respire ici. Je sens quelque chose dans l'air qui m'annonce une ville littéraire, une ville artiste. Son aspect répond parfaitement à l'idée que je m'en étais faite, elle est calme, lumineuse, aérée, pleine de paix et de rêverie ; des alentours charmants, de belles eaux, des collines ombreuses, de riantes vallées... »

Pour y respirer à l'aise selon son thorax à lui, Franz devait encore faire de Weimar une ville d'amour.

XV

Un matin de février 1847, il ouvre la fenêtre de sa chambre d'hôtel et regarde émerveillé la vieille cité de Kiev où fleurissent, tout alentour de sa cathédrale, les trois-cent-soixante églises à clochetons byzantins de la ville sainte. Cette reine de Saba russe, couchée au long du Dnieper dans sa robe gemmée de cabochons mystiques sertis d'or, prédispose l'artiste à quelque abordage d'âme. Il y a dans l'air de l'enthousiasme, la gaieté naïve de l'Orient, et un tintement de cloches tel qu'il déroule sur la ville un drapeau musical. Les rues sont possédées d'un bout à l'autre par les moines de Saint-Basile (l'ordre unique des Grecs), des pèlerins nu-pieds, des Tcherkesses portant le bonnet pointu d'Ispahan et des gitanes qui grouillent partout, ayant ici un vaste camp. Dans un tel peuple il ne peut manquer de se trouver une femme qui ait aussi soif d'ivresse sentimentale que le cœur sensuel de l'artiste. Mais comment reconnaître cette colombe parmi les candides dévotes de la vieille capitale ou les filles de boyards couchées sur les coussins de leurs équipages anglais ? Il est des jours toutefois où de secrètes lois aimantent l'une vers l'autre les âmes en dérive.

Liszt donne donc le concert annoncé, joue son *Hexaméron*, une mélodie de Schubert, une étude de Chopin, l'*Invitation à la valse*, et il s'ouvre du premier coup le cœur d'une princesse de vingt-huit ans qui, sa vie durant, va conserver comme un fétiche le programme qu'elle roule entre ses doigts. Le lendemain on lui remet, pour le concert de charité qu'il ne manque jamais

d'organiser, un billet de cent roubles au nom de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein. Liszt se rend chez elle afin de la remercier. Il est reçu par une jeune femme au type oriental, de teint bistré, dont les yeux de Tartare ne quittent plus le visiteur. Elle fume un cigare. Elle parle le français plus finement qu'une Française. Elle est liée d'amitié étroite avec la comtesse Marie Potocka, l'amie de Liszt et de Chopin. Elle est Polonaise. Elle a voyagé par toute l'Europe. Elle a une petite fille de dix ans qu'elle adore, et un mari officier russe, dont elle vit séparée.

Dans une heure de temps, ils savent sur eux-mêmes tout l'essentiel et ce premier déblayage les laisse le cœur nu en face l'un de l'autre. Déjà ils n'entendent plus en eux que les juvéniles préludes de l'amour. Au reste, ils n'ont rien à se défendre. Leur forte piété à tous deux – qu'ils devinent – les rapproche plutôt qu'elle ne les trouble. Leurs esprits ne s'inquiètent nullement de se trouver puissants et libres, mais au contraire s'abandonnent au ravissement de se penser semblables. Cette rencontre imprévue et tout de suite si totale efface du passé tout ce qu'il contient de faible, de sorte que très peu de temps après Liszt peut dire en toute sincérité : « Quelles circonstances ou quel incident de ma vie vaudra la peine que vous y preniez un intérêt de cinq minutes ? » Sans doute, pour certains êtres, l'existence ne compte jamais que dans l'amour. C'est de passion que Liszt avait besoin pour bondir au-dessus des contingences heureuses qui risquaient d'engluier ses élans. Il se retrouve à présent en face du conseil de Goethe qui autrefois le saisit tellement dans la patte d'Ædenburg : avoir l'idée de l'impossible.

La princesse de Sayn, ces mots de Barrès suffisent peut-être à l'expliquer : « Quand une jeune femme sent le vide de son cœur et de ses mains... » Fille unique d'un de ces grands propriétaires de Pologne qui ne comptait pas moins de trente mille serfs sur ses terres, éduquée par un père intelligent, hypocondre et bon latiniste, mal mariée à dix-sept ans, redoutée pour son esprit, administrant elle-même ses immenses domaines de Russie, cette cérébrale Amazone devait s'éprendre au premier choc

d'un artiste merveilleusement féminin et influençable, sur qui elle sentait pouvoir prendre une développante autorité. Pour une volonté noble, c'est une bien forte tentation. Elle y cède, et au bout de quelques jours déjà, emmène Liszt chez elle, à Woronince.

C'est en pleine steppe de Podolie, entre Kiew et Odessa, une terre grande comme une province. L'habitation des maîtres est flanquée d'une chapelle, entourée d'un jardin de fleurs, d'une belle chânaie et d'un lac dont les rives se perdent à l'horizon. L'ameublement de la maison est tout entier de l'invention de la princesse. Salon en bois de chêne, perses à larges dessins sur les murs. Sa chambre est uniformément tendue de gris, avec des divans rouges et un crucifix de bois qui monte jusqu'au plafond. Celle de l'enfant, la petite Marie, est toute blanche. Le bureau et la bibliothèque sont bleus, meublés à l'anglaise, et il y a même une salle de musique vert pâle, garnie de sofas et d'une peau d'ours où la princesse s'étend pour fumer son tchibouk. Des poêles à la mode russe partout. De nombreuses pièces encore donnent sur des couloirs où les domestiques couchent la nuit : une vraie garde-du-corps. Toute cette valetaille est musicienne, et, quand les maîtres s'ennuient, chante des chœurs en s'accompagnant d'instruments à cordes. Dans la petite chapelle précieusement décorée, quelque capucin voyageur vient dire la messe, le dimanche, ou un curé romain qu'il faut aller chercher très loin. Lorsque manque tout concours spirituel, la princesse elle-même lit en polonais les prières liturgiques. Quant au prince, il chasse les loups dans la steppe, ou les femmes dans les villes d'eaux d'Europe.

Liszt est tout de suite initié aux travaux de la princesse, à ses études philosophiques sur le Talmud, sur Fichte et Hegel. Le plus curieux c'est qu'ici, comme à Rome ou à Côme, une table est réservée aux bibles de Daniel Stern : *Faust* et *la Divine Comédie*. La fantaisie de Liszt, *Après une lecture de Dante*, composée à la villa Melzi, lui revient en mémoire, mais telle qu'un simple prologue à l'œuvre nouvelle qu'il médite. Dès qu'il s'en

ouvre à la princesse, celle-ci s'enflamme pour le projet, glorieuse de donner d'emblée à leur amour une nourriture poétique qui en doublera l'ampleur. La théorie de Berlioz sur l'union de la musique instrumentale avec la poésie leur apparaît comme un acheminement vers des formes plus riches auxquelles – pourquoi pas ? – on adjoindra la peinture. Diorama musical, peinture harmonique, tels sont les mots qu'ils inventent pour l'œuvre de cette collaboration idéale, et qui mûrira pendant plusieurs années avant de devenir la *Dante-Symphonie*. Une « tragédie de l'âme », on peut lui donner ce sous-titre, car le génie de Liszt le fit renoncer peu à peu aux coloris inutiles, aux rajoutures littéraires de son sujet. Le seul Wagner se préoccupe alors du même problème artistique. Exception faite pour les grands classiques, Bach, Gluck, Mozart, Haydn, Beethoven, et quelques nouveaux venus comme Berlioz et Schumann, l'art musical roule dans trop de platitude pour que Liszt ne sente pas la joie de l'apostolat où on le pousse. Et le projet de Weimar s'accuse dans son esprit, tout paré déjà d'une présence si stimulante. Quoi qu'il advienne, il possède à présent de fameux motifs d'aimer et d'exister à neuf.

Après ce premier et lumineux séjour à Woronince, Liszt achève sa tournée de Russie et se prépare à une existence nouvelle que déjà il ne sépare plus en pensée de celle de la princesse. Dès les premières étapes, celle-ci en reçoit de passionnés témoignages. « ... Je ne puis marcher que vers vous et avec vous – toute ma foi, toute mon espérance et tout mon amour se concentrent et se résument en vous – *et nunc et semper*. »

– « D'ineffables secrets me sont révélés en vous, et désormais je mourrai en paix, en bénissant votre nom. » – « Je ne comprends que deux choses : le travail, et le chapitre V de *l'Imitation de Jésus-Christ*. »

– Ah ! que je vous revoie bientôt, car tout ce que j'ai de cœur et d'âme, de foi et d'espérance, n'est qu'en vous, par vous et à

vous. Puisse l'ange du Seigneur vous conduire, ô vous qui êtes ma radieuse étoile du matin. »

Aux premiers jours d'octobre, Franz revient à Woronince où cette fois il demeure quatre mois dans ce bonheur d'oubli, cette adoration à deux au fond d'une solitude qui apparaît aux amants neufs comme la plus urgente des voluptés. Peut-être courent-ils moins de risques que d'autres, ceux qui d'emblée ont fait de leur amour un ex-voto suspendu à la grille d'une chapelle, et non le Dieu même qu'il y faut prier. Il s'agit plus pour eux de « vivre une idée » que de « vivre leur vie » et il se trouve parfois qu'en vivant l'idée la vie est vécue de surcroît. Les plans de Carolyne se précisent rapidement. Ils sont d'ailleurs d'une stratégie fort simple : la princesse obtiendra en cour de Rome l'annulation de son mariage (puisqu'elle fut mariée mineure et contre sa volonté) ; elle épousera Liszt ensuite ; ils se retireront à Weimar. Là, tandis que seront mis sur pied les grands projets de musique, la princesse réglera à l'amiable les difficultés juridiques ou financières de son divorce, appuyée à la cour du tzar par la grande-duchesse Marie Paulowna, sa sœur, qui ne saurait refuser, ni à l'artiste, ni à la princesse, sa protection.

Ceci bien établi, Liszt s'en retourne en Allemagne, un peu ébouriffé par ces plans matrimoniaux si rapidement esquissés, tandis que la prévoyante Carolyne vend l'un de ses biens et se constitue un premier capital d'un million de roubles qu'elle fait passer à l'étranger. Sage précaution. À peine prise, en effet, le canon de 48 remet en question toutes les affaires d'amour en Europe. Heureusement, la princesse de Sayn a prévu qu'elle partait faire une cure à Carlsbad. Ses bagages sont faits, ses voitures attelées ; elle franchit la frontière au moment précis où, comme dans *Michel Strogoff*, un courrier de l'empereur arrive au galop avec l'ordre de verrouiller toutes les portes de Russie. La révolution va donc se cogner aux barrages du tzar tandis que Carolyne est reçue sur terre autrichienne par un courrier du prince Lichnowsky et conduite à son proche château de Krzyzanowitz.

Franz l'attend ici, chez l'ami cher entre tous, le « souverainement intelligent » qui vient de partir pour la Diète, à Berlin. La maison est absolument déserte ; à l'exception des domestiques, personne. C'est donc un second Woronince, en plein avril, en plein silence printanier, où Franz savoure cette joie si rarement réalisée de l'œuvre créée parallèlement à l'amour. Il esquisse son second poème symphonique, *Hungaria*, aux côtés de celle que déjà il nomme « un splendide exemplaire d'âme ». Et chaque jour l'entente entre eux se fait plus parfaite, sans amener de ces malaises intellectuels qui, entre Franz et Marie d'Agoult, glaçaient la chaleur des corps. Cette trop spirituelle Carolynne, qui intimidait les chambellans de Pétersbourg, la Diane des steppes, la catholique à la fois byzantine et nordique, a trouvé son maître. Comme il arrive à ces natures exigeantes et fidèles, ce n'est plus l'artiste qu'elle a peur de ne pouvoir suivre vers ses sommets, mais, dans ses basses plaines hongroises, l'homme aux origines humbles, l'enfant de régisseur. En rougissant d'une honte qui remplit Franz d'orgueil, elle demande à son amant de ne point partir pour Weimar avant d'avoir visité avec lui Raiding et Eisenstadt. Et c'est seulement après le pèlerinage aux lares paternels de Franz qu'ils arrivent enfin dans la petite ville où ils projettent de vivre le poème de leur tendresse.

Liszt y est accueilli par une lettre de ce Wagner volontaire et bizarre dont il sent bien, aux signes du cœur et de l'intelligence, que son propre avenir est déjà tout habité. « Excellent ami, vous me disiez naguère que vous aviez fermé votre piano pour quelque temps ; je suppose donc que vous soyez devenu pour un peu de temps banquier. Cela va mal pour moi et je me dis soudain que vous pourriez venir à mon aide. J'ai entrepris moi-même la publication de mes trois opéras... La somme dont il s'agit s'élève à cinq mille thalers. Pouvez-vous me la procurer ? L'avez-vous, ou quelqu'un la possède-t-il qui la donnerait pour l'amour de vous ? Ne serait-ce pas très intéressant si vous deveniez l'éditeur-propriétaire de mes opéras ? Or, savez-vous ce qui en résulterait ? C'est que je redeviendrais *un homme*, un homme pour lequel l'existence serait possible, un

artiste qui de sa vie ne demanderait plus un centime et qui se contenterait de travailler avec entrain, avec plaisir. Cher Liszt, avec cet argent vous me rachèteriez de la servitude. Trouvez-vous que, comme serf, je vaille ce prix ? »

XVI

Lorsqu'on évoque Gœthe à Weimar, dans les toutes premières années du dix-neuvième siècle, il est impossible de ne pas joindre à son image celle de Schiller. L'on ne sépare pas volontiers l'un de l'autre ces deux amis qui vivaient côte à côte, se voyaient chaque jour et s'écrivaient plusieurs fois par semaine des lettres d'une haute politesse. Ils y parlaient de leurs travaux avec une absence d'emphase, un détachement ironique, une sincérité critique qui laissent supposer que ces grands hommes étaient l'un envers l'autre d'une exquise modestie. Ils se promenaient ensemble, faisaient leur cour au prince, herborisaient, disséquaient des chenilles, hantaient le théâtre, et se soumettaient page par page leurs réciproques traductions de Voltaire et de Shakespeare.

C'est là le très noble précédent, sur le mode classique et perruque, de l'amitié qui unit Liszt et Wagner un demi-siècle plus tard. À cette différence près que le grand-duc Charles-Auguste se nomme à présent Charles-Alexandre. Et que les héros diffèrent, bien sûr. Wagner et Liszt n'ont rien de ces deux Hellènes. C'est toutefois de leur attachement, de leurs idéaux, que va naître l'Europe musicale nouvelle. Et presque une esthétique universelle.

Il est douloureux de penser que Wagner a fini par étouffer sous ses frondaisons le fin peuplier dont il a pompé la sève et, mieux que personne, goûté l'innombrable frémissement. À ce point qu'une tradition ignorantine ne propose plus aujourd'hui

que les œuvres les moins pures de Liszt, ses morceaux de jongleur, ses divertissements d'acrobate. C'est à peine s'il se trouve, par-ci par-là, une société de concerts ou un chef d'orchestre en quête de raretés pour ressusciter un fragment de l'une de ses grandes compositions. Mais il est à peu près sans exemple qu'ils aient le courage de substituer aux pots-pourris wagnériens les plus mal cuisinés, une œuvre intégrale du maître de Weimar. Sa diversité, sa fantaisie, sa générale curiosité, sa richesse d'essayiste, ses hardiesses instrumentales, les multiples recherches de cette sensibilité curieuse de tout, sont donc restées à peu près inconnues du public qu'il cherchait, lui le premier, à gagner à une cause qui n'était pas la sienne. Comme certains génies clairs, il avait pour l'ombre une secrète attraction. Ses ouvrages n'en manquent pas, mais elle y est plutôt intellectuelle qu'harmonique. La réforme dramatique accomplie par Wagner a eu tellement d'éclat que celle de Liszt, tout intérieure et purement créatrice de formes, a passé presque inaperçue. Seuls, quelques compositeurs d'aujourd'hui sont allés explorer dans ses partitions les mines d'idées thématiques ou instrumentales qu'elles contiennent. Il faut souhaiter qu'elles nous reviendront un jour, nettes de ces alliages, telles qu'elles furent écrites aux premières années de la maturité lisztienne, dans la petite ville de Thuringe vouée pour la seconde fois aux Muses.

« Richard Wagner, chef d'orchestre à Dresde, est ici depuis hier. Voilà un homme d'un génie admirable, oui, un génie *trépanatique* et tel qu'il en faut à ce pays, une nouvelle et brillante apparition dans l'art », écrit Liszt à son secrétaire Belloni. Wagner à Weimar, c'est dire que Franz a consenti au servage proposé. Mais d'abord, pendant les neuf ou dix mois qui se sont écoulés entre la première lettre du compositeur saxon et sa venue à Weimar, Liszt a pris solidement racine et entrepris sans faiblesse le travail de réforme qu'il avait en tête. Une plus intelligente et plus véritable piété envers les maîtres du passé ; l'étude mieux approfondie et plus effective des ouvrages joués ;

un large et bienveillant accueil envers les jeunes, les inconnus ou les méconnus, tels sont les principes de la direction. Une presque parfaite indépendance lui était assurée par Charles-Alexandre, qu'il avait su gagner à sa cause. Au surplus, ce jeune prince ne demandait qu'à jouer pour la musique en Allemagne le rôle que joua son grand-père en faveur de la poésie dramatique.

Pour le jour de naissance de la grande-duchesse douairière, Liszt a institué que chaque année sera donné l'opéra nouveau d'un compositeur allemand. L'an dernier il a choisi la *Martha* de Flotow. Cette année-ci, il songe au *Tannhäuser*, qui n'a été représenté qu'à Dresde. Cependant sa confiance en Wagner est encore limitée. Il ne connaît toujours que *Rienzi*. Mais comme la princesse de Wittgenstein est obligée pour affaire de passeport de se rendre à Dresde, il prie l'intendant des théâtres royaux de lui faire entendre ce *Tannhäuser* dont déjà l'on dit que c'est une œuvre « pourrie ». L'intendant accède au désir de Liszt avec sa « commisération empressée » et la princesse revient toute vibrante, avec la partition. Liszt la place sur le piano, la lit...

Grave instant, et qui tourne bien honorablement pour l'histoire de l'homme comme pour l'histoire de l'art. Texte, musique, instrumentation, voici la révélation totale de ce qu'il attend de lui-même. C'est sa conception dramatique miraculeusement réalisée. Il semble que ce soit son propre idéal modelé par une main étrangère. À mesure qu'il l'édifie sous ses doigts, ce *Tannhäuser* qui dévaste en Liszt une partie de sa raison d'être, le transporte au sommet de toute émotion musicale possible. C'est une délivrance, un énorme arrangement de joies rythmiques. Quel élan de toutes ses grandeurs ! Chaque crescendo est l'orgueil d'une ambition intellectuelle. L'homme est ici exalté comme le prince de tous les désirs. Toutefois, c'est son cœur qui secrète le mal d'où bouillonnera sa noble pourriture ; d'elle que naîtra sa douleur ; de celle-ci son pardon. Tel est le rythme où Franz trouve la juste musique de son âme. Cette vic-

toire wagnérienne, qui équivalait presque à une mort, Liszt la salue avec des larmes de gratitude. Il prévoit combien elle va lui coûter pourtant : une part encore incalculable de lui-même et certains de ses meilleurs amis. Meyerbeer, par exemple, qui se brise comme un plâtre creux. Et Berlioz, Berlioz le susceptible, qu'il a toujours si âprement défendu, et dont il a promis de monter le *Cellini*.

La princesse, déjà conquise à Wagner, ne le convainc cependant pas tout de suite. Quelle place l'honneur exige-t-il pour l'amitié quand une conscience d'artiste est tout entière requise par quelque nouvelle et fulgurante admiration ? La décision qu'il doit prendre est trop sérieuse pour fleurir de l'enthousiasme seul. Il se retire dans le petit oratoire que Carolynne et lui ont organisé dans leur maison, y reste seul, agenouillé, plus que jamais pénétré du caractère sacré de sa mission. Touchante prière, et moins naïve qu'il semble, puisque, vraiment, non l'avenir d'un homme seulement, mais de toute une famille d'esprits dépend de son exaucement. Lorsqu'il revient, le visage solennel et pâle, Liszt a choisi la cause de l'art.

Aussitôt que la cour a autorisé de monter le *Tannhäuser*, il écrit à Wagner. Mais celui-ci, en butte aux stupides chicanes de l'intendant des théâtres saxons, ne peut venir jusqu'à Weimar pour assister à une seule répétition. Dès lors la correspondance s'engage entre Wagner et Liszt, et l'une des plus belles amitiés qui aient jamais lié deux hommes.

« Monsieur et cher ami, vous savez déjà par M. de Ziegesar avec quelle ardeur, avec quelle admiration et quelle sympathie toujours croissantes nous étudions votre *Tannhäuser*. S'il vous était possible de venir ici le 15 pour assister à la dernière répétition et à la représentation qui aura lieu le lendemain, ce serait une vraie joie pour nous tous. » 9 février 1849.

« Cher ami Liszt, selon tout ce qui me revient, vous avez su, après les succès sans précédent de votre vie d'artiste, en remporter tout récemment un nouveau, qui ne le cède en rien à vos plus beaux triomphes antérieurs et qui probablement même les surpasse sous plus d'un rapport. Croyez-vous qu'il ne soit pas possible d'en juger de loin ? Lisez plutôt. Voilà quatre ans que mon opéra *Tannhäuser* est publié et aucun théâtre au monde n'a encore jugé à propos de le jouer. Il vous a fallu venir de bien loin vous installer dans une ville qui possède un petit théâtre de cour pour vous mettre aussitôt à l'œuvre et pour faire faire un pas en avant à votre ami si durement éprouvé. Sans perdre votre temps à parler et à négocier, vous vous êtes astreint vous-même à ce travail nouveau pour vous, et vous avez mis ma pièce à l'étude. Or, soyez sûr que personne ne sait aussi bien que moi ce que c'est que de faire voir le jour à un pareil travail dans les circonstances actuelles. Il fallait pour cela s'y mettre corps et âme, se sacrifier corps et âme, concentrer toutes les fibres de son corps, toutes les facultés de son âme et n'avoir en vue que ce but unique : faire voir le jour à l'œuvre de l'ami, et cela de manière que la représentation fût *belle et utile à l'ami*. Cher ami, vous venez de me relever comme par enchantement... J'ai retrouvé le courage d'endurer. *C'est encore à vous que je le dois.* »

La première représentation a lieu le 16 février, suivie d'une seconde le 18, auxquelles Wagner ne peut assister, empêché par son chef. L'une et l'autre réussissent brillamment.

« Très cher ami, écrit Liszt, je dois tant à votre vaillant et superbe génie, à vos brûlantes et grandioses pages de *Tannhäuser*, que je me sens tout embarrassé d'accepter les remerciements que vous avez la bonté de m'adresser à l'occasion des deux représentations que j'ai eu l'honneur et le bonheur de diriger. Une fois pour toutes, dorénavant, veuillez bien me compter au nombre de vos plus zélés et dévoués admirateurs ; de près et de loin comptez sur moi et disposez de moi. »

Wagner répond :

« Nous sommes en très bon train nous deux, n'est-ce pas ? Si le monde nous appartenait, nous donnerions, je crois, bien du plaisir aux gens. J'espère qu'à nous deux du moins nous nous entendrons toujours. Qui ne veut pas être avec nous, qu'il reste derrière nous ; scellons de la sorte notre alliance. »

Deux mois après, la révolution, qui couve toujours un peu partout en Allemagne, éclate à Dresde. Les événements sont graves, activés par l'intervention des troupes prussiennes. Les routes des campagnes sont bientôt couvertes d'émeutiers débandés, et le matin du 13 mai, Wagner, portant une valise, se présente en fuyard devant Liszt. Ayant pris aux événements sa petite part de théoricien révolutionnaire et d'amateur de grands spectacles, Wagner n'est pas sans inquiétude sur les suites qu'elle pourrait comporter. Voilà Franz enchanté de la visite de son grand homme, remué aussi par le souvenir des fortes journées de 1830. Il faut mettre l'ami en lieu sûr et Liszt pense tout de suite à l'Altenburg.

– L'Altenburg ?

– La demeure de la princesse Wittgenstein. Venez.

Portant à tour de rôle la valise où le compositeur a empaqueté quelques effets, les manuscrits de son *Lohengrin*, du *Vaisseau fantôme* et les notes de son *Jésus de Nazareth*, ils traversent l'Ilm et grimpent à travers un bois et un parc dessinés jadis par le conseiller Gœthe, vers la grande maison qu'a louée la princesse, un peu en surplomb de la ville.

Wagner y passe huit jours en discussions passionnées. Sa tête est farcie de manifestes et d'écrits littéraires dont il développe les plans : *Art et révolution*, *l'Œuvre d'art de l'avenir*. Un soir, caché au fond d'une loge, il assiste à une reprise de son *Tannhäuser* sous la direction de Liszt, et les larmes lui en viennent aux yeux.

« Je fus étonné de reconnaître en lui mon second moi : ce que j'avais senti en composant cette musique, il le sentait en la dirigeant ; ce que je voulais exprimer en l'écrivant, il le disait en la faisant chanter. Merveilleux ! Grâce à ce plus rare de tous les amis, je conquis, à l'instant même où je devenais un sans-patrie, ce que j'avais partout et en vain cherché : la patrie véritable et si longtemps attendue de mon art. Lorsque je fus exilé au loin, ce grand vagabond se fixa durablement dans une petite retraite afin de m'en faire une patrie. Partout et toujours occupé de moi, prompt et décidé dans ses secours quand c'était nécessaire, le cœur grand ouvert à chacun de mes désirs, de l'amour le plus dévoué à tout moi-même, Liszt me devint celui que je n'avais encore jamais trouvé, et cela dans une mesure dont la plénitude ne peut être comprise que quand elle vous enveloppe réellement dans sa force entière. »

Mais l'ordre d'arrestation est lancé. Liszt en est informé par la grande-duchesse elle-même, qui veut donner à Wagner le temps de se mettre à l'abri. Elle pousse la bienveillance jusqu'à lui laisser le loisir de visiter le plus vieux château féodal de Thuringe, la Wartburg, qu'il vient d'illustrer avec tant d'éclat. C'est en redescendant de là-haut que les deux hommes se quittent. Wagner gagne la Bavière, puis la Suisse et Paris.

Liszt s'enferme trois jours entiers avec la partition de *Lohengrin*. Trois jours pendant lesquels il ne quitte pas son piano. La princesse, afin de ne pas interrompre son travail, lui apporte elle-même ses repas. Toutefois, il faut laisser passer un an avant de pouvoir songer à une représentation, tant sont encore insuffisantes les ressources techniques et vocales du théâtre de Weimar. Mais Wagner, qui n'a guère mieux réussi à Paris que dix ans plus tôt, est pris alors de l'avidité qu'éprouve un artiste de voir naître enfin l'œuvre depuis longtemps achevée et qui obstrue son cœur. C'est de nouveau vers Liszt qu'il se tourne.

« Cher ami, je viens de lire quelques passages de la partition de mon *Lohengrin*. D'habitude je ne relis jamais mes œuvres. J'ai été pris d'un immense désir de voir cet opéra représenté. J'adresse donc à ton cœur une instante prière : fais jouer mon *Lohengrin*. Tu es le seul homme à qui je veuille adresser une semblable prière. À nul autre qu'à toi je ne confierais la création de cet opéra ; mais toi, je t'en charge sans l'ombre d'une crainte ni d'une hésitation, avec une confiance absolue. Fais jouer le *Lohengrin* ; que son entrée dans la vie soit ton œuvre. » Et ceci : « Trouve-moi quelqu'un qui achète mon *Lohengrin* tout entier ; trouve-moi quelqu'un qui me commande mon *Siegfried* ; je ne serai pas exigeant. »

L'on est encore sensible à ces cris. Liszt accepte. Il envoie à son ami de l'argent puisé dans ses propres fonds. Il en fait envoyer par l'intendance, par le grand-duc. Il se multiplie de toutes les manières. Il écrit :

« Vous n'avez point cessé, croyez-le bien, de m'être très présent et très à cœur. La sérieuse et enthousiaste admiration que j'ai vouée à votre génie ne saurait s'accommoder des habitudes dormeuses, des sentiments stériles. Tout ce qu'il me sera donc possible de faire, soit dans l'intérêt de votre réputation et de votre gloire, soit dans l'intérêt de votre personne, vous pouvez avoir la complète certitude que je n'y manquerai en aucune circonstance. Seulement, un ami tel que vous n'est pas toujours aisé et commode à servir ; car, pour ceux auxquels il est donné de vous comprendre, il s'agit avant tout de vous servir intelligemment et avec dignité. Votre *Lohengrin* sera donné dans les conditions les plus exceptionnelles et les meilleures pour sa réussite. L'intendance fait à cette occasion une dépense de près de 2.000 thalers, ce qui ne s'était jamais, de mémoire d'homme, pratiqué à Weimar. La presse ne sera pas oubliée... Tout le personnel sera feu et flamme. Le nombre des violons sera quelque peu augmenté (16 à 18 en tout), la clarinette-basse a été achetée ; rien d'essentiel ne manquera à l'étoile musicale et à ses dessins ; je me chargerai de toutes les répétitions de piano, de

chœurs, de quatuors et d'orchestre... Il va sans dire que nous ne retrancherons pas une note, pas un iota de votre œuvre et que nous la donnerons dans son *beau absolu*, autant qu'il nous sera possible de le faire. »

De Wagner :

« Il faut que je le dise : tu es un ami. Permets-moi de ne t'en pas dire plus, car si j'ai jamais vu dans l'amitié entre deux hommes le plus noble et le plus admirable lien qui puisse exister entre deux créatures humaines, tu me révéles cette idée dans sa pleine réalité en me laissant non plus seulement concevoir, mais sentir et toucher en quelque sorte ce qu'est un ami... Si quelque chose élève l'âme, c'est d'avoir un ami ; mais quelque chose l'élève davantage encore, c'est d'être un ami. Ta lettre a fait sous plus d'un rapport grande impression sur moi. J'ai tâté le pouls de notre art moderne et je sais qu'il mourra ! Mais, loin de m'en attrister, cela me remplit de joie, parce que je sais aussi que ce n'est pas *l'art* qui périra, mais seulement notre art à nous, cet art qui est en dehors de la vie réelle, tandis que l'art véritable, immortel, toujours nouveau, est encore à naître. Le caractère monumental de notre art disparaîtra ; nous secouerons l'attachement servile au passé, le souci égoïste de la durée et de l'immortalité ; nous négligerons le passé et l'avenir pour ne vivre et ne créer que dans le présent, le seul présent. Quand tu auras lancé le *Lohengrin* dans le monde à ta satisfaction, j'achèverai aussi mon *Siegfried*, mais seulement *pour toi* et pour Weimar. Il y a deux jours encore, je n'aurais pas cru que j'arriverais à prendre cette résolution. C'est donc à toi que je dois cela. » De Liszt :

« Nous nageons en plein dans l'éther de votre *Lohengrin* et je me flatte que nous réussirons à le donner selon vos intentions. Chaque jour nous faisons de trois à quatre heures de répétition, et jusqu'ici les rôles et le quatuor sont passablement en ordre... Tout ce qu'il est humainement possible de réaliser à Weimar en l'an de grâce 1850, vous pouvez être assuré que nous

le mettons en œuvre pour votre *Lohengrin*, qui, nonobstant tous les sots pourparlers, les fausses craintes et les trop réels encroûtements, sera représenté fort convenablement – je vous le garantis – le 28 du courant... »

Et plus tard :

« Votre *Lohengrin* est un ouvrage sublime d'un bout à l'autre : les larmes m'en sont venues dans maint endroit. Ainsi qu'il est arrivé à un pieux ecclésiastique de souligner mot pour mot toute *l'Imitation de Jésus-Christ*, il pourrait bien advenir que je souligne note pour note tout votre *Lohengrin*. »

Et pourtant cette « première » ne donna pas à Liszt toute la joie qu'il escomptait. D'abord l'auteur n'y put assister, toujours sous le coup de son exil. (Il n'y prit part qu'en esprit, suivant heure par heure la représentation dans l'hôtel du Cygne, à Lucerne, où il était venu passer deux jours.) Ensuite, l'impression musicale et dramatique fut moins forte qu'il ne pensait. C'est Wagner qui, de Zurich, et d'après des comptes-rendus, en comprit le mieux les raisons : le manque de vie, de feu, de juste accentuation syllabique chez les acteurs, et surtout le faux goût des spectateurs qui s'attendaient à jouir de récitatifs à l'italienne et n'étaient pas préparés en esprit à la rencontre d'une action dramatique. Retenons seulement de ces semaines si pathétiques pour les deux artistes, la puissante poussée de leur affection, de leur amour, pour employer le mot qu'ils n'eurent jamais honte d'écrire. L'interpénétration de leurs esprits est telle, que sans doute il n'est pas d'autre mot qui la puisse mieux exprimer. Ils en ont toujours gardé l'un et l'autre une jalouse fierté.

« Je me sens pénétré de l'émotion la plus profonde et la plus bienfaisante, écrit Wagner, en voyant que j'ai réussi par mes travaux d'artiste à t'intéresser à mon œuvre, au point que tu veux bien employer une part notable de tes extraordinaires facultés à frayer la voie à mes idées et à les répandre, non seulement à l'extérieur mais aussi à l'intérieur des êtres, dans leur intimité. Je vois en nous deux hommes, partis des points les

plus opposés pour pénétrer au cœur de l'art, qui se sont rencontrés et qui se tendent fraternellement la main dans la joie de leur découverte. C'est seulement sous l'impression de ce sentiment de joie que je puis accepter sans rougir tes exclamations admiratives, car, je le sais, lorsque tu vantes mes aptitudes et ce que j'ai produit grâce à elles, tu ne fais, toi aussi, qu'exprimer la joie de nous être rencontrés au cœur de l'art. »

« ... Combien tout est extraordinaire dès qu'il s'agit de toi ! Si je pouvais te décrire la nature de l'amour que tu m'inspires ! Il n'y a pas de torture, mais aussi pas de volupté qui n'ait frémi dans cet amour. Aujourd'hui je suis tourmenté par la jalousie, par la peur de ce qui m'est étranger dans ta nature particulière. J'éprouve de l'anxiété, de l'inquiétude, je vais même jusqu'au doute. Puis soudain s'élève en moi une flamme comme celle qui brûle une forêt, et tout se consume dans cet incendie ; c'est alors un feu que seul un torrent de larmes de joie peut éteindre. Tu es un homme merveilleux, et merveilleux est notre amour ! À moins de nous aimer à ce point, nous n'aurions pu que nous haïr terriblement. »

Ne faisons pas trop belle part à l'exaltation, au romantisme. Ne cherchons pas des excuses où il n'en est pas besoin. Wagner et Liszt ont tous les deux assez aimé ailleurs, de tout leur corps et de toute leur âme, pour que nous leur accordions sans arrière-pensée cette sainte possession de l'esprit.

XVII

Autant Liszt distribue-t-il avec une prodigue élégance le génie de ses mains, autant, dès qu'il possède son âme, en devient-il avare et rougissant. Il ne l'a guère connue avant ses trente-neuf ans. Sa vie, jusque-là, « s'était passée à attendre », dit-il. Cette trépidante activité de virtuose n'a été, pendant vingt-cinq années, qu'une préparation au travail de la création personnelle, accouplée à l'amour. Pendant l'époque weimarienne, le rythme de son existence se partage en deux temps : les heures de tendre solitude, où il compose, et celles passées au théâtre et dans les salles de concert, où il s'exprime.

Tout de suite après *Lohengrin*, Liszt est chargé de la partie musicale d'un festival que la cité prépare pour commémorer le centième anniversaire de la naissance de Goethe. Liszt pense d'emblée qu'il faut inaugurer la cérémonie par le *Faust* de Schumann. Mais Schumann, nerveusement susceptible, est resté piqué contre Liszt à la suite d'une discussion sur l'école de Leipzig, et il fait encore sa tête. Liszt en sourit et met quand même *Faust* à l'étude. Il récidive deux ans après en donnant *Manfred* pour la première fois, puis l'opéra de *Geneviève*. Voilà les seules vengeance que Liszt tire d'une mésintelligence, tournée bientôt chez les Schumann en une inexplicable haine. Clara surtout se déchaîne contre le « briseur de pianos », dont le plus grand tort sans doute était de se vouer à la gloire de Wagner et non à celle de son époux. Or, même contre cela il y aurait à redire, puisque Liszt fut encore le premier à donner un concert

dédié aux seules œuvres de Schumann, et il écrivit sur ce ménage d'artistes un article resté célèbre. Mais, comme il est difficile de lui contester ses succès de pianiste, il faut lui faire payer cher ceux qu'il remporte comme directeur.

Après *Lohengrin* et *Manfred*, Liszt monte le *Roi Alfred*, de Raff, un jeune fou assez génial, besogneux, et dont il fit longtemps son secrétaire pour avoir un prétexte de le servir. Puis ce fut le tour de *Benvenuto Cellini*, joué pour la première fois sans succès aucun à Paris, quatorze ans plus tôt. Liszt reprit la pièce, la jugeant la plus fraîche, la mieux tournée qu'ait produite Berlioz. L'auteur n'y put assister, mais adressa à Liszt les mêmes mots que Wagner : « Je n'ai foi qu'en toi. » Quelques mois plus tard, Berlioz cette fois étant venu à Weimar, Liszt organisa en son honneur une Semaine Berlioz où furent donnés *Cellini*, la *Damnation de Faust*, *Roméo et Juliette*, la *Harold-Symphonie*, les ouvertures du *Roi Lear*, de *Waverley* et de la *Captive*. Toutefois Berlioz, plus qu'il ne fut heureux de cette célébrité jugée par lui posthume, souffrit de la gloire montante de Wagner. Il a souffert toute sa vie du retard de la popularité. Lors d'une troisième visite, il voulut entendre *Lohengrin*, la partition en mains, mais il quitta la loge dès le milieu du premier acte. Liszt ne s'en émut pas trop et les critiques de son ami n'eurent sur lui pas de prise. « Dans le domaine du beau, disait-il, le génie seul fait autorité. » La princesse de Wittgenstein sut panser cet immense orgueil blessé. Comme il passait la soirée chez elle, à l'Altenburg, et qu'elle l'interrogeait sur ses travaux, Berlioz parla des *Troyens*. Il laissa voir son découragement ; mais la grandeur du projet enthousiasma tellement la princesse qu'elle s'écria : « Si vous reculez devant les peines que cette œuvre peut et doit vous causer, si vous avez la faiblesse d'avoir peur et de ne pas tout braver pour Didon et Cassandre, ne vous représentez jamais chez moi. » C'était la parole dont l'homme avait besoin. Il fit l'œuvre et la lui dédia.

De tels noms et de telles entreprises suffiraient à faire la renommée d'une scène. Liszt y en ajouta encore bien d'autres,

comme l'*Alfonso et Estrella* de Schubert, le *Vaisseau fantôme*, l'un et l'autre en premières représentations ; le *Fidelio* de Beethoven (encore à peine connu), l'*Orphée* de Gluck et son *Iphigénie*, *Armide*, *Alceste* ; tous les opéras de Mozart, de Rossini ; l'*Euryanthe* de Weber ; le *Messie* et le *Samson* de Haendel ; le *Paradis et la Péri* de Schumann ; tout Mendelssohn ; le meilleur de Spontini, de Cherubini, de Halévy, sans parler de la musique d'orchestre. La *Neuvième* de Beethoven fut jouée pour la première fois grâce à Liszt dans nombre de villes de l'Allemagne du Sud, Weimar, Carlsruhe, Mannheim, et ailleurs. Elle passait toujours, malgré sa demi-réhabilitation par Wagner à Dresde (en 1846), pour être une œuvre manquée, fruit de la surdité et du dérangement d'esprit d'un hypocondre. Or, cet ouvrage exige, dans la pensée de Liszt, un *progrès* dans l'accentuation, le rythme, la manière de phraser et de déclamer certains passages, celle de répartir les ombres et les lumières, en un mot un progrès dans le style même de l'exécution, qui était loin d'être réalisé par la plupart des orchestres. Là comme ailleurs, la lettre tue l'esprit. La véritable tâche du chef d'orchestre consiste non pas à manier le bâton comme un automate, mais à sentir et pénétrer les œuvres par l'intelligence « et d'embrasser les cœurs dans une sorte de communion du beau, du grand et du vrai, de l'art et de la poésie ». Selon lui, le chef doit se rendre ostensiblement quasi inutile. « Nous sommes pilotes et non manœuvres », s'écrie-t-il.

C'est encore Liszt qui inventa la *Fondation Gœthe*, sorte de jeux olympiques de l'art, qui devaient réunir une fois l'an à Weimar, poètes, sculpteurs, peintres et musiciens de toutes les Allemagnes. Mais ce projet, d'abord soutenu par la cour, « mourut en couches » après avoir coûté à son auteur une gestation longue et laborieuse. C'est grâce à la foi qu'il a en Liszt, grâce à ses encouragements et à ses envois d'argent que Wagner conserve la force de lutter contre le mauvais sort et travaille à son *Siegfried*, payé d'avance par le grand-duc sur les instances de Franz. « Vous me demandez ce que je fais ? écrit celui-ci à Carolyne. Voici un petit relevé des choses qui m'ont pris mes heures :

le *Siegfried* de Wagner, affaire qui est maintenant terminée... Conversations et lettres pour la Fondation Gœthe... Fixation des arrangements à prendre pour constituer définitivement d'ici à un ou deux mois notre orchestre ; pensionnements, nouveaux engagements (le violoniste Joachim entre autres), acquisitions d'instruments... Répétitions et représentations de *Lohengrin*, la *Favorite*, et, pour cette semaine, de *Fidelio* et de *Robert le Diable*. Deux concerts de cour, et pour mardi un troisième. Plus trois ou quatre leçons à la grande-duchesse... Expédition à Haertel (l'éditeur) de deux manuscrits, qu'il m'a fallu revoir avant de les envoyer. Expédition à Brockhaus du *Lohengrin* avec les indications que vous m'avez données. Copie des *Harmonies poétiques* et de la *Fantaisie* de Schubert que je voudrais expédier prochainement. Correction des épreuves de la *Pre-mière Rhapsodie hongroise* et envoi de la seconde ainsi que de mes *Etudes*. »

Encore n'est-ce là que la partie matérielle de son emploi du temps, et, comme il dit, « les choses qui lui ont pris ses heures ». Ajoutons-y les travaux littéraires de cette époque : son gros livre sur Chopin, ses essais sur l'*Orphée* de Gluck, le *Fidelio*, l'*Euryanthe*, le *Harold* de Berlioz, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, le *Vaisseau fantôme* et l'*Or du Rhin*, sa brochure sur Mozart. On comprend que cette activité si forte ait fait de Weimar le centre ésotérique de la musique en Allemagne. On comprend aussi que la critique traditionnelle, ce qu'on nomme l'esprit « conservatoire », ait proclamé contre l'infidèle la guerre sainte. Mais le plus curieux n'est pas que Liszt, de moins en moins soutenu par son grand-duc inquiet, ait quand même triomphé. L'intéressant, c'est l'autre temps du rythme vital de ce sang généreux.

Il faut, pour le surprendre, monter à l'Altenburg en traversant un coin du parc grand-ducal. Là, dans le silence d'une vieille maison, cohabitent deux cœurs qui communiquent ensemble par « une musique insaisissable à l'ouïe et que l'âme seule entend par brisements ».

« Qu'on ne nous déracine pas l'un de l'autre », voilà le cri continuel de Franz vers Carolyne, de Carolyne vers Franz. Si fortement unis, la moindre absence est un drame dont il semble qu'ils ne se remettent pas. Un concert dirigé par Franz dans quelque autre ville, une cure de la princesse, un voyage d'affaires, déclenchent aussitôt une correspondance passionnée. Même, s'il survient dans leurs tête-à-tête la visite d'un gêneur, ils trouvent le moyen de passer des billets derrière son dos. C'est surtout un manège des âmes, le besoin de se continuellement tout dire, malgré la rouille du langage humain, comme s'exprime Bossuet. « Adieu *jusqu'à demain*, force, grandeur, sanction, raison de mon être et de mon existence », écrit Franz. « Je me demande si ce n'est pas vous qui m'avez fait autrefois cadeau de mes yeux et de mes mains, et si, chaque soir, vous ne montez pas les mouvements de mon cœur... » « Ma première prière, la première respiration de mon âme, est pour vous... » « Vous êtes sans cesse et partout présente, par ces mystérieuses émanations du cœur qui nous enchaînent l'un à l'autre... » « Adieu, mon beau regard et mes belles serres d'aigle. »

Voilà la température d'une tendresse qui, plusieurs années durant, se maintient sans changement. Le travail, la foi, l'espérance de se marier la conservent ; l'espoir presque maladif à force d'être éclatant de s'appartenir devant la loi. À leur arrivée à Weimar, ils ont d'abord vécu chacun de son côté, Franz à l'hôtel *Erbprinz* tandis que la princesse s'installait à l'Altenburg. À cause de la cour, il fallait montrer beaucoup de discrétion. Du reste, les grandes-duchesses ferment les yeux avec une évidente complaisance, et même reçoivent la princesse dans l'intimité. Mais les amants comprirent bientôt que, du côté russe, les choses n'iraient pas selon leur gré. Le tzar, circonvenu par toute la famille Wittgenstein et désireux de garder à l'un de ses officiers des biens immenses, s'opposait absolument au divorce (en tant que chef suprême de l'Église). Carolyne se décide alors à plaider. La grande-duchesse douairière essaye d'intervenir au-

près de son frère au nom de la morale. Mais il s'agit bien de morale ! Tous leurs efforts se montrent vains, si bien qu'un jour, Franz prend le parti de renoncer à toute comédie et emménage à l'Altenburg. Cela ne fait sourire personne, tant on a pris l'habitude de les y voir ensemble.

Ils se partagent ce bâtiment cossu. La princesse et sa fille en occupent le principal corps de logis et Franz une petite aile qui donne sur le jardin. Ils s'installent avec une joie d'enfant, mêlant leurs meubles et leurs destinées. Le grand salon reçoit le piano de concert viennois de Franz et une bonne partie de sa bibliothèque musicale. Aux murs, quelques portraits de compositeurs, les médaillons de Berlioz, de Wagner et de l'ingrat Schumann. Au-dessus de la porte, un dessin cocasse représente des amours jonglant avec des notes de musique ; il est de la main de Bettina von Arnim et porte cette dédicace : « Eljen Franz Liszt ! » Toute seule, surplombant le piano, l'empreinte originale du masque de Beethoven mort.

Dans le salon voisin, des panoplies d'armes données à Liszt, on ne sait en l'honneur de quoi, par des grands seigneurs russes et des pachas. Tout un attirail de turqueries, tables de nacre, services à café, tapis et pipes d'Orient. Un seul portrait, celui de l'ami entre tous aimé, Lichnowsky, assassiné à Francfort par les révolutionnaires de 48. À l'étage au-dessus est la salle de musique proprement dite. Elle contient l'Érard préféré du pianiste et l'instrument géant construit sur ses données par la maison Alexandre et fils, de Paris, une combinaison de piano et d'orgue. Muni de trois claviers, de seize registres, d'un pédalier et d'une tuyauterie qui reproduit tous les instruments à vent, ce raccourci d'orchestre resta unique de son espèce. Cela s'appelait le piano-melodium. (Liszt est toujours hanté par la pensée de découvrir ou d'inventer de nouvelles combinaisons sonores.) Tout à côté, et comme l'enfant nain de ce monstre, une relique précieuse : le piano de Mozart.

La bibliothèque est l'arche sainte. Ici, deux instruments encore : un Érard et un Broadwood. Sur les rayons, les livres offerts par ses amis d'autrefois, Hugo, Sainte-Beuve, Lamartine, Lamennais. Une armoire vitrée renferme des partitions autographes de Bach, de Haydn, de Mozart, de Beethoven, et presque toutes celles de Wagner. Quant au Broadwood, il n'est jamais ouvert que par Liszt seul, une ou deux fois dans l'année, pour la princesse et de très rares amis, car c'est le piano de Beethoven, le dernier qu'il ait joué avant sa mort.

Il faut sortir dans la cour pour accéder, par un petit escalier de bois, à l'appartement de Liszt. Deux pièces le composent : le cabinet de travail, dénommé chambre bleue, et la pièce où il couche. Cette chambre bleue est carrée, basse de plafond, et prend vue sur le jardin. Mobilier de travail : piano, pupitre, table, quelques sièges tendus de cretonnes claires. Au mur, deux gravures : la *Mélancolie*, de Durer, et un dessin montrant Saint François de Paule marchant sur les eaux. C'est dans la chambre bleue qu'on apporte le déjeuner du matin. À peine est-il posé sur la table que la princesse arrive par un étroit couloir qui relie la grande maison aux communs. Mais avant de prendre leur café au lait, ils se recueillent ensemble dans le tout petit oratoire où il y a juste place pour leurs prie-Dieu jumeaux. Amour tout imbibé de dévotion, de foi douce, sans discussion. Sur la table, un Pascal, que Franz ouvre souvent. Un jour que justement il vient d'en relire quelques pages, il résume dans une marge du volume toute sa théologie : « S'il était constaté que toutes les preuves métaphysiques à l'appui de l'existence de Dieu sont réduites à néant par les arguments de la philosophie, il en resterait toujours une, absolument invincible : l'affirmation de Dieu par nos gémissements, le besoin que nous avons de Lui, l'aspiration de nos âmes vers son amour. Cela me suffit et je n'en demande pas plus long pour rester croyant jusqu'au dernier souffle de ma vie. » Mystique d'artiste. Poésie intérieure. Respect de la douleur. La foi est chez lui le plus sûr adjuvant de l'amour. Sentiment tout fraternel de celui qui fait dire à Delacroix dans ce même temps : « J'aime beaucoup les églises... il

semble qu'elles sont tapissées de tous les vœux que les cœurs souffrants y ont exhalés vers le ciel. »

C'est pendant cette première période weimarienne (1848-1860) que Liszt produit le plus, et ses œuvres les plus importantes : les douze *Poèmes symphoniques*, la *Sonate en si mineur*, la *Faust-Symphonie*, la *Messe de Gran*, la *Dante-Symphonie* et le plus grand nombre de ses *Lieder*. Ensemble magnifique, ramassé en douze ans, et grâce, certainement, à l'Amazone de Woronince. Sa main ferme, armée d'un cigare et d'un crayon, conduit avec une merveilleuse sûreté le grand pur sang nerveux qu'elle entraîne au travail journalier.

Il débute par un poème symphonique : *Ce qu'on entend sur la montagne*, esquissé en Podolie d'après Victor Hugo. Symbole à deux voix, « l'une disait Nature, et l'autre Humanité ». Toutefois, à la différence de ce qui a précédé chez Beethoven et Berlioz comme musique à programme, le poème de Liszt n'est plus un tableau, mais un récit, un commentaire de sentiments. Ceci échappe trop souvent aux chefs d'orchestre ou aux pianistes qui donnent aux arabesques sonores la même valeur qu'au chant. Ici, comme dans la plupart de ses ouvrages, Liszt cherche avant tout le progrès d'une pensée sur laquelle il concentre l'intérêt de ses développements. « Il faut, dit-il, que l'Esprit souffle sur ces vagues sonores comme sur les grandes eaux de la Création. »

Son *Tasso* (lamento e trionfo), plus subtil d'inspiration, exprime encore mieux cette tragédie des ombres intellectuelles. La solitude est le premier des imaginaires palais du poète, l'initial aspect d'une incessante lamentation provoquée par la découverte en soi de la prison du Tasse. On naît dans un univers clos dont il devient toujours plus impossible de sortir. Mais chacun a son Ferrare, c'est-à-dire l'aventure de la forme et du sentiment aperçue dans l'amour. Tout est plaisir un instant, menuet, diversion à l'idée fixe. Car Léonore est ainsi choisie – beauté, bêtise, ou simple volupté – afin de rendre le bonheur

inaccessible, de le soustraire à notre connaissance pour n'en plus faire qu'un principe d'ardeurs spirituelles. Mais la raison se trouble dans ces fiévreuses mélancolies. Vient alors pour le Tasse, comme pour ceux qui surent rester fidèles à leurs souffrances, une gloire lointaine levée sur des ruines. La plainte du fou est acclamée après sa mort.

En traduisant l'histoire du poète, Liszt apercevait sous son château de fleurs l'étouffement de sa destinée musicale. Est-ce pourquoi *l'Héroïde funèbre* est dédiée à la douleur ? Elle a une autre origine encore. Au cortège de deuil, au tocsin de la révolution se mêle le glas funèbre de deux amis bien chers, morts cette même année 49 à quelques mois d'intervalle : Lichnowsky et Chopin. Attaqué par les cuivres, le glas se prolonge dans un effrayant unisson de tous les instruments à cordes où s'exprime, chez ce grand inventeur de dissonances, l'incomplet du parfait, l'effroi d'une lumière comme celle de la mort. La dureté même de cette fanfare jaillit trop claire, trop convaincante, telle un Jugement dernier. On dirait presque une Ode à la joie de mourir par éclatement, comme un cristal qui se brise sous l'afflux des vibrations sympathiques.

À cette attirance du néant s'oppose le *Mazeppa*, avec sa chevauchée bleue tirée plutôt de Delacroix que de Victor Hugo. C'est une ballade en deux chants, construite sur un seul motif, où il faut moins suivre la légende du cavalier « lié à la croupe fatale » de l'irréel qu'au contraire s'abandonner à sa puissance de vie. Cette puissance, dans ce qu'elle a d'immédiat, n'est vraiment goûtée que par une organisation d'artiste, tellement elle est nue, dépouillée de littérature. L'extrême division de l'orchestre, la multitude de ses détails étend à perte d'ouïe l'idée centrale, si bien qu'elle semble se diluer dans l'espace. Mais elle reparaît peu à peu, puissamment rassemblée, pour achever sa course dans une marche dont le rythme discipline avec une force irrésistible toutes ses fantaisies. « Mazeppa, écrit Wagner à Liszt, est tout de même admirablement beau ; rien qu'à le parcourir pour la première fois, je haletais. Le pauvre cheval me fait

de la peine : la nature et le monde sont pourtant une terrible chose. – Tes œuvres d'ensemble m'apparaissent en quelque sorte comme une incarnation de ta supériorité personnelle ; voilà en quoi elles sont tellement neuves, tellement incomparables qu'il faudra bien du temps à la critique pour savoir comment les classer. »

Il faut assigner à la même origine intellectuelle le *Prométhée*, pour lequel Liszt a écrit cet avertissement : « Malheur et gloire : ainsi resserrée, la pensée fondamentale de cette trop véridique fable ne se prêtait qu'à une expression orageuse... Une désolation triomphante par la persévérance de la hautaine énergie, forme le caractère musical de cette donnée. » S'enfonçant plus avant dans la recherche périlleuse de l'œuvre d'art concrète bâtie sur de pures sensations, Liszt déclare n'avoir essayé de traduire que « des éléments aussi dénués de corps que vivaces de sentiment. » Ce tour d'esprit quasi mallarméen le mène bientôt après à la plus poétique de ses inspirations, les *Bruits de Fête*. Ils se présentent glabres de toute épigraphe, inexplicables comme une joie. Or, c'est cela précisément qu'ils sont : des fêtes de l'âme. Dans leur chambre bleue de l'Altenburg, Franz et Carolynne les avaient dédiées à leur amour, dont ils chantaient l'épithalame. Ce devait être leur musique nuptiale. Liszt l'avait esquissée lors d'un séjour à Eilsen, dans l'été de 51, à un moment où leur projet semblait en bon chemin. Entre tous ses poèmes, il aimait particulièrement celui-ci, au cœur duquel se trouve incorporé, sous forme de polonaise, le portrait musical de Carolynne.

C'est en étudiant l'*Orphée* de Gluck avec l'orchestre de Weimar qu'il eut l'idée d'écrire le sien. Un vase du Louvre lui revient en mémoire, qui montre Orphée, le front ceint de la bandelette mystique, un manteau d'étoiles sur les épaules, la lyre dans les mains, les lèvres ouvertes pour chanter. Il pleure Eurydice ; mais si les dieux lui accordent de l'arracher un instant aux ombres du monde souterrain, ce n'est pas pour lui rendre longtemps la vie. Une belle combinaison de harpes, de

cor et de violoncelles évoque ce classique symbole de l'idéal évanoui sous le mal et la douleur.

Si le « programme » a dans *Orphée* sa valeur type de légende explicative, *les Préludes* sont derechef un paysage tout intérieur, une méditation sur ce thème de Lamartine : « Notre vie est-elle autre chose qu'une série de Préludes à ce chant inconnu dont la mort entonne la première et solennelle note... » Ainsi alternent dans l'artiste le besoin de caresser des formes et des idées.

Hungaria, son nom l'explique : une fresque nationale sur le modèle des grandes décorations de Kaulbach. Morceau de commande, d'architecture officielle, bâti sur quatre thèmes comme un portique de fête. Kaulbach, avec qui Liszt s'était personnellement lié, lui montra dans le même temps une de ces vastes compositions comme on les aimait à l'époque romantique et dont le musicien tira tout de suite sa *Bataille des Huns*. Elle forme, avec *Ce que l'on entend sur la montagne*, un diptyque, l'un des poèmes marquant le conflit esprit-matière, l'autre la lutte entre le christianisme et le paganisme. Musicalement toutefois, le tissu en est de matières fort différentes. La bataille s'ouvre sous un ciel bas et noir. La cavalcade des Huns y déferle dans un rythme où Wagner va trouver tout le premier galop de sa chevauchée des Walkyries. (Comme, pour le dire en passant, il trouva nombre des plus grandioses sonorités du *Crépuscule* dans la sonate en si mineur, et bien d'autres de ses plus belles harmonies dans les œuvres de l'ami si riche et si modeste. Ceci n'a pas d'importance, du reste. La générosité n'a jamais appauvri Liszt et Wagner peut rire sans malaise de tout ce qu'il lui a pris : il nous l'a bien rendu). Traversés de cris, piétinés par d'effroyables armées, les champs catalauniques résonnent bientôt sous le premier choral chrétien. Les bannières de l'Église, au centre de cette mêlée, se heurtent au carré que domine Attila. Mais les Goths triomphent. La lumière « météorique et solaire » qui rayonne de la Croix dissipe soudain l'ombre, et le *Crux fide-*

lis, entonné pianissimo par l'orgue, s'étend sur tout le finale avec une montante grandeur.

À côté de ce romantisme pictural, un sujet littéraire de même ampleur ne pouvait manquer de solliciter Liszt. Après Hugo, Lamartine, Dante, il fallait en venir nécessairement à Shakespeare. Il y a dans Shakespeare cette ressource : que quiconque se lasse de sa propre sécheresse est certain de trouver chez ce père de l'amour un nouveau baptême poétique, est sûr de se réveiller jeune, se rouvre une bibliothèque de sensations. Cet univers est assuré de durer par la perfection de son équilibre. Liszt attaque le sujet suprême, le plus simple et le plus compliqué : Hamlet. Et, comme il arrive quand on étudie ce résumé de tout le problème humain, il s'oblige au plus bref, au plus condensé des commentaires. Des douze partitions symphoniques, *Hamlet* est la plus courte : une cinquantaine de pages en tout. Car, avec une admirable sûreté d'intelligence, Liszt va droit aux thèmes essentiels : le monologue, Ophélie, et la fausse démente de celui pour qui même le cœur de sa mère n'est plus qu'une « rhapsodie de mots ». Par une double entrée de hautbois et de flûtes, de clarinettes et de bassons, Liszt expose la question de l'être ou n'être pas et la fait suivre d'un solo de cor souligné par les timbales qui suggère avec une extraordinaire netteté l'incertitude de l'esprit. Puis s'ajoutent et se croisent les pensées dans une orchestration toujours plus dense, qui culmine dans un allegro appassionato poussé jusqu'au désespoir. Mais sans pathos, sans drame, un crescendo à froid obtenu par un simple raccourcissement rythmique, les 4/4 devenant des 3/4 sans changement thématique, jusqu'au moment où l'image d'Ophélie, décrite en cinquante-huit mesures, traverse « ironiquement » l'esprit (l'artiste a lui-même écrit le mot en tête de l'allegro). Quatre fois, comme dans Shakespeare, le motif du spectre apparaît, puis s'évanouit. Et à chacun de ces appels revivent les thèmes du désespoir et de l'incertitude. Tout s'éteint sur la question posée dès le début, et, malgré une interprétation contrapuntique d'une frappante richesse, elle demeure insoluble et en suspens.

Le dernier des poèmes symphoniques emprunte son titre et son caractère au poème de Schiller : *les Idéals*. Liszt y a choisi trois épisodes d'âme, trois « stimmungen » pour employer le mot consacré : l'enthousiasme, celui de la jeunesse qui porte en soi le meilleur du génie humain ; la désillusion, et enfin la création, ou peut-être faudrait-il dire plus justement la volonté de création. Plus que nulle autre, cette composition semble jaillir toute vive des sources de celui pour qui l'idéal – une certaine plénitude intime ou perfection d'élan – est l'état artistique le plus constant. C'est moins une joie qu'une confiance, moins l'amour qu'une exquise candeur. Toute l'ardeur brillante des sonorités lisztienues – ici comme autre part – est avant tout d'une limpide naïveté. Entendons-le au sens enviable du mot : la naïveté d'une âme toujours convaincue que « la beauté est l'éclat de la vérité ». La foi est décidément le signe majeur de ce tempérament, en communion quotidienne des sens avec Dieu. « Je me rendis chez Joachim, écrit-il. On exécuta par hasard un des derniers quatuors de Beethoven en *la*, dont l'adagio est ainsi désigné : « Canzone di ringraziamento alla Divinità d'un guarito. » *C'était là ma véritable Pâque*. Je pleurais, je priais... J'aurais voulu que ma journée finît là. » *Les Idéals* sont un acte de foi et de joie au profond des années difficiles. D'une part, le mariage avec Carolyne, si longtemps espéré, s'avérait impossible. D'autre part, le public se montrait hostile et formé aux hardiesses du précurseur. Même cette petite cour bienveillante de Weimar commençait de se détacher du solitaire de l'Altenburg, qui ne consentait à aucune concession dès qu'il s'agissait de sa mission apostolique.

L'obstacle ne faisait pourtant qu'exciter ses facultés créatrices puisqu'à cette période de dépense et d'énergie il faut inscrire encore deux œuvres capitales : la *Sonate en si mineur* et la *Faust-Symphonie*. Mais l'amour d'une femme le soutenait dans la tâche de rester fidèle à soi-même. Et l'amitié de Wagner. Il y aurait déjà lieu de se trouver justifié par un éloge comme celui-ci : « Ton appel *Aux Artistes* (chœur d'hommes de Liszt, repris dans *les Idéals*) est un grand, beau, et admirable trait de ta

propre vie d'artiste. J'ai été profondément ému par la puissance de ton intention. Tu l'exprimes avec passion, à une époque, dans des circonstances, pour des hommes qui feraient bien de vouloir te comprendre. Je ne connais personne aujourd'hui qui soit capable de faire quelque chose de pareil, et de le faire avec une telle puissance. Excellent ami, il te faudrait des chanteurs comme j'en rêve pour mon *Wotan*. Réfléchis donc à ce que je te dis là. Je suis devenu si abominablement pratique que toujours j'ai devant les yeux la représentation : c'est là une nouvelle source de cette volupté de désespoir où je me complais. Ainsi merci pour *les Artistes*. J'arrive presque à me dire que tu m'en as fait cadeau à *moi seul*, et que personne ne saura jamais ce que tu as donné au monde. »

La dédicace des *Poèmes symphoniques* fut cependant réservée à celle qui, le soir du concert de Kiew, lui avait silencieusement dédié sa vie. À son jour de naissance, un certain 8 février, lorsqu'elle entra dans la chambre bleue, la princesse trouva sur la table du travail et du café au lait les chères partitions précieusement reliées. Franz les avait dédicacées de sa haute écriture d'enfant :

« À celle qui a accompli sa foi par l'amour – agrandi son espérance à travers la douleur – édifié son bonheur par le sacrifice. À celle qui demeure la compagne de ma vie, le firmament de ma pensée, la prière vivante et le Ciel de mon âme – à Jeanne Élisabeth Carolyne. »

XVIII

Il y a quatre ans que Liszt et Wagner ne se sont pas revus lorsque, aux tout premiers jours de juillet 1853, Franz peut enfin se mettre en route pour Zurich. Ses poches sont pleines des dernières lettres de l'ami qui l'attend, l'appelle, et s'impatiente, tellement est impérieux en lui le besoin de se déballer cœur et cerveau. Ces deux hommes ont placé leur affection dans un univers où elle se développe sous le signe de l'idéal. Elle les domine ; elle domine le quotidien. Elle est consubstantielle à leur âme. Même l'amour naissant de Wagner pour Mathilde Wesendonck et celui de Liszt pour Carolynne ne s'élèvent pas à ces régions platoniciennes de l'Aphrodite Céleste. « De près ou de loin, chacun se souvient de son élu, dit à Socrate Diotime, et il nourrit en communion avec lui le fruit de sa grossesse. » « Restons-nous fidèles l'un à l'autre, pense Franz, le monde dût-il périr. »

Wagner attend Liszt devant l'hôtel des postes dès sept heures du matin. Ils s'étouffent d'embrassements. Wagner pleure, rit, tempête de joie. « Il a parfois comme des cris d'aiglon dans la voix. » Liszt le dévisage, lui trouve bonne mine, bien que maigri. Ses traits, en particulier le nez et la bouche, ont pris une finesse et un accent remarquables. Il est mis avec quelque recherche. On se rend tout de suite au logis de Wagner, un appartement confortable au deuxième étage d'une des vieilles maisons de Zurich, la maison Escher. Des meubles neufs viennent d'être achetés et Liszt s'extasie sur cette petite élé-

gance : un canapé, un fauteuil en velours vert, un beau piano et les partitions de *Rienzi*, de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* reliées en maroquin rouge. M^{me} Wagner est là, épaissie, point belle, mais de bonnes manières, serviable, faisant elle-même la cuisine pour les deux amis.

Son mari est tellement excité que, vingt fois dans la journée, il saute au cou de Franz, se roule par terre en caressant son chien, se jette sur son piano et, quand il ne chante pas lui-même, fait siffler par son perroquet un motif de *Rienzi*. Il attaque les grandes questions :

– L’art n’est qu’élégie, dit-il en développant son thème favori des souffrances de l’artiste.

– Oui, et le Dieu crucifié est une vérité, répond Liszt.

Lohengrin, *Tannhäuser*, *Siegfried*, sujets inépuisables. La voix de Wagner s’altère dès qu’il évoque l’inlassable activité que Franz déploie pour faire connaître ses œuvres.

– Vois ce que tu as fait de moi ; c’est à toi seul que je dois le peu que je suis.

Et il lui ressaute au cou. Puis Liszt se met au clavier et joue le duo de *Lohengrin* et d’Elsa, qu’ils chantent ensemble d’un bout à l’autre. Wagner décide de tenir table ouverte pendant le séjour de Franz. Rien ne lui est assez magnifique. Il déclame bientôt des passages de *l’Or du Rhin* que l’ami écoute avec une surprise pleine d’effusions. Quelle force chez ce petit homme vibrant. « Une grande et grandissime nature, quelque chose comme un Vésuve en train de feux d’artifices, lançant des gerbes de flammes et des bouquets de roses et de lilas. »

Le soir, ils vont voir le poète Herwegh, qui habite une maison au bord du lac où il s’enferme comme Faust dans un laboratoire rempli de livres, d’instruments d’optique et de cornues. Ensemble, ils projettent de faire une excursion sur le lac de Lucerne. Le lendemain est toutefois réservé à un événement so-

lennel : la lecture des *Nibelungen*. Wagner s'y met dès le début de l'après-midi. Il lit avec une incroyable énergie. Les quelques amis réunis dans la maison Escher sont fascinés, tant par la beauté même du poème qu'à cause de cette diction accentuée. « Il ne me reste plus qu'à écrire la musique », dit-il, comme Racine disait qu'il ne lui restait qu'à faire les vers d'une tragédie entièrement pensée. On se lance dans des commentaires sur le récent livre du compositeur : *Opéra et Drame*. Et Wagner parle pour la première fois d'un projet grandiose, celui de la fondation d'un théâtre d'art, d'un *Bühnenfestspiel* où son drame en quatre journées serait représenté. L'idée emballe Liszt : « Il n'y a pas de doute, il faut trouver les cent mille francs nécessaires et obtenir du grand-duc qu'il t'offre Weimar. »

Herwegh et les deux musiciens s'embarquent un après-midi sur le bateau à vapeur du lac de Zurich pour gagner Brunnen, sur celui des Quatre-Cantons. Après deux heures de traversée et quatre ou cinq de voiture, ils atteignent ce village vers le soir, et dès l'aube, le lendemain, se font conduire en barque au Grütli et à la chapelle de Guillaume Tell. Trois sources coulent du rocher et Liszt veut à toute force y faire un serment renouvelé de celui des Trois Suisses. Chacun boit dans le creux de la main de l'ami en lui jurant fraternité. *Schmollis* et *Brüderschaft*. Mais il faut sceller cela tout de suite par quelque grande décision. Franz expose alors à Herwegh un projet d'oratorio, *Christus*, et lui demande d'en composer le poème.

Ces fêtes de l'amitié ne durent qu'une petite semaine. Il faut retourner à Weimar où le grand-duc vient de mourir, laissant à Charles-Alexandre sa succession. Wagner et Herwegh accompagnent Liszt à la malle-poste, et dès son retour chez lui, Richard s'épanche dans une lettre à l'ami qu'il vient de quitter : « Après nous être vus ravir l'un à l'autre, je n'ai plus dit un mot à Georges ; je suis rentré à la maison. Partout le silence régnait. C'est ainsi qu'a été commémoré ton départ, ami si cher. Toute joie nous avait fuis. Oh ! reviens bientôt ! Reste longtemps avec nous. Si tu savais quelles traces divines tu as laissées ici : tout

est devenu plus noble et plus doux ; de grandes aspirations se réveillent dans les cœurs étroits, et la mélancolie vient tout recouvrir de son voile. Adieu mon Franz, mon Saint François... »

Sur l'impériale de la diligence, Saint François s'est enveloppé dans son manteau, et, exténué par cette semaine de veilles, il dort appuyé contre l'épaule de son domestique.

Il n'y a pas, pour l'artiste, de stimulant plus énergique que l'amour ou l'amitié. Liszt, dès son retour, est pressé du besoin d'écrire des notes pour garder son équilibre. Il se sent comme desséché quand il a passé plusieurs journées sans papier à musique. Son cerveau « s'engorge » et il est incapable de prendre goût aux choses extérieures. « La musique est la respiration de mon âme, elle devient à la fois ma prière et mon travail. » Il compose donc, il est en plein feu créateur et dépense son surplus d'idées à fonder avec les amis Brendel, Ritter, les poètes Herwegh et Cornélius, une Revue d'art. Richard en sera le Messie, car dès maintenant tout le courant de la *Zukunfts-Musik* (musique de l'avenir) tourne autour de ce phare avancé et solitaire. Et, bien que Wagner se récuse, ne veuille plus se mêler de vaine littérature, il demeure malgré lui le « foyer concentrique » où convergent les regards de la nouvelle école. Liszt, qui a si vivement senti jusque dans son être métaphysique la fièvre wagnérienne, cette inspirante maladie de l'esprit, en est désormais travaillé sans reprise possible, sans retour en arrière. « Par Wagner, la modernité parle son langage le plus intime : elle ne dissimule ni son bien ni son mal, elle a désappris toute pudeur devant elle-même. Je comprends parfaitement qu'un musicien d'aujourd'hui nous dise : « Je hais Wagner, mais je ne puis plus supporter d'autre musique. » Mais je comprendrais aussi un philosophe qui déclarerait : « Wagner résume la modernité. On a beau faire, il faut commencer par être wagnérien. » Ainsi parle Nietzsche. Liszt, complètement antiphilosophe, est wagnérien de droit divin, par révélation, par imposition des mains, par

goût profond de la foi, par tendresse pour Carolynne. Il y a dans son wagnérisme le souvenir de l'amour sauveur. C'est une chapelle dédiée à l'idéal dans la cathédrale des sons. Les autres musiciens ne sont plus que des Bienheureux mineurs, de bons saints faiseurs de petits miracles comparés au Prophète qui fait jaillir du roc la source d'un nouvel évangile : celui de la régénération par l'art. Nietzsche crie : Décadence, et Liszt : Rédemption. Rédemption, puisque le wagnérisme n'est pas *que* musique, mais sagesse et amour. Le « drame musical » englobe tout, et la vie même. La naissance nouvelle que Lamennais proposait par ses élans mystiques, Wagner l'obtient de l'art d'abord. Son *Credo* repose dans la conviction que la monde a une signification morale, et que ses destinées sont fixées en dehors de l'espace et du temps. Sa doctrine sort tout entière de cette foi. Qu'importent les biens temporels, les progrès du machinisme, l'accumulation des connaissances scientifiques. Ils ne font pas tomber une larme de moins dans l'océan des misères de l'homme. L'humanité peut bien aller à la ruine, *si seulement cette ruine est divine*. « Que l'état produit par une régénération du genre humain soit aussi paisible qu'on voudra, grâce à l'apaisement de la conscience, encore faut-il tenir compte que dans la nature qui nous entoure, le tragique effroyable de l'existence universelle nous restera sensible. Il nous faudra donc bien lever chaque jour les yeux vers le Rédempteur crucifié comme vers le dernier et suprême abri. »

Pour l'artiste, la question essentielle, la seule peut-être, c'est de trouver l'accord avec soi-même. Tant que n'est pas résolu le problème intérieur, son génie lui est surtout à péril. Ne possédant pas sa langue, il risque de s'exprimer à faux, et chez un sincère c'est là le péché capital. Jusqu'au jour où Franz ouvrit le *Tannhäuser*, cet accord avec soi était resté imparfait. Depuis lors, la note complémentaire a brusquement surgi, lui conférant le timbre de sa voix propre. Qu'a-t-il à craindre de cette dernière mue ? Chez lui, l'auteur est achevé. C'est à l'homme qu'il manquait une touche. Mais ce qu'il a de musique en puissance n'appartient qu'à lui, ne dérive que de lui.

Wagner et Liszt se stimulent trop utilement l'un l'autre pour qu'ils ne décident pas de se revoir bientôt. Ce sera en octobre de cette même année, et ils projettent de faire ensemble une fugue à Paris. La princesse en sera, avec sa fille. Et lui, Franz, n'a-t-il pas à Paris trois enfants qu'il n'a pas revus depuis bien des années ? Ils portent son nom ; c'est lui qui les fait élever et pourvoit à leurs besoins. Pris d'un subit désir de les embrasser, il écrit à leur gouvernante et organise le voyage qui doit suivre immédiatement le festival de musique qu'il dirige à Karlsruhe. Rendez-vous est pris pour le 6 octobre à Bâle, hôtel des Trois Rois.

Au jour dit, Wagner, arrivé le premier, est assis seul dans la salle à manger et regarde couler le Rhin sous les fenêtres. Soudain éclate un chœur énergique. C'est le motif de la fanfare de *Lohengrin* dans l'appel du roi et la porte s'ouvre à deux battants devant Liszt, suivi d'un groupe de disciples avides de voir le maître du maître : Hans de Bülow, Joachim, Cornélius, Pohl, Pruckner et Réményi. La princesse et sa fille se joignent bientôt à cette réunion qui, malgré son air familier, a « une certaine grandeur, comme tout ce qui vient de Liszt », pense Wagner.

La princesse les enthousiasme par sa vivacité, l'intérêt qu'elle porte aux questions les plus élevées comme aux relations de cet état-major de *Zukunfts-musiker* avec le monde des Philistins. Sa fille, âgée de quinze ans, les charme « par son air rêveur ». Pour lui plaire (il a un faible pour cette enfant qui représente « la sagesse de l'innocence »), Wagner cède au plaisir de réciter son poème des *Nibelungen*. Et comme tout ne peut être dit en un soir, la lecture se poursuit à Paris, où Liszt, Wagner et les deux dames arrivent quelques jours plus tard.

On s'installe tous à l'hôtel des Princes. Dès la première nuit ces messieurs s'évadent, arpentent les boulevards déserts à cette heure avancée, et réchauffent des souvenirs bien différents. Pour l'un, c'est une jolie collection de cœurs pâmés et de bouches tendues ; pour l'autre, la sèche misère avec Minna. Ils

s'examinent à la dérobée en passant devant l'Opéra où l'affiche annonce *Robert le Diable*. Liszt est l'aîné : quarante-deux ans ; une vie presque miraculeuse, un nom européen, ce visage d'homme-ange qui fixe toujours la pensée des femmes, une destinée conduite en perfection, oscillant entre le plaisir de vivre et sa justification par le travail. Wagner, plus jeune de deux ans, semble plus vieux sous le masque pétri de fatigues. C'est lui le débutant auprès de ce grand arrivé. L'œuvre qu'il porte remplit sa tête de bourdonnements nerveux.

Ils se tiennent par le bras, passent rue du Helder devant l'appartement où Wagner a composé son *Rienzi*, le livret du *Vaisseau fantôme* et (il fallait bien manger une fois par jour), les quatorze *Suites pour cornet à piston*. « Cher, cher Richard », dit Franz en lui pressant le bras. Aujourd'hui encore, le plus clair de la fortune de Wagner, c'est le cœur de Liszt. Avant de rentrer ils poussent jusqu'à la rue de Provence et regardent, sous un toit, les fenêtres mansardées de son ancien logis. C'est de là-haut qu'un soir d'été de 1835 l'amant de Marie d'Agoult s'est embarqué pour un petit voyage qui devait durer quelques semaines, et, depuis bientôt vingt ans n'est pas encore achevé.

À Marie, Liszt ne songe plus guère que pour acheter le troisième volume de son récent ouvrage sur *la Révolution de Quarante-huit*. Elle a vraiment refait son nom, cette patiente énergique, et on ne peut laisser d'admirer la justesse des prophéties de la crasseuse Lenormant. Nélida vit à l'écart, le cœur pacifié, dans la belle retraite intellectuelle qu'elle s'est créée. Beaucoup d'amis lui sont restés fidèles et viennent la voir dans son hôtel particulier du faubourg du Roule, la Maison Rose : Sainte-Beuve, Lamennais, Girardin, Lamartine, le brave et larmoyant Ronchaud, le froid comte de Vigny, ce « monument national » de poète Mickiewicz.

Franz apprend tout cela de M^{me} Patersi, l'éducatrice de ses enfants. Il est tout heureux et gêné lorsque, après un moment d'entretien avec elle, la porte s'ouvre et qu'il lui faut baiser au

front deux jeunes filles de quinze et dix-huit ans. Ses filles, et belles par-dessus le marché ! Un succès d'homme de plus. Il ébauche un flirt avec ces inconnues parfaitement élevées et, la cadette surtout, excellentes musiciennes. Les amis doivent prendre leur part de cette aventure flatteuse.

Un soir, Wagner est présenté aux demoiselles Liszt, et on lui fait lire le dernier acte du *Crépuscule des dieux*. Au beau milieu de la récitation, nouveau coup de sonnette. C'est M. Berlioz, cette fois, un petit homme sec, un peu raide, que Liszt a invité aussi. Wagner et lui se serrent la main sans trop de sympathie et la déclamation reprend. Berlioz l'écoute et probablement n'y comprend rien, mais son visage crispé cherche quand même d'être aimable. Il invite Franz et son ami à déjeuner pour le lendemain, car il est sur le point de partir pour une tournée de concerts en Allemagne.

On se retrouve donc dans son petit logement de la rue Boursault. Malgré gêne et soucis (Ophélia agonise depuis des semaines dans une maisonnette de Montmartre), Berlioz, par nécessité intime toujours glorieux, fait feu de tous ses calembours et prédit ses triomphes allemands. Après le dessert, Liszt se met au piano et joue des fragments de *Cellini* que Berlioz chante à sa manière originale et sèche. Le caractère extraordinaire et sauvage des conceptions berlioziennes, l'intensité des sensations et quelques faiblesses curieuses, produisent sur Wagner une impression mélangée, mais profonde. Il y a bien là-dessous un homme de haute valeur, à peu de degrés près un pair. Et Liszt donc, l'auteur de la *Sonate en si mineur*, le cher, le délicieux Liszt, le voilà qui se dépense tout entier à exalter la musique de Berlioz !

Le divertissement d'une soirée à l'Opéra est de rigueur. Wagner se met en habit sans enthousiasme, mais toutes les femmes se retournent pour regarder Franz. Au foyer des artistes, ils retrouvent quelques visages connus et d'autres souvenirs disparates : Wagner, celui de l'audition malheureuse de sa

Défense d'aimer devant Scribe, dans ce même foyer ; Liszt, celui, cocasse, de son *Château d'amour*. Une impression plus stimulante est celle que laisse à Wagner la société des quatuors Morin-Chevillard. « À Paris seulement, raconte-t-il, j'appris à connaître vraiment le *Quatuor en ut dièse mineur*, de Beethoven, et pour la première fois je compris clairement sa mélodie. Ce séjour ne m'eût-il laissé que cet unique souvenir, il eût suffi pour rendre cette époque importante et inoubliable. » Il tint dès lors le scherzo de ce quatuor pour le chef-d'œuvre de toute la musique. Cela forme pendant avec l'initiation à la *Neuvième Symphonie*, reçue quatorze ans plus tôt aux Concerts du Conservatoire. C'est alors qu'il avait vu se lever « l'image devinée dans ses rêves de jeunesse » et que « la période décadente de son goût avait pris fin dans la honte et le repentir. »

Franz organise cependant un nouveau dîner au Palais-Royal, où paraissent ses trois enfants. Daniel y frappe tout le monde par sa vivacité et sa grande ressemblance avec son père. Les jeunes filles, elles, se serrent l'une contre l'autre, comme deux peureuses colombes.

Mais il faut reprendre trop tôt la route de Weimar et de nouveau, pour Wagner, ce sont des adieux qui ressemblent à des déchirements. Liszt remmène Carolynne et la princesse Marie, dite Magne, ou Magnolet, qui a l'âge de Cosima et qu'il chérit. Et à peine de retour à l'Altenburg, tombe déjà la première lettre de Wagner, resté quelques jours de plus à Paris. « Me voilà encore vous suivant d'un œil fixe. Mon être entier est silence. Permits que même vis-à-vis de toi, je me dispense de chercher les mots. La parole ne semble plus exister que pour faire violence aux sentiments. Ainsi, pas de contrainte, mais le silence... Ah ! je suis tout sentiment, à tel point que l'esprit chez moi se confond avec le cœur ; mais les choses du cœur, je ne peux pas te les écrire. »

Quant à M^{lles} Liszt, elles ont adopté ce curieux ami que leur donne le hasard. Et à quelques jours de là, le 22 octobre (date

sacramentelle, car c'est l'anniversaire de la naissance de leur père), il les invite chez Erard, où se trouvent réunis quelques amis. Un piano de concert est grand ouvert. Or, il s'agit de fêter le très aimé, l'incomparable, le saint des saints, saint François Liszt. Donc, il jouera ce qu'il sait de plus beau. Il attaque le *Tannhäuser*.

XIX

De la dizaine de disciples qui entourent à l'Altenburg le maître de Weimar, il en est un particulièrement aimé : Hans de Bülow. Ce jeune homme lui avait été recommandé par Wagner. Il était arrivé de Suisse au printemps de 51, sans sou ni maille, fort de sa seule vocation pour la musique. Ayant déserté Berlin, sa famille et ses études de droit, Bülow avait d'abord couru chez l'exilé de Zurich qui s'était amusé à lui faire prêter pour quelque temps un bâton de chef d'orchestre. L'expérience réussit. Non seulement Bülow avait le génie de l'orchestre, mais au seul contact de Wagner, tout son être s'exaltait. La volonté de ce jeune enthousiaste triompha des difficultés techniques, puis de la résistance familiale. On l'envoya donc à Liszt, qui fut prié de prononcer son diagnostic : pianiste, capellmeister ou compositeur ? Liszt déclara : pianiste, et installa chez lui ce nouveau pensionnaire.

Il ne s'était pas trompé. En deux ans, Bülow devint un pianiste de la première force ; de plus, un incomparable ami ; un de ces dévoués à toute épreuve tels qu'il en éclôt autour des grands hommes. Le nom de Bülow commença bientôt de se répandre dans toute l'Allemagne comme celui d'un des meilleurs artistes, d'un des plus audacieux aussi, à cause de ses programmes où ne manquaient jamais de figurer les œuvres des nouveaux maîtres. Il allait secouer les chefs d'orchestre, combattre les récalcitrants, leur imposait les opéras de Wagner ou les poèmes symphoniques de Liszt et devint très vite le premier ambassadeur

du violent petit peuple des « musiciens de l'avenir ». C'était une âme impulsive, toute en allégresses et en chutes, un esprit sarcastique et châtié, un jeune Allemand très bien élevé. Du cénacle de l'Altenburg, il était celui qui parlait le mieux le français, qualité indispensable pour suivre les entretiens de la princesse et de Liszt, qui s'exprimaient toujours dans cette langue. Il s'entraîna par dévotion à la tourner avec aisance : « Agréez l'expression réitérée de ma profonde reconnaissance pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé, écrit-il à Liszt pour le premier de l'an 1854. Veuillez compter sur mon entier dévouement de corps et d'âme pour votre personne et en faire usage si un jour il s'en présente l'occasion. En faisant la récapitulation de l'année passée, si riche en événements pour ma carrière d'homme et d'artiste... en réfléchissant à mon avenir et au progrès que j'ai pu faire vers cet avenir, je me sens pénétré non d'un sentiment d'humiliation dans mon amour-propre, mais au contraire du plus vif orgueil, reconnaissant ce qu'il y a de mieux en moi comme une création de votre souffle divin d'artiste. » C'est là une première expression des actions de grâce que le fidèle entre les fidèles chante à son Dieu. Hans de Bülow fut bientôt nommé premier professeur de piano au Conservatoire de Berlin, où il s'installa avec sa mère.

La princesse de Wittgenstein eut alors l'idée de rapprocher Liszt de ses filles et lui conseilla de les mettre en pension chez M^{me} de Bülow. Elles vivaient si solitaires à Paris, où M^{me} d'Agoult ne pouvait guère les voir qu'à la dérobée, qu'elles acceptèrent sans trop de déplaisir ce changement dans leur destin. Le 22 août de 1855, elles arrivèrent à l'Altenburg et trouvèrent leur père jouant au whist. (La princesse venait de partir à son tour pour Paris.) Le flirt de famille reprit, comme précédemment rue Casimir-Périer. Dès la première nuit on jabota jusqu'à une heure et demie. Liszt se réserva absolument ses matinées pour travailler à son *Psaume* et rester fidèle aux consignes instituées. Pendant quelques semaines, l'horaire se charge donc de promenades, de lectures et de jeux. Mais, avant de se coucher, Franz rédige fidèlement sa lettre quotidienne à la

très infiniment chère, qu'il pilote de loin dans ses visites aux vieux amis de France : Delacroix, Ary Scheffer, George Sand, Sainte-Beuve. M^{me} de Bülow vint chercher ces demoiselles en septembre et les emmena à Berlin. Il fut entendu que Hans s'occuperait de leur instruction musicale, et Liszt lui recommanda de les faire travailler sérieusement, les ayant trouvées plus avancées qu'il ne pensait, bien qu'un peu rêvassières. Il s'agissait d'en faire de bonnes propagandistes de la *Zukunftsmusik*. Hans n'y manqua pas, comme on en peut juger :

« Mon très cher et illustre maître, mille remerciements du bonheur que vous m'avez procuré par l'envoi de votre *Psaume*. C'est une œuvre sublime : c'est vous qui êtes le vrai fondateur de la *Zukunfts-Kirchenmusik*, et je me prosterne devant l'auteur de ce chef-d'œuvre dont l'élévation et le pur cachet d'une religion profonde ne peuvent que se communiquer à qui en approche avec un peu d'intelligence et sans trop de matérialisme dans ses sentiments... Vous me demandez, très cher maître, de vous donner des nouvelles de M^{lles} Liszt. Jusqu'à présent cela m'aurait été impossible vu l'état de stupéfaction, d'admiration et même d'exaltation où elles m'avaient réduit, surtout la cadette. Quant à leurs dispositions musicales, ce n'est pas du talent, c'est du génie qu'elles ont... Hier soir, M^{lle} Blandine a joué la *Sonate en la* de Bach et M^{lle} Cosima la *Sonate en mi bémol* de Beethoven. Je les fais travailler aussi à des arrangements pour piano à quatre mains des œuvres instrumentales. Je leur en fais l'analyse et je mets plutôt trop de pédantisme que trop peu dans la surveillance de leurs études... Je n'oublierai jamais la délicieuse soirée où je leur ai joué et rejoué votre *Psaume*. Les deux anges étaient quasi agenouillés et plongés dans l'adoration de leur père. Elles comprennent mieux que personne vos chefs-d'œuvre et vraiment vous avez en elles un public donné par la nature. Comme j'ai été ému et touché en vous reconnaissant *ip-sissimum Lisztum* dans le jeu de M^{lle} Cosima... »

Cependant, après une interruption de plusieurs mois consacrés aux voyages et à la composition, Liszt a ressaisi au théâtre de Weimar son bâton de chef d'orchestre. Quelque menu que soit toujours le résultat auquel il puisse prétendre dans cette petite ville un peu lente, il s'acharne quand même à imposer les ouvrages de son choix : le *Pâle Matelot* de Wagner, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Cellini* et *Guillaume Tell*. La cour est encore en deuil, ce qui se traduit par de nombreuses abstentions aux fauteuils. Mais Liszt ne se laisse pas rebuter par l'indifférence et la critique qui ont succédé à l'ardeur des premières années. Il a foi en son art, en Wagner, en soi-même ; cela suffit. Précisément, il a reçu de Zurich les deux premiers actes de *la Walkyrie*, qu'il juge miraculeux. Toute l'Allemagne prononcerait-elle l'anathème, que cela ne pourrait rien contre l'ami enfermé dans sa chambre helvétique comme un ver à soie dans son cocon. Et qui travaille. Et qui lutte, car il vit des seuls maigres tantièmes que lui rapportent les représentations clairsemées de ses opéras. Parfois encore il s'abandonne au désespoir : « Souvent l'idée me revient tout à coup qu'au bout du compte le mieux serait pour moi de mourir. » Mais aussitôt : « Eh ! cela n'a rien à faire avec la musique que j'ai à écrire. » Liszt court à Leipzig, stimule le zèle d'un intendant, assiège les éditeurs de son ami, fait la retape des protecteurs de Dresde et finit par envoyer de sa poche l'argent que personne ne se décide à avancer. « Ce qui était possible est fait ; quant à l'impossible, tu le feras dans *l'Or du Rhin*. Où en es-tu ? Aurai-je la partition en mai, comme tu me l'as promis ? Allons, à l'œuvre ! » Devant une foi si constante, l'autre s'écrie : « Merci, ô mon Christ aimé, mon Noël ! Je te considère comme mon Sauveur lui-même, et c'est à titre de Sauveur que j'ai placé ton image sur l'autel de mon travail. »

Mais tous ceux qui ont besoin d'argent savent bien que demain est aussi pressant qu'aujourd'hui. Les envois de Franz procurent à Wagner des répit, non la paix de l'esprit. L'amour ? Il y renonce. L'art ? Ce n'est qu'un pis-aller. La nécessité le force à se tirer d'affaire par l'art, mais simplement pour arriver à vivre

encore. « *L'Or du Rhin* est fini, mais moi aussi je suis fini... Ce n'est qu'avec un véritable désespoir que je reviens à l'art. Si je le fais, s'il faut que je renonce encore une fois à la réalité, s'il faut que je me rejette dans les flots où se débat la fantaisie de l'artiste pour me contenter d'un monde imaginaire, il faut du moins qu'on vienne en aide à ma fantaisie et qu'on soutienne mon imagination. Dans ce cas je ne puis vivre comme un chien, je ne puis coucher sur la paille et me délecter à boire de l'eau-de-vie de bas-étage ; il faut que, d'une manière quelconque, je me sente flatté si l'on veut que mon esprit mène à bien cette œuvre entre toutes douloureuse et difficile : la création d'un monde qui n'existe pas. » Suit, une fois de plus, le cri sempiternel : « Écoute, mon Franz. Il faut que tu viennes à mon secours. Mes affaires vont mal, très mal. Si l'on veut que je retrouve la faculté d'*endurer* (j'entends beaucoup de choses par ce mot), il faut que la prostitution de mon art, que cette voie néfaste où je me suis engagé me mène à quelque chose de convenable, sinon je suis perdu. N'as-tu pas repensé à Berlin ?... »

Berlin, c'est ceci : *Tannhäuser* et *Lohengrin* montés à l'Opéra royal sous la direction de Liszt, seul autorisé par Wagner pour mener à bien cette entreprise. (Déjà il lui en a coûté cher de s'en remettre à d'autres). Or, M. de Hülsen, intendant général, s'y refuse obstinément sans vouloir s'expliquer. Wagner s'entête et n'en veut pas démordre. Non plus que Liszt, qui sait mieux que personne à quels désastres artistiques et financiers s'expose son ami s'il abandonne ses drames au premier directeur venu. Même la princesse conseille la résistance. « Laissez faire Liszt. Laissez-lui Berlin entièrement, complètement. Cela peut aller lentement, mais cela ira bien, et surtout *proprement*... Écrivez longuement, cela fait du bien à tous nos trois cœurs unis et indivisibles. Toute l'atmosphère de l'Altenburg rayonne doucement quand il y a eu une lettre de vous. » Pourtant Wagner est peu à peu, lentement, tenté. Ce Berlin est le seul espoir de récolte. Après Berlin, vingt autres villes voudront monter ses pièces. Berlin est donc indispensable. Et pour se justifier à ses propres yeux de son premier péché contre l'esprit et

contre le cœur, il répudie son *Tannhäuser*, il répudie son *Lo-hengrin*, les jette au vent, n'en veut plus entendre parler. En les livrant au trafic des cabotins, ils sont maudits de lui, condamnés à mendier pour lui, à ne plus servir que de sébiles.

S'il résiste encore un peu, c'est qu'il a découvert Schopenhauer, et dans Schopenhauer la fortitude de la détresse, et tout au fond, Liszt. « Tu as beau exprimer tes idées autrement parce que tu es religieux, je n'en sais pas moins que tu penses exactement comme moi. Quelle profondeur est la tienne ! En lisant Schopenhauer j'étais presque toujours près de toi en pensée... C'est ainsi que je deviens de jour en jour plus mûr. Ce n'est plus qu'à titre de passe-temps, de jouet, que l'art m'occupe encore. » Telle est l'excuse qu'il invoque avant de céder aux propositions berlinoises et de livrer à la grâce de Dieu ses enfants répudiés. Que dira Liszt ? Il a le droit d'être profondément offensé, Wagner le sent bien, car le veto de l'intendant général vise bien plus Franz, chef déclaré des musiciens de l'avenir, que lui-même. Il va donc lui dépêcher sa femme. Mais Franz répond sans apparence d'amertume : « Je laisse volontiers à tes amis de Berlin la satisfaction qu'ils trouvent dans cette solution, et j'espère qu'il se présentera bientôt d'autres occasions où mon concours pourra t'être utile et agréable. »

Il faut que Liszt prenne sa revanche en donnant à Berlin même un concert tout entier consacré à ses propres œuvres. L'ami Bülow s'en charge. Cela prend vite les proportions d'un événement dans cette ville que le pianiste, quinze ans plus tôt, a traversée en triomphateur. Mais si, comme jeune homme, il y fut « maître », cette fois il y revient en « serviteur ». Accompagné de ses filles, qu'il montre un peu partout avec complaisance, il assiste aux répétitions, à de nombreux dîners offerts en son honneur, et se laisse couronner de roses sans trahir sur son visage la douleur des épines. Car il y en a beaucoup, et, bien que secrètes, assez pointues. Une autre surprise l'attend. En sortant de la salle de concert, après une répétition, Bülow l'entraîne vers la promenade « Sous les Tilleuls ». Il semble tout embar-

lassé, honteux. Et soudain : « Mon cher maître... comment vous le dire ?... J'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Cosima. » Liszt en demeure interloqué. Puis il ouvre les bras à celui que depuis longtemps déjà il se plaît à nommer son fils. Toutefois, le projet doit demeurer encore secret. Quant à Blandine, elle a refusé trois partis coup sur coup ; aurait-elle laissé son cœur à Paris ?

Comme il s'y attendait, le concert déchaîne dans la salle une tempête d'applaudissements et dans la presse une tempête de critiques. Double effet que les artistes connaissent bien. « Il semble, écrit l'un des grands juges en résumant l'opinion de l'école classique, il semble que Liszt soit vraiment incapable de se convaincre de son incapacité... » Franz sourit, fort de sa foi en son génie et de son humilité chrétienne. Lui qui connut dans toute l'Europe tant de jouissances d'amour-propre, ces grandissantes mortifications lui paraissent presque justes. Ce sont les coups d'une discipline qui fouette le sang, rien d'autre. « J'espère, écrit-il à Wagner, que les éreintements dont j'ai été l'objet de la part de la critique profiteront à ton *Tannhäuser* et que l'impression que cette œuvre ne manquera pas de produire sur le public ne souffrira pas trop des attaques d'une presse malveillante. »

Avec plus de confiance que jamais il se remet à composer. Le cardinal-primat de Hongrie l'a chargé d'écrire une grand'messe pour la consécration du dôme de Gran, et il y travaille avec ferveur. Le *Kyrie* et le *Gloria* sont bientôt achevés. Et cela en dépit d'une vie où le bonheur commence à décliner. Est-ce le mot juste ? Non pas tant peut-être le bonheur que l'enthousiasme, la joie. Il est moins jeune d'esprit. Le grand désir de Carolynne d'unir sa vie à la sienne le touche aussi vivement, mais le travaille moins. C'est davantage pour elle qu'il espère que pour lui. Une sorte d'indifférence pour tout ce qui n'est pas idée commence d'envelopper ses sensations. Il se regarde souffrir plutôt qu'il ne souffre, et plutôt qu'il n'aime, il se laisse aimer. Ça ne veut pas dire qu'il ne sache plus. Son instinct de

conquête est aussi vif qu'auparavant, mais dépouillé toutefois de ces belles exigences qui, aux regards de l'âme, en font le véritable prix. L'amour-passion, tout ouaté de sécurité, s'est transformé en amour-tendresse. C'est le mot le plus fréquent désormais, sous la plume de Franz : tendresse, bénignité. « Je ne vis qu'imbibé et cerné de toutes parts de votre tendresse. » « Je vous rends grâce et vous bénis. » « Votre bénédiction m'a reçu au seuil de cette maison que votre amour et votre tendresse ont transformée en un ciel de la terre pour mon cœur. Vous êtes ma musique et ma prière, maintenant et à toujours. »

La mort du tzar apporte à Carolynne quelques semaines d'espoir dans la question de son divorce ; mais son successeur se montre aussi intransigeant. Il faut de nouveau se résigner, faire des démarches, plaider, attendre. Heureusement que Liszt compose et travaille chaque matin, quelquefois dès six heures. Il souffre moins que la princesse de ce concubinage forcé. Gœthe n'a-t-il pas mis vingt ans à régulariser sa liaison ? L'après-midi il sort faire de longues promenades qui, presque toujours, le ramènent dans Weimar où des visites l'attardent. C'est en général vers la Karlplatz qu'il se dirige. Il y a là un petit appartement tout à côté du théâtre, deux fenêtres où une forme blanche semble guetter. Dès que le grand homme paraît, les croisées se ferment, les rideaux sont tirés. Liszt monte en courant chez l'élève préférée. Faut-il qu'elle s'applique, puisque la leçon se prolonge toujours si tard ! Il est vrai que cette charmante Agnès se destine à l'enseignement. Elle est Hanovrienne, mais a passé toute sa vie à Paris et porte des toilettes charmantes qui font jaser les dames de Weimar. On parle donc français, littérature, et le reste.

Est-ce de l'amour ? Eh ! pourquoi tout de suite les grands mots ! On peut aimer par vocation. On peut aimer l'amour, ce qui n'implique pas forcément qu'on aime. Et puis, l'on a beau faire cadeau de soi, il en reste toujours un peu, sinon vaudrait-il la peine d'être plus riche et plus généreux que d'autres ? Franz ne pense même pas qu'on puisse lui en faire reproche. Qu'il soit

aimé ailleurs, n'est-ce pas en somme flatteur pour celle qu'il aime ? La poste restante, les petites fugues clandestines, les rendez-vous à Düsseldorf, à Gotha, à Francfort, c'est la joie d'être encore jeune et cette poésie intime qui consiste à peupler un pays de souvenirs secrets. Dans l'hôtel de Gotha, Agnès et lui avaient lu ensemble le magnifique passage des *Soirées de Saint-Pétersbourg* sur les *Psaumes* ; à Cassel, le Dante (toujours ce Dante qui le poursuit de femme en femme).

Une chose très bonne aussi, c'est de pouvoir s'exprimer sans la moindre contrainte. Avec Agnès, pas de diapason obligatoire. On ne se donne jamais le *la*. On se raconte comme on est. Et lorsque, après quelques saisons, elle a quitté à son tour le grand-duché pour courir le monde, l'habitude est déjà prise de se parler la plume en main. « Je n'ai pas continué à vous écrire, sans pour cela discontinuer à vous dire toutes sortes de choses. Il me tarde d'avoir de tes nouvelles. Tu sais bien que je ne veux pas t'être une gêne – ainsi ne m'écris que quand tu en trouveras le temps – mais écris-moi toujours ainsi, d'abondance de cœur. » « Votre cœur ne se trompe pas, je ne vous ai point quittée. » « Vos lettres me sont douces et chères, et c'est comme une bonne action que vous faites de songer à moi, car je suis mortellement triste et lassé... » « J'ai toujours les mêmes choses à vous dire par les mêmes silences. Mon cœur se brise et se consume incessamment dans je ne sais quelle attente infinie. » « Priez pour moi et restez-moi douce et compréhensive. »

Aux heures découragées, Franz trouve de la force à s'épancher dans cette âme détendue. Au milieu de son travail, si parfois l'injustice du public, l'espèce de haine dont il se sent entouré par le monde musical, ou même une peine plus vive comme la brutale injure intellectuelle que lui décoche un jour ce Joachim dont il a lancé la fortune, viennent troubler son calme, ah ! certes, il est apaisant de rencontrer la pensée de cette Agnès, qui n'a jamais une exigence ni un reproche. « Merci de votre tendresse, de votre bonté et de toute cette grâce de simplicité et de poésie innée qui me captive, lui écrit-il. Toute ma vie

est attachée à ce coin de terre (Weimar) et j'espère y trouver le dernier et le suprême bien : une mort calme et resplendissante des ardeurs de la foi. »

La *Messe de Gran* s'élabore et s'achève en plein élan mystique. Franz peut dire qu'en y travaillant il a plus prié que composé. Pendant deux mois il n'est guère sorti de la chambre bleue et du petit oratoire adjacent. Faut-il cependant que cette *Messe* lui apporte un nouveau chagrin : la sourde et puissante hostilité de son ami le prince Festetics, qui intrigue auprès du cardinal-primat pour en empêcher l'exécution. Ce grand seigneur mélomane avait lui-même une messe à présenter ! Celle de Liszt l'emporte malgré tout, et il arrive fin août 1856 à Gran, la métropole du catholicisme en Hongrie.

Réception solennelle à Pest, d'abord, aux cris habituels de « Eljen Liszt ». Fête populaire, car il est avéré maintenant que le compositeur fait « partie intégrante de la fierté nationale ». Puis, la veille du grand jour, Liszt assiste à une messe basse et prie pour l'Absente et la chère Magnolette. Enfin, le 31 août, quatre mille auditeurs étant réunis dans la basilique, parmi lesquels l'empereur et les archiducs, Liszt lève son bâton pour diriger la première de ses grandes œuvres religieuses.

« Une révolution », chuchote-t-on. « Un coup d'Église », dit Bülow. Un nouveau champ pour l'art, pense Liszt, un champ illimité et pour lequel il sent naître en lui une irrésistible vocation. « Le compositeur de musique d'Église est aussi un prédicateur et un prêtre, dit-il. Là où la parole n'est plus assez expressive, la musique vient lui apporter une foi, un élan nouveaux ». Palestrina, Lassus, Bach et Beethoven, tels sont les maîtres auxquels il aspire à succéder. Le premier essai de cette musique sacrée se trouve déjà dans le *Psaume XIII*, pour soli, chœur et orchestre, composé dans ce même temps « avec des larmes de sang ».

Éternel, jusques à quand m'oublieras-tu sans cesse ?
Jusques à quand cacheras-tu ta face de moi ?
Jusques à quand aurai-je des soucis dans mon âme
Et chaque jour des chagrins, dans mon cœur ?
Jusques à quand s'élèvera mon ennemi contre moi ?...
Mais je me fie en ta bonté ;
J'ai de l'allégresse dans le cœur à cause de ton salut.
Je chanterai à l'Éternel, car il m'a fait du bien.

Paroles où sont résumées les désolations de la très infiniment seule et chère, les tristesses de Liszt et cette ferme espérance qui ne quitte jamais son âme confiante. La même saison, les mêmes émotions, font jaillir de ce même trouble la fugue sur le nom de *B-A-C-H* et la *Messe de Gran*. Messe solennelle dont les six grandes divisions, d'une admirable structure, d'une frappante unité de pensée, sont formées par le développement, de thèmes caractéristiques qui circulent à travers l'œuvre et en coordonnent les parties selon le système musical utilisé par Liszt dans ses poèmes symphoniques. Cette forme toute neuve, toute mystique, toute dramatique, fut reprochée à Liszt par ceux qui pensent que la souffrance de l'homme n'a rien à voir dans le mystère du divin sacrifice. Mais où le musicien mettrait-il donc son âme, si ce n'est là ? Et la singulière critique ! N'est-ce pas ce qui chante ses profondeurs dont Dieu tient compte au pécheur repentant ? Franz ne pouvait se tenir strictement au plain-chant et au développement liturgique sans se condamner à n'écrire plus qu'un morceau de circonstance. Et c'est une prière qu'il a composée. Beethoven ne fit pas autre chose dans sa *Messe en ré*, ni Wagner dans son *Parsifal*. Liszt commit toutefois une erreur, celle d'enfermer son œuvre sous les voûtes d'une cathédrale où la liberté de son exposition fit l'effet du désordre. Tout ce qui était force et passion se perdit dans la vaste résonance de la basilique. Le plain-chant au contraire, avec son puissant unisson, les harmonies simples ou massives du faux bourdon, s'équilibrait et s'adaptait aux dispositions architecturales. C'était bien là cette « harmonie posée et religieuse » dont parle

Montaigne, et qui se marie si bien à « la vastité sombre de nos églises, à la diversité d'ornements et ordre des cérémonies, et au son dévotieux de nos orgues ».

La *Messe de Gran* motiva de violentes critiques pour tout ce qu'elle contenait d'audaces harmoniques, de formes dissonantes nouvelles – notamment dans le *Crucifixus* – où Liszt emploie déjà les frottements de seconde, comme nos compositeurs les plus récents. L'empereur ne la goûta guère, mais le cardinal-primat beaucoup. Ce prélat invita l'auteur à dîner chez lui en compagnie d'une soixantaine de hauts dignitaires et lui porta un toast en latin.

Liszt séjourna ensuite dans le couvent des Franciscains, à Pest, où il était aimé. On lui fit fête. On le reçut dans le tiers-ordre, fondé par saint François le jour qu'il prêcha aux oiseaux. Jour béni où Frère Masseo vint dire au Pauvre d'Assise de la part du Seigneur : « Ce n'est point pour toi seul que tu as été appelé, mais afin que tu cueilles une abondante moisson d'âmes et que Dieu en gagne un grand nombre par ton entremise. » Ainsi naquit ce troisième ordre, pour le salut de tous les hommes, dans toutes les conditions de la vie. Y entrer, était pour Franz l'accomplissement d'un vieux et cher souhait. Plus que jamais, le voici sollicité d'honorer son âme. Désormais il s'agit de remonter aux fondements, comme parle Lacordaire, et de « pénétrer à ces sources vives qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle ».

XX

« Excellent Franz... Tes poèmes symphoniques me sont devenus tout à fait familiers : c'est la seule musique dont je m'occupe. Tous les jours je lis de bout en bout l'une ou l'autre de tes partitions comme je lirais un poème, tranquillement, sans m'interrompre. Il me semble plonger chaque fois dans une profonde mer de cristal pour y être tout à moi, pour oublier le monde entier et vivre pendant une heure de ma vie véritable. Rafraîchi et fortifié, je remonte ensuite à la surface pour soupirer après ta présence. Oui, oui, tu t'y entends, tu t'y entends ! Tu vas venir bientôt et m'apporter *mon* Dante. Belle et merveilleuse perspective. Amène la princesse, entends-tu ? Et l'enfant doit venir aussi. Toujours et éternellement, ton Richard Wagner. »

Or, Liszt voyage avec sa *Messe*, de Gran à Budapest, de Prague à Stuttgart. Dans cette ville il s'attarde un peu, parce qu'il loge chez une des plus jolies femmes du grand monde international, la Fée Blanche de Théophile Gautier, le Cygne de Henri Heine, la belle Marie Kalergis enfin, l'élève préférée de Chopin. Depuis plus de dix ans Liszt est un ami très cher de cette grande dame virtuose. Ils sont l'un et l'autre des solitaires, des oiseaux voyageurs, et tous les deux les premiers disciples de Wagner. Nomades qui possèdent pour seule patrie l'art et quelques souvenirs amoureux éparpillés à travers l'Europe mélomane. Marie Kalergis, née comtesse Nesselrode, est à demi Polonaise, à demi Russe, comme Carolyne, laquelle a double-

ment, et peut-être triplement lieu d'en être jalouse. Cette « femme-cygne » n'a-t-elle pas eu la joie de soigner Liszt, une fois qu'il était tombé malade, à Bonn ? Ne dit-on pas qu'elle appartient à la diplomatie secrète du tzar ? Et surtout, n'est-elle pas d'une éblouissante beauté ? Quoi qu'il en soit, elle fait mine d'être lassée des dissonances du « concert européen » où elle tient l'une des premières flûtes, parle de se faire construire un ermitage à Bade, et joue à quatre mains avec Liszt ses *Préludes* et son *Orphée*. À trente-quatre ans on dit d'elle, comme à vingt :

De quel mica de neige vierge,
De quelle moelle de roseau,
De quelle hostie et de quel cierge
A-t-on lait le blanc de sa peau ?

A-t-on pris la goutte lactée
Tachant l'azur du ciel d'hiver.
Le lis à la pulpe argentée.
La blanche écume de la mer ;

... L'ivoire où ses mains ont des ailes.
Et, comme des papillons blancs.
Sur la pointe des notes frêles.
Suspendent leurs baisers tremblants...

Liszt s'arrache avec un peu de peine à cette déesse du « blanc majeur » en qui la musique mettait un beau cœur rose, et il arrive enfin à Zurich en tenant sous le bras la partition que son ami réclame. À peine s'est-on embrassé que Wagner l'installe devant son piano. Le finale de la *Faust-Symphonie*, qu'il connaît déjà, l'a convaincu de la « magistrale puissance de conception » de son ami. Le souvenir de Marguerite y flotte, pur et léger, sans que l'attention soit forcée par des moyens violents. La *Dante-Symphonie*, à son tour, le remplit d'étonnement. Quelle mine d'aubaines que cet homme chez qui foisonnent les trouvailles, les crudités, soudain coupées par des lieux communs que son génie n'entend même pas. Wagner en est tout

constellé d'idées. Mais voilà tout à coup un motif emphatique qui succède au doux et planant *Magnificat*.

– Non, non, pas cela ! se récrie-t-il. Enlève cela. Pas de Seigneur Dieu majestueux ! Conservons ce flottement vague et délicat.

– Tu as raison, répond Liszt. C'était aussi mon idée ; la princesse a été d'un autre avis. Mais il en sera fait selon ton conseil.

Cette princesse, déjà Wagner commence de s'en méfier puisque la voilà nichée dans ce « cœur de l'art » où il prétend demeurer seul avec l'ami. Mais comment garder rancune à l'étrange personne, lorsqu'elle arrive quelques jours plus tard ? Sa grâce polonaise et patriarcale, ses bizarreries, séduisent même la difficile Minna Wagner. L'hôtel *Baur-au-Lac*, où elle s'est installée, devient aussitôt le centre d'une animation qui gagne toute la ville. Ce ne sont qu'allées et venues de voitures et de domestiques, dîners, soirées, et l'on voit surgir de tous côtés quantité de personnages dont on ne se doutait pas qu'ils habitaient Zurich : Winterberger, un élève de Liszt ; Kirchner, un adepte passionné de Schumann, qui joue à l'excentrique ; Kœchly et dix autres professeurs de l'Université ; l'architecte Semper, le sauvage Sulzer (un industriel de Winterthur), les Wesendonck, la cantatrice Heim, le docteur Wille, le vieil ami Herwegh. Une agréable atmosphère de liberté et de sans-gêne règne autour de la princesse. Dans les réunions intimes chez M^{me} Wagner, elle aide celle-ci à servir les invités.

Le 22 octobre, date toujours solennelle, est cette fois particulièrement brillant, et la princesse réunit à l'hôtel tout ce que Zurich peut offrir de personnages marquants. Un télégramme de Weimar apporte un long poème que Herwegh déclame au début de la soirée. Puis Liszt se met au piano, M^{me} Heim à sa droite, Wagner à sa gauche, et ils chantent tout le premier acte d'une œuvre que personne encore ne connaît : *la Walkyrie*. L'enthousiasme est tel, que, malgré la fatigue, ils chantent aussi

une scène du second acte. Ensuite, Richard et Franz jouent à deux pianos une œuvre symphonique de Liszt. Souper, pour terminer, champagne, « petit cognac », discours et discussions. On met l'*Egmont* de Goethe sur le tapis. Wagner l'admire, Liszt le méprise parce que le héros se laisse duper. La musique a mis leurs nerfs dans un tel état, qu'au milieu d'un silence angoissé les deux compositeurs s'affrontent, visage contre visage, décomposés par la passion. Superbe instant, que personne ne vient gâter d'un mot. Et la violence tout d'un coup tombe dans une mutuelle stupeur. Mais les deux amis en gardent pour toujours le sentiment obscur que, si la dispute éclate une fois entre eux, elle sera effrayante comme l'amour.

Un autre jour, chez Herwegh, Liszt se passionne pour un piano horriblement désaccordé. Le poète en veut faire vite chercher un bon, mais quelle faute c'eût été ! Liszt adore les pianos faux. C'est là-dessus qu'il improvise le mieux. Les dissonances ressortent avec un exquis éclat, et, imprévues, les modulations s'enchaînent. « Ce fut si beau, dit Wagner, que nous ne crûmes plus à de la magie, mais à de la sorcellerie. » Tandis que Liszt raccompagne Wagner chez lui, celui-ci lui confie les tristesses de sa vie conjugale. Et Liszt, après ces aveux pénibles de l'ami le plus cher, s'arrête, le saisit dans ses bras, et, sans dire un mot, appuie ses lèvres aux siennes. Le souvenir de cet instant ne les quittera jamais.

Bientôt, toute la petite bande se met en route pour Saint-Gall, où l'on va passer huit jours afin d'inaugurer les concerts du nouveau directeur de la musique. La princesse invite tout le monde à l'hôtel du Brochet. Wagner et sa femme ont leur chambre à côté de M^{me} Carolyne. Mais dès la première nuit, celle-ci est prise d'une de ses crises nerveuses d'étouffement, et, pour la délivrer des hallucinations qui la tourmentent, Magnolette lui fait la lecture à haute voix. Wagner s'éveille, s'agace, frappe contre le mur. La lecture continue. Il essaye de résister à la colère. Mais, à deux heures du matin, n'y tenant plus, il entre dans un état d'excitation indescriptible, sonne sans relâche,

ameute les domestiques, et arpente le corridor en chemise de nuit. Il se fait donner une chambre à l'autre bout de l'hôtel et va se plaindre à Liszt, qui dort à poings fermés. Le lendemain, ni la princesse Marie, ni Franz, accoutumés depuis longtemps à ces extravagances, ne semblent le moins du monde gênés.

Avec le petit orchestre saint-gallois, Liszt répète ses *Prélude* » et son *Orphée*, dont l'exécution est vraiment entraînante. Wagner place l'*Orphée*, si modéré de forme, en première place parmi les œuvres de Liszt. Le public, lui, s'enflamme surtout pour les *Préludes*. Wagner dirige l'*Eroica* de Beethoven « avec bien des souffrances », car en de telles occasions il se refroidit toujours et prend la fièvre. Mais les deux hommes tiennent à se juger au pupitre. Ils s'observent réciproquement « avec une attention et un intérêt vraiment instructifs ». De part et d'autre l'impression est juste et profonde.

On banquette le soir. On rebanquette le lendemain. Chez un mécène local, Liszt joue la *Grande sonate en si bémol majeur* de Beethoven. Kirchner déclare :

– Nous avons le droit de dire que nous venons d'assister à quelque chose qui ne paraissait pas possible et je crois encore à l'impossibilité de ce que, pourtant, nous avons entendu.

– L'originalité de Liszt, ajoute Wagner, c'est qu'il donne de soi-même au piano ce que d'autres construisent avec la plume et le papier.

Enfin, la veille du départ, pour commémorer le vingtième anniversaire du mariage de Wagner avec Minna, ces merveilleux enfants déambulent par couples dans tout l'hôtel du Brochet en une vaste polonaise, pendant que Liszt fait éclater le piano sous la « Marche nuptiale » de *Lohengrin*.

Voici Wagner de nouveau seul, forgeant son *Siegfried* et lisant la correspondance de Schiller et de Goethe. « Ce livre, écrit-

il à Magnolette, est devenu comme une consécration de notre amitié. Rarement je lis ce qui s'offre à mes yeux, mais bien ce que j'y mets de moi-même. C'est ainsi que j'ai lu tout ce que je pourrais susciter, encourager et développer avec Liszt si nous étions ensemble. Nos exceptionnelles relations d'amitié, je les ai lues en lettres d'or... » Et à Liszt même : « Ton amitié est le grand événement de ma vie. »

Liszt, de son côté, continue d'agir en faveur de celui dont la gloire lui semble être l'honneur d'un peuple. Il écrit au jeune grand-duc : « Il est de mon devoir, monseigneur, de fixer de nouveau votre attention sur une grande chose, et j'entre en matière sans autre préambule. Pour l'honneur et l'intérêt de la protection que Votre Altesse Royale accorde aux beaux-arts, comme pour l'honneur de l'initiative et de la préséance que j'ose vous prier de revendiquer pour Weimar en ces matières, selon la mesure du possible, il me semble non seulement convenable, mais nécessaire et comme indispensable, que les *Nibelungen* de Wagner soient représentés en premier lieu à Weimar. Cette représentation n'est sans doute pas une chose toute simple et aisée ; il faudra prendre des mesures exceptionnelles, comme par exemple la construction d'un théâtre et l'engagement d'un personnel *ad hoc* conformément aux intentions de Wagner ; des difficultés et des obstacles peuvent se rencontrer, mais à mon sens, et tout bien examiné, il suffira que Votre Altesse Royale s'attache à le vouloir sérieusement pour que ces choses se fassent comme d'elles-mêmes. Quant au résultat matériel et moral, je ne crains pas de me porter garant qu'il sera de tous points tel que Monseigneur aura lieu d'en être satisfait. L'œuvre de Wagner, dont la moitié se trouve achevée et qui sera complètement terminée dans deux ans, dominera cette époque comme le plus monumental effort de l'art contemporain ; c'est inouï, merveilleux et sublime. Combien ne serait-il donc pas à déplorer que les conditions mesquines de la médiocratie, qui, dans certaines circonstances, règne et gouverne, parviennent à l'empêcher de luire et de rayonner sur le monde ! »

Mais Charles-Alexandre songe à tout autre chose : au triple monument de son grand-père, de Gœthe et de Schiller qu'il s'agit d'inaugurer par des fêtes au mois de septembre prochain. Liszt est chargé du programme de musique. Entre temps, il essuie de nouveau quelques belles défaites à Leipzig et à Vienne, où l'on siffle ses compositions qu'il y est venu conduire. À Aix-la-Chapelle, l'ami Hiller, un vieux camarade de vingt ans, donne en personne le signal d'une manifestation antilisztienne. Mais celui à qui les revanches grandioses seraient tellement aisées, ne consent pas à s'amoindrir. Le pianiste en lui est totalement mort. Il ne peut comprendre pourquoi si peu d'artistes lui savent gré de viser à un plus haut but et s'en étonne : « Ne suis-je donc pas pour tout le monde artistique, pense-t-il, un assez noble bonhomme ? » Hé, c'est précisément ce qu'on ne vous pardonne pas !

Heureusement Wagner le sait, le dit, le proclame dans les journaux. Cela compte plus que tout pour cette âme en qui l'amour exige l'amour. Il lui faut *appartenir* pour *posséder*. Se reportant aux soirées de Saint-Gall, Franz avoue à Richard : « Ton regard rayonnant remplissait mon âme d'une lumière féconde, la réconciliait avec elle-même et l'enveloppait de caresses. » Ophélie est encore aimée, certes, « seulement Hamlet, comme tout caractère exceptionnel, exige d'elle impérieusement *le vin* de l'amour, et ne se contente pas du petit lait. Il veut être compris, mais sans se soumettre à l'obligation de s'expliquer. » Pas de petit lait, mais du vin, voilà ce que demande ce Lohengrin toujours prêt à remonter dans la nacelle du cygne. Pas d'explication, mais de la compréhension. Ce qui lui manque à l'Altenburg en désirs neufs, en silences, en souffrances même, il ne peut le trouver désormais que dans les climats de l'idéal.

Cette année 57 est une année d'amour pour toute la famille Liszt. Cosima se marie avec Hans de Bülow le 18 août, à Berlin. Et Blandine, partie en séjour chez sa mère, à Paris, s'y fiance avec l'avocat Émile Ollivier, qu'elle épouse à Florence au jour saint du 22 octobre. Franz assiste au mariage de la cadette et

laisse à Nélida la joie de marier l'aînée. Quant à lui, son œuvre d'amour pour cette année-là, c'est la *Faust-Symphonie* et les *Idéals*.

On les donne pour la première fois pendant les fêtes du centenaire de Charles-Auguste, le prince protecteur des arts. Pendant ces trois jours du début de septembre, Weimar étouffe de poètes, de musiciens et de curieux. Les fenêtres sont toutes louées sur le passage du cortège. Comme Liszt et la princesse s'approchent de la leur, dans une maison amie, les belles dames se reculent vivement pour n'avoir pas à saluer ce couple de hors-la-loi. De cet instant, Franz et Carolynne cessent toutes relations avec la société de Weimar. Au grand concert du 5 septembre, les *Idéals* sont accueillis froidement. Mais le public ne résiste point à la *Faust-Symphonie*. C'est le chef-d'œuvre de Liszt, sa Neuvième, ce fruit parfait que le meilleur des plants ne produit qu'une seule fois. Au surplus, il vient en sa saison et constitue un prologue dramatique d'une immense portée pour les formes nouvelles de la musique instrumentale. En même temps qu'elle ferme l'album de la musique à programme, la *Faust-Symphonie* ouvre le livre des grandes synthèses musicales. Ses trois parties, Faust, Marguerite, Méphisto, bien que dessinant trois caractères absolument dissemblables, conservent, grâce à leur unité thématique, toute la grandeur d'un drame individuel. « Je suis celui qui cherche », dit l'homme. « Je suis celle qui aime, » dit la femme, « Et moi, dit le diable, je suis celui qui nie. » Arbitre de ce conflit, Liszt le conclut en amant et en mystique par un chœur qui proclame la vertu de « l'éternel féminin ». « L'éternel féminin nous attire, nous élève... » C'est l'obstiné *Credo* de ce fidèle croyant. « En livrant cela à la foule en ce jour, lui écrit Wagner, songe que tu fais exactement ce que nous faisons quand nous usons sous les yeux du monde notre corps, notre visage et notre vie. Nous n'entendons pas que cela nous revienne aimé et compris de tous. »

Liszt a tout livré maintenant du cœur de son rare cœur. Il n'attend plus qu'il lui en revienne grand'chose. Il est parvenu à ce point où recevoir ne signifie plus rien pour le bonheur.

Depuis longtemps déjà, Charles-Alexandre ne rêvait qu'aux lauriers de son grand-père. Il prétendait refaire du théâtre de Weimar ce qu'il avait été du temps de Goethe, sans nullement voir que depuis dix ans ce théâtre était devenu le centre musical le plus important d'Europe. Que son chef d'orchestre lui fût envié par toutes les cours d'Allemagne, il ne s'en doutait pas. Il voulait du théâtre, non toute cette musique de l'avenir qui faisait rire les journalistes. Et c'est à « ce bon, cet excellent ami Liszt » qu'il s'adressa pour dénicher l'intendant général capable de rendre à la scène weimarienne son éclat d'autrefois. Liszt désigna M. de Dingelstedt, lequel arriva aussitôt et se mit à l'ouvrage. En quelques mois il monta une série de mauvaises pièces, flatteuses pour la médiocrité et d'excellente recette. C'est dire que la place laissée à la musique fut réduite au minimum. Ce Dingelstedt était un homme adroit, insinuant, hautain et beau parleur. Tant que la cour resta fidèle à Liszt, il se montra pour lui aimable, voire empressé. Toutefois, lorsque mourut la grande-duchesse douairière et que Charles-Alexandre prétendit jouer plus princièrement le rôle de son aïeul, l'intendant général se démasqua. D'un trait de plume il barra dans son budget les crédits nouveaux demandés pour la musique. Liszt vit venir ces choses, et qu'il fallait décidément renoncer au risible projet d'offrir aux Weimarois *l'Anneau des Nibelungen*. Il fit nommer Lassen second chef d'orchestre et se cantonna plus serré dans sa solitude de l'Altenburg.

De longtemps il n'en sortit que pour voyager. Tantôt c'était un festival Mozart qu'il allait diriger à Vienne, tantôt sa *Messe* qu'il reprenait à Pest, ou une visite chez un nouvel ami de la *Zukunftsmusik*, le prince de Hohenzollern-Hechingen, qui l'invitait dans son château de Löwenberg en Silésie. Ou bien il

vivait dans le cercle de ses élèves, dont Tausig, Bronsart, Klindworth, Rubinstein et Cornélius étaient les plus marquants. La princesse s'était mise à écrire, tout comme M^{me} d'Agoult. Mais de plus en plus sa pensée s'occupait des seuls problèmes religieux. Dans la fumée de ses cigares foncés, elle esquissait le plan d'un ouvrage intitulé : *Bouddhisme et Christianisme*, tandis que Franz notait les deux premières images de sa *Sainte Elisabeth*. Mais, malgré leur double activité il y a quelque chose – non point entre eux, mais dans l'air ambiant, dans l'air spirituel de Weimar – qui présage pour leurs destinées un nouveau changement. Ce n'est pas toujours dans la raison ni dans l'intelligence que l'homme entend la sonnette d'alarme, quelquefois ses sens même, ses superstitions l'avertissent mieux et le réveillent à temps. « Je suis encore de ce monde sans trop savoir pourquoi, songe Liszt. Ma pensée et mon cœur hantent des régions peu connues d'autrui, et si l'on me demandait *ce que j'ai*, je serais fort embarrassé de répondre. » Sans doute. Aussi n'est-ce pas en lui, cette fois, qu'est l'ennemi, mais dans le bureau de l'intendant général. Ici se noue ce qui se noua toujours contre les hommes de premier plan : la haine. Elle ne cherchait qu'un prétexte pour éclater, et Liszt le lui fournit en montant *le Barbier de Bagdad*, de son ami Cornélius.

Il trouvait à cet opéra beaucoup d'esprit et d'originalité, du style, de la noblesse, et l'avait mis en répétition avec amour. M. de Dingelstedt, qui le jugeait mauvais, profita de la circonstance, et le soir de la représentation, quand le rideau tomba, Liszt fut salué pour la première fois à Weimar par une bordée de sifflets. Personne ne s'y méprit ; c'était une cabale soigneusement préparée. Elle dura assez longtemps, malgré l'indignation feinte ou réelle du grand-duc, jusqu'à ce qu'enfin Liszt, remonté au pupitre, se fût lui-même tourné vers le public avec tout son orchestre pour applaudir l'auteur.

Ce soir même – c'était le 18 décembre de 1858 – il décida de remettre sa démission. Ce fut dans la ville un coup de foudre. Deux jours après, il dirigea encore la *Première Symphonie* de

Beethoven (en ut majeur) et cela de manière si émouvante, que le public se déchaîna d'enthousiasme. En ces moments-là, remarquait Andersen, Liszt devenait beau comme l'inspiration elle-même, et Cornélius note que pendant l'exécution il semblait à tel point rempli de son *démon*, qu'à peine l'osait-on regarder. Le grand-duc joignit ses efforts à ceux du public demeuré fidèle pour tenter de faire revenir Liszt sur sa décision.

– N'y a-t-il rien, lui fut-il demandé, qui puisse vous engager à rester ?

– Si, répondit-il, l'autorisation de faire jouer *Tristan*.

De quoi il ne pouvait être question, Wagner étant précisément le pôle électrique d'où partaient tous ces orages. Et de fait, jamais *M. le maître de chapelle en services extraordinaires* ne reprit officiellement son bâton à Weimar. Il adressa au grand-duc une lettre motivée, où il exposait les raisons qui l'obligeaient, si un cahier des charges autrement conçu ne lui assurait pas une plus réelle indépendance, à renoncer pour de bon au poste qu'il croyait avoir rempli avec honneur. Il ne cacha point que son œuvre personnelle réclamait de sa part un effort qui ne pouvait guère être fourni dans les conditions de luttes mesquines auxquelles il se voyait réduit. « Ce qui me reste à écrire aura, je l'espère, un retentissement plus prolongé que je ne saurais l'attendre de ma coopération personnelle au mouvement du théâtre et des concerts. En continuant mes fonctions, Monseigneur, je vous donnerais ce que nulle somme ne peut compenser, mon temps, qui est ma renommée. La reconnaissance peut me commander tous les sacrifices, pourvu qu'ils ne soient pas stériles. »

Le grand-duc, malgré son respect pour Liszt, ne lui donna pas du coup partie gagnée. Et le musicien comprit qu'une nouvelle fois cette heure était venue où il fallait, pour ne se pas renoncer, faire ses adieux au personnage qu'il fut. Officiellement, pendant toute une année encore, rien ne sembla changé. Mais on eut beau le nommer bourgeois d'honneur de la ville de Wei-

mar et instituer, le jour de sa fête, un cortège aux flambeaux, son âme s'était déprise des lieux où elle avait souffert. Elle avait cessé de croire et s'était lassée d'attendre. Elle s'était résolue au divorce.

Affaire de convenances intellectuelles plus encore que de sentiments. En restant, l'esprit eût abdiqué, et c'est à quoi Liszt ne pouvait consentir. Avant lui, le théâtre de Weimar n'avait eu de signification que sous Gœthe, et Gœthe n'avait jamais eu besoin d'y paraître en public. Liszt ne demandait pas autre chose que cette direction spirituelle, mais elle lui paraissait fondamentale. Charles-Alexandre ne sut pas la lui donner.

Un soir de particulière lassitude, Liszt jeta sur le papier, pour Agnès, cette confidence :

« ... Si je suis resté à Weimar une douzaine d'années, j'y ai été soutenu par un sentiment qui ne manquait pas de noblesse – l'honneur, la dignité, le grand caractère d'une femme à sauvegarder contre d'infâmes persécutions – et de plus, une grande idée : celle du renouvellement de la musique par son alliance plus intime avec la poésie : un développement plus libre, et pour ainsi dire plus adéquat à l'esprit de ce temps, m'a toujours tenu en haleine. Cette idée, malgré l'opposition qu'elle a rencontrée et les entraves qu'on lui suscite de toutes parts, n'a pas laissé que de cheminer un peu. Quoi que l'on fasse, elle triomphera invinciblement, car elle fait partie intégrante de la somme des idées justes et vraies de notre époque, et ce m'est une consolation de l'avoir servie loyalement, avec conscience et désintéressement. Si, lors de ma fixation ici, en 48, j'avais voulu me rattacher au parti *posthume* en musique, m'associer à son hypocrisie, caresser ses préjugés, etc..., rien ne m'était plus facile par mes liaisons précédentes avec les principaux gros bonnets de ce bord. J'y aurais certainement gagné à l'extérieur en considération et en agréments ; les mêmes journaux qui ont pris à charge de me dire force sottises et injures m'auraient vanté et célébré à l'envi, sans que je me donne grande peine pour cela. On aurait

volontiers *innocenté* quelques peccadilles de ma jeunesse, pour louer et relever de toutes manières le *zélateur* des bonnes et saines traditions, depuis Palestrina jusqu'à Mendelssohn. Mais tel ne devait pas être mon lot ; ma conviction était trop sincère, ma foi dans le présent et dans l'avenir de l'art trop ardente et trop positive à la fois, pour que je puisse m'accommoder des vaines formules d'objurgation de nos pseudo-classiques qui s'évertuent à crier que l'art se perd, que l'art est perdu.

« Les flots de l'esprit ne sont pas comme ceux de la mer ; il ne leur a pas été dit : « Vous irez jusqu'ici et pas plus loin » ; tout au contraire, l'esprit souffle où il veut, et l'art de ce siècle a son mot à dire tout aussi bien que celui des siècles précédents, et il le dira infailliblement.

« Toutefois je ne me suis jamais dissimulé que ma position était des plus difficiles, et ma tâche fort ingrate, pour de longues années au moins. Wagner ayant si vaillamment innové et accompli de si admirables chefs-d'œuvre, mon premier soin devait être de conquérir à ces chefs-d'œuvre une fixité qui se racine dans le sol allemand, alors que lui était exilé de sa patrie et que tous les grands et les petits théâtres d'Allemagne craignaient de risquer son nom sur une affiche. Quatre ou cinq années d'*entêtement*, si vous voulez, de ma part, ont suffi pour que ce fait s'accomplisse, malgré l'exiguïté des moyens qui étaient à ma disposition ici. En effet, Vienne, Berlin, Munich, etc..., depuis cinq ans ne font que suivre ce que le petit Weimar (dont ils s'étaient moqués d'abord), leur a dicté il y a dix ans. On voudrait bien une halte maintenant et je ne sais quel accoudement impossible, qui serait comme la pièce de drap neuf sur le vieil habit ou le vin nouveau dans les vieilles outres... Mais il s'agit de bien autre chose encore, en vérité, et je tiens à justifier l'inscription que Wagner m'a mise sous son portrait : « *Du weisst wie das werden wird.* – Aussi n'aurai-je point de relâche tant que je vivrai. »

XXI

Toutefois, la coupe n'est pas encore complètement pleine. Il y manque les dernières gouttes d'amertume. Mais, quand le malheur y coule, il ne s'arrête pas à mi-verre, et la mesure la mieux comptée est toujours celle de la douleur.

L'année 59 s'ouvre par le premier orage entre Wagner et Liszt. De Venise, où Wagner s'est réfugié pour composer *Tristan*, il cherche à convaincre Liszt de donner *Rienzi* à Weimar, parce qu'il a besoin d'argent. Franz en parle à l'intendant, malgré leur conflit, se heurte à un refus et renonce à insister. Il s'ensuit avec Richard un échange de lettres aigres-douces d'une part et pathétiques de l'autre, parce que, pour Liszt, ne pas « servir » l'ami, c'est presque le trahir. Or, pour Richard, il s'agit de vivre, de manger pour pouvoir travailler. Il a mis en gage tout ce qu'il possède quand Franz l'informe qu'en ce moment il ne peut rien pour lui. D'où, chez Wagner, l'une de ces flèches comme il les sait lancer contre le « bonheur » de Liszt et son indifférence, à l'instant même où ce dernier, transporté d'amour par le premier acte de *Tristan*, lui envoyait en réponse son *Dante* et sa *Messe*. Le coup lui fait si mal, que Liszt à son tour riposte par des paroles qu'on n'oublie pas. « Comme la *Symphonie* et la *Messe* ne peuvent remplacer de bonnes valeurs de banque, il devient inutile que je te les envoie. Non moins superflues désormais seront tes dépêches urgentes et tes blessantes lettres. »

Pauvres chers grands hommes qui, faute de mille francs disponibles, abîment de si rares sentiments ! Car si l'orage, après avoir crevé, laisse de nouveau le ciel serein, pourtant quelque chose est changé à la limpidité des âmes. Un trouble de confiance, fût-il passager, ôte au pouvoir d'aimer cette sécurité aveugle, dont la cécité même est la plus belle condition. Wagner attribue à l'orgueil blessé ce qui n'est qu'amour déçu. Liszt saigne sans se plaindre, jusqu'au jour où Richard lui écrit : « dans ta blessure, j'ai reconnu ma laideur. » Ils se pardonnent mutuellement sans parvenir toutefois à complètement oublier. Et celui qui oublie le moins, c'est Liszt. Sa nature transparente et à un si haut degré impressionnable sort flétrie de cette expérience. L'ingratitude de Weimar et les violences de son ami ont ôté à ses ailes leur impalpable éclat. « Tu es trop grand, trop noble, trop beau pour notre Allemagne aux idées provinciales, lui déclare Wagner ; tu as, au milieu des gens, l'apparence d'un Dieu dont ils ne sont pas habitués et disposés à soutenir le rayonnement. Cela est tout naturel. Tu es quand même la première révélation de ce genre, car jamais avant toi l'Allemagne n'avait vu paraître un tel foyer de lumière et de chaleur. Jusqu'à quel point la triste attitude de ton entourage touche-t-elle ton cœur, te remplit-elle de colère et d'amertume ? C'est ce que je voudrais savoir, moi qui suis devenu insensible à ces sortes de blessures au point d'avoir souvent de la peine à découvrir l'endroit atteint. »

Mais Wagner lui-même avoue à Bülow qu'il ne sait plus désormais trouver pour Liszt le style qui convient. Il y a entre eux ce mur de verre au travers duquel tout demeure visible, mais qui empêche les êtres de se toucher. Lorsque, dans deux cœurs, les phrases ont pris la place des mots, c'est qu'un lien plus essentiel est sur le point de se détendre : le sens amoureux du silence.

Du reste, Carolynne n'encourage plus une affection dont elle devient de plus en plus jalouse. Wagner ne l'aime guère, elle le sait, lui qui ne peut souffrir ni les bas-bleus ni les pédantes. Elle,

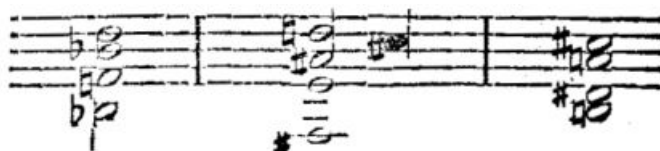
de son côté, redoute pour Franz cette gloire dangereuse. C'est presque un devoir, à ce qu'elle pense, de soustraire Liszt à l'influence trop forte de l'homme dont elle commence de combattre toutes les idées. Elle le met donc en garde contre tout ce qui vient de Venise, puis de Paris, où, sur les instances de Liszt, Wagner s'est derechef installé. Elle va même jusqu'à insinuer qu'il cherche à les séparer l'un de l'autre. Mais Franz ne saurait admettre pareille absurdité, et la princesse faisant un voyage à Paris, il lui conseille d'aller voir Wagner : « Traitez-le doucement, car il est malade et incurable. Voilà pourquoi il faut simplement l'aimer et tâcher de le servir autant que cela se peut. » Mais elle n'y va pas, et entre les deux amis les distances s'épaississent. « Les ombres de sa nature, confie Wagner à Mathilde Wesendonck en parlant de Liszt, ne sont pas dans son caractère, mais seulement dans son instinct... Le pauvre homme fait maintenant tout son sacrifice en silence. Il subit tout et croit ne pas pouvoir agir autrement. Pensez un peu combien est touchant le salut que nous échangeons de temps à autre à la dérobée, comme des amants séparés par le monde. »

Le 15 octobre, la vie de Liszt se creuse d'un nouveau départ : sa Magnolette, « le bon ange de l'Altenburg », épouse le prince Constantin Hohenlohe, et part s'établir à Vienne. Elle ne s'était décidée qu'avec peine à ce mariage, pourtant, qui mettait fin à sa belle existence auprès de sa mère et de Liszt, qu'elle aimait profondément. C'est lui, le cœur déchiré, qui l'y décida, jugeant que son devoir était de la pousser à reprendre dans le monde la place que sa liaison avec sa mère lui avait fait perdre. Ainsi la grande maison si pleine de mouvement pendant ces douze années se dépeuple lentement. Mais si les festivités des épousailles soutiennent les espoirs de Carolyne et activent ses démarches, Franz, en revanche, s'assombrit. Il semble perdre un peu de cette admirable confiance qui l'a toujours aidé, non sa confiance en soi, mais en son bonheur. Son quarante-huitième anniversaire, il le passe tout seul, à l'Altenburg, et c'est peut-

être la première fois qu'en ce grand jour, de coutume si brillamment fêté, au vide des salons répond le vide de son cœur. Carolynne lui a écrit, pourtant, et Wagner aussi, et Magne ; Cosima lui réserve même la surprise d'une visite. Mais il y a de nouveau en lui cette lassitude de l'être qui ne se sent plus *appelé*.

Des lettres qu'il a reçues, certes celle de Wagner est la plus belle. Et pourquoi donc ne lui donne-t-elle plus les mêmes joies qu'autrefois ? « En jetant un coup d'œil sérieux sur nos rapports passés et présents, dit Richard, je suis frappé de la solennité de ce jour qui, certainement, doit être regardé comme un des plus heureux que la nature puisse compter. En effet, ce jour-là elle a donné au monde un trésor inestimable. Aussi, sans le don précieux qu'elle a fait à l'humanité en t'appelant à l'existence y aurait-il eu dans l'œuvre de la création une immense lacune : celui-là seul peut en calculer l'étendue qui t'aime comme je t'aime et qui te supposerait tout à coup rayé du nombre des êtres vivants. J'ai considéré cette effrayante lacune, telle que l'imagination peut la concevoir ; puis, comme sortant d'un songe terrible, j'ai reporté mon regard sur toi et je me suis senti heureux, profondément heureux de constater ton existence réelle et de saluer ton apparition comme celle d'un nouveau-né. Voilà les sentiments que m'inspire ton anniversaire, qui a pour moi une si haute portée. »

Et pourtant, Franz n'entend plus, dans cet appel, les mêmes sons qu'auparavant. Il a beau lire et relire la lettre, elle n'a plus le timbre de la sincérité. Alors, il se met au piano et plaque quelques notes :



« Cet accord, disait-il sept ans auparavant, nous rapproche plus que toutes les phrases du monde. » L'ayant répété à plu-

sieurs reprises dans le salon sonore, Liszt, pour la première fois depuis longtemps, pleura.

D'autres larmes vont suivre.

Daniel, qui fait ses études de droit à Vienne, est venu passer les vacances de Noël chez sa sœur Cosima, à Berlin. Gravement malade de la poitrine depuis déjà quelque temps, son état empire tout à coup et devient bientôt si alarmant que Liszt est appelé en toute hâte.

Déjà cet adolescent de vingt ans n'est plus qu'une ombre chez les vivants, et quatre jours après l'arrivée de son père, il ne respire presque plus. Il somnole sans cesse, prononce parfois quelques paroles. « Je vais préparer vos places, » dit-il. Hans de Bülow, Cosima et Liszt se relayent au pied du lit, et le père y passe bien des heures à genoux. C'est lui qui s'aperçoit durant la quatrième nuit, que le cœur de son fils ne bat plus. Alors un grand sanglot le soulève, les larmes coulent avec abondance sur son visage, et tout son être se tend dans une prière passionnée vers Dieu : « Mourons à nous-mêmes pour vivre dès maintenant dans le Seigneur. Dépouillons-nous de nos folles passions, de nos vaines attaches, de toute la poussière de nos futilités, pour ne respirer que du côté du ciel. »

Cosima fait elle-même la toilette du mort, l'habille et met un portrait de Pascal à ses pieds. Ils avaient constamment parlé de Pascal ensemble ces derniers temps. Et l'image resta dans le cercueil. L'enterrement fut de toute simplicité. Quatre personnes suivirent le convoi : le chapelain, Liszt, sa fille et son gendre. C'était sous un soleil de Noël splendide, et, pendant que les sacristains en surplis blancs balançaient l'encensoir, un vol de colombes tournait en cercle à une grande hauteur, au-dessus de la tombe.

Liszt prit note de toutes ces choses pour les conter à Carolyne. Et en rentrant à Weimar, il lui sembla que l'être qu'il avait été, de plus en plus se défaisait dans l'espace.

Mais une nouvelle inattendue vient soudain bouleverser l'Altenburg. Un beau jour de mars 1860, l'on apprend que le divorce de la princesse a été prononcé et que tout obstacle à son mariage est écarté désormais. La joie de Carolyne est de courte durée, car tout aussitôt l'évêque de Fulda, consulté, se refuse à reconnaître la validité du décret. Il reste à la princesse un seul moyen de faire valoir ses droits : l'intervention de Rome. Elle se décide à partir tout de suite, pensant en avoir pour quelques semaines. Et le 17 mai, elle quitte Weimar, laissant son Franz bien-aimé seul dans la vieille maison où ils ont vécu douze années d'intimité. L'âme de la princesse est pleine de fortitude, mais celle de Liszt ne se remet toujours pas. Sa composition, *les Morts*, est de cette date. Il reprend sans joie sa *Sainte Élisabeth*, et les soirées se traînent sans qu'il trouve de goût ni à se montrer à la cour, ni à rejoindre ses amis au café. Aux semaines succèdent les mois, car la princesse se heurte à Rome, malgré l'appui du grand-duc, aux mêmes difficultés qu'en Russie.

Et Franz, qui approche maintenant de la cinquantaine, traverse une crise de neurasthénie. Tout l'ennuie. Il ne se plaît qu'au projet d'établir le canon du chant d'église sur la base unique du chant grégorien. « Dans certaines régions d'art peu fréquentées, il y a entre la pensée et le style, le sentiment et la plume, comme une lutte de Jacob... Le travail nous est imposé à la fois comme une condamnation et comme un affranchissement. » Et voici, de nouveau pour Agnès, le fond de sa pensée : « Je suis mortellement triste et ne puis rien dire, ni rien entendre. La prière seule me soulage par moments, mais, hélas ! je ne sais plus prier avec beaucoup de continuité, quelque impérieux que soit le besoin que j'en ressente. Que Dieu me fasse la grâce de traverser cette crise morale et que la lumière de sa miséricorde reluise dans mes ténèbres. »

Environ ce temps-là, il prit une main de papier frais et écrivit :

« Ceci est mon testament.

« Je l'écris à la date du 14 septembre (1860), où l'Église célèbre l'Exaltation de la Sainte Croix. Le nom de cette fête dit aussi l'ardent et mystérieux sentiment qui a transpercé comme d'un stigmat sacré ma vie entière.

« Oui, *Jésus-Christ crucifié, la folie et l'exaltation de la Croix*, c'était là ma véritable vocation. Je l'ai ressenti jusqu'au plus profond du cœur dès l'âge de dix-sept ans, lorsque je demandais avec larmes et supplications qu'on me permît d'entrer au Séminaire de Paris, et que j'espérais qu'il me serait donné de vivre de la vie des Saints et peut-être de mourir de la mort des Martyrs. Il n'en a pas été ainsi, hélas ! Mais non plus jamais, depuis, à travers les nombreuses fautes et erreurs que j'ai commises et dont j'ai une sincère repentance et contrition, la divine lumière de la Croix ne m'a été entièrement retirée. Parfois même elle a inondé de sa gloire toute mon âme. J'en rends grâce à Dieu et mourrai l'âme attachée à la Croix, notre rédemption, notre suprême béatitude ; et pour rendre témoignage de ma foi, je désire recevoir les sacrements de l'Église catholique, apostolique et romaine avant ma mort, et par là obtenir la rémission et l'absolution de mes péchés, amen.

« Ce que j'ai fait et pensé de bien depuis douze ans, je le dois à Celle que j'ai si ardemment désiré appeler du doux nom d'épouse – ce à quoi la malignité humaine et les plus déplorables chicanes se sont opposées jusqu'ici avec obstination, à Jeanne-Élisabeth-Carolyne, princesse Wittgenstein, née d'Iwanowska.

« Je ne puis écrire son nom sans un tremblement ineffable. Toutes mes joies sont d'elle, et mes souffrances vont toujours à

elle pour chercher leur apaisement. Elle s'est non seulement associée et identifiée complètement et sans relâche à mon existence, mon travail, mes soucis, ma carrière – m'aidant de son conseil, me soutenant par ses encouragements, me ravivant par son enthousiasme avec une prodigalité inimaginable de soins, de prévisions, de sages et douces paroles, d'ingénieux et persistants efforts ; plus que cela, elle a encore souvent renoncé à elle-même, abdiquant ce qu'il y a de légitimement impératif dans sa nature pour mieux porter tout mon fardeau dont elle a fait sa richesse et son seul luxe...

« J'aurais voulu posséder un génie immense pour chanter en sublimes accords cette âme sublime. Hélas ! c'est à peine si je suis parvenu à balbutier quelques notes éparses que le vent emporte. Si pourtant il devait rester quelque chose de mon labeur musical (auquel je me suis appliqué avec une passion dominante depuis dix ans), que ce soient les pages auxquelles Carolynne a le plus de part, par l'inspiration de son cœur.

« Je la supplie de me pardonner la triste insuffisance de mes œuvres d'artiste, ainsi que celle, plus affligeante encore, de mes bons vouloirs entremêlés de tant de manquements et de disparate. Elle sait que la plus poignante souffrance de ma vie, c'est de ne pas me sentir assez digne d'elle et de n'avoir pu m'élever, pour m'y maintenir fermement, à cette région sainte et pure qui est la demeure de son esprit et de sa vertu.

« ... De même que je dois à Carolynne le peu de bien qui est en moi, je lui dois aussi la part peu considérable de biens matériels que je possède – en un mot le peu que je suis et le très peu que j'ai. C'est elle qui a pris soin de la conservation, de l'augmentation et du placement régulier des fonds qui constituent mon héritage, s'élevant environ à 220.000 francs. Je prie Carolynne de veiller à ce que cet héritage que je laisse soit réparti le plus simplement possible en parts égales entre mes deux filles Blandine et Cosima.

« Il s'entend de soi que la modique pension que ma très chère mère, M^{me} Anna Liszt, à Paris, touche depuis nombre d'années sur les intérêts de mes fonds, doit lui être conservée intégralement...

« Il est dans l'art contemporain un nom déjà glorieux et qui le sera de plus en plus : Richard Wagner. Son génie m'a été un flambeau ; je l'ai suivi, et mon amitié pour Wagner a conservé tout le caractère d'une noble passion. À un moment donné (il y a de cela une dizaine d'années), j'avais rêvé pour Weimar une nouvelle période comparable à celle de Charles-Auguste, et dont Wagner et moi nous étions les coryphées, comme autrefois Gœthe et Schiller. La mesquinerie, pour ne pas dire la vilenie de certaines circonstances locales, toutes sortes de jalousies et d'inepties du dehors comme d'ici, ont empêché la réalisation de ce rêve dont l'honneur devait revenir à Mgr le grand-duc actuel. Ce néanmoins je demeure dans les mêmes sentiments, gardant la même conviction, qu'il n'était que trop aisé de rendre palpable à tous. Et je prie Carolynne de vouloir bien y correspondre en continuant avec Wagner nos relations affectueuses après ma mort. Qui mieux qu'elle pourrait comprendre la haute impulsion si résolument donnée par Wagner à l'art, son divin sentiment de l'amour et de la poésie ? »

Suivent quelques legs particuliers pour la princesse et sa fille, Bülow, ses élèves et amis préférés : Bronsart, Cornélius, Brendel, Pohl, Tausig, etc...

« ... Enfin, je demande encore à Carolynne d'envoyer de ma part à M^{me} Caroline d'Artigaux, née comtesse de Saint-Cricq (à Pau) un de mes talismans montés en bague. »

« ... Sur ce, je m'agenouille encore une fois avec Carolynne pour prier, ainsi que nous l'avons souvent fait ensemble.

« Je désire être inhumé simplement, sans pompe aucune, et, s'il est possible, de nuit. »

Ayant couvert ainsi de son écriture douze grandes pages, Liszt les enferma dans un tiroir du bureau de Carolyne. Il lui parut avoir mis de l'ordre dans ses pensées et dans ses sentiments. Un temps de solitude et d'exil volontaire lui semblait à présent nécessaire. L'avenir dépendait du concile des cardinaux chargés de statuer dans l'affaire de la princesse, et il s'en remettait à elle, qu'il savait tenace.

Elle l'était, en effet. Comme elle ne réussissait pas assez vite à son gré, malgré l'appui du cardinal Antonelli, la princesse de Wittgenstein parut inopinément à une audience du pape Pie IX. « Saint-Père, s'écria-t-elle en tombant à ses pieds, je viens chercher protection devant le représentant de la justice divine. » Elle exposa tout ce qu'elle avait souffert en termes si pathétiques que le pape promit de lui faire droit, disant ensuite à plusieurs reprises : « Cette femme m'a bouleversé. » Peu de jours après, tout Rome apprenait avec surprise que Sa Sainteté avait approuvé le décret du Consistoire russe. Croyant la partie enfin gagnée, la princesse voulait rentrer tout de suite à Weimar ; mais un prélat de ses amis lui conseilla de ne se pas presser :

– Excellence, restez encore un peu ; attendez.

– Mais n'ai-je pas la signature du Saint-Père ?

– Attendez.

Elle ne partit pas et fit bien, puisque le cardinal de Lucca jugea les pièces insuffisantes. Il fallut tout reprendre à pied d'œuvre. Et pendant plus d'une année, Liszt attend, travaille, s'ennuie et écrit à Carolyne. Il baptise sa première petite-fille, dont Cosima est accouchée à Berlin : Daniela-Senta. Son nom évoque celui du fils disparu et celui de la grand'mère ; Senta est

le nom d'une héroïne wagnérienne. Il s'ennuie de plus en plus, s'examine aux clartés de sa solitude. « Ma vie entière, dit-il, n'est qu'une longue odyssée du sentiment de l'amour. Je n'étais propre qu'à aimer et jusqu'ici, hélas ! je n'ai su que mal aimer. Mais, grâce à Dieu, je n'ai jamais aimé le mal, et toutes les fois que j'ai senti que je faisais le mal, mon cœur en a été profondément contrit et humilié. » Enfin, à force de se répéter : « Qu'ai-je à faire en ce monde, sinon de ne plus vivre selon le monde », il se décide à partir pour Paris.

C'est le printemps. Voilà vingt-six ans qu'il a quitté la France de Louis-Philippe. Il retrouve celle de Napoléon III. Après avoir embrassé sa mère, sa fille Blandine et son gendre Ollivier, sa première visite d'ami est pour Berlioz. Un pauvre Berlioz bien abattu, amer, et qui ne parle plus qu'à voix basse, comme incliné déjà sur sa tombe. Il dîne chez lui avec d'Ortigue (son camarade saint-simonien), et la nouvelle M^{me} Berlioz. Repas morne et désolé. Comment l'artiste s'y est-il pris pour s'isoler de la sorte ? Le fait est qu'il n'a plus ni amis, ni partisans, « ni le grand soleil du public, ni la douce ombre de l'intimité ». Seul le *Journal des Débats* soutient encore le compositeur méconnu, par égard pour le feuilletoniste brillant. Berlioz emploie toujours, nonobstant, son vocabulaire glorieux. « Toute la presse est pour moi ; des amis sans nombre me soutiennent ; j'ai l'honneur de dîner chez Sa Majesté l'Empereur... et tout cela ne sert de rien. »

Il est vrai. Mais est-ce prudence ou envie qui le pousse à faire silence autour de la fameuse représentation du *Tannhäuser*, qui justement vient d'avoir lieu ? Liszt, si étranger aux sentiments bas, le regarde avec étonnement. Et Berlioz, dans peu de jours, prendra la plume avec une passion acerbe, mais en se rappelant l'œil limpide de Franz.

Visite à Rossini, ensuite, qui lui réserve un accueil paternel et chante de sa voix flûtée mille flatteurs compliments :

– Ces beaux cheveux sont-ils à vous ? demande l'italien en passant sa main dans la crinière lisztienne.

– Je les tiens pour ma propriété.

– Vous êtes bien heureux, mon jeune ami. Tenez, sur ma tête, il n'y a plus rien, et je n'ai plus guère de dents, ni de jambes.

– Et la musique ?

– Figurez-vous que mon divertissement est d'écrire des sonates pour piano auxquelles j'attache de jolis titres alimentaires, tels que : beurre frais, pois chiches, pois verts, cerises ou abricots.

Liszt est bientôt invité chez la princesse de Metternich, chez les Walewski, les Rothschild, et même aux Tuileries. On fait autour de lui le « frou-frou » d'autrefois, lors de ses concerts d'enfant, quand on vendait partout son portrait lithographié orné de ces vers :

Assemblage étonnant de génie et d'enfance,
Il a devancé l'avenir,
Et dans l'âge de l'espérance
Fait déjà naître un souvenir.

En ces temps-là, le duc de Chartres lui donnait un polichinelle. Cette fois, Louis-Bonaparte lui offre la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Et la toute-puissante princesse de Metternich le remet si bien à la mode que le bruit en parvient jusqu'en la retraite de l'hôtel Montaigne, où médite et travaille Marie d'Agoult.

Franz y est invité un soir et s'y rend non sans un peu d'appréhension. Il y a seize ans qu'ils ne se sont revus. A-t-elle changé ? Arabella, – fin visage, profil aigu, ce grand air de reine offensée, – non, le temps n'a qu'à peine alourdi d'un peu de gra-

tivité supplémentaire une beauté qui fut toujours sérieuse. C'est encore le même œil clair, qui dépiste toutes les pensées et si curieusement se méprend sur tous les sentiments. La tête enfin n'entretient avec l'âme que les rapports d'un très vague cousinage. Ses péchés sont toujours d'intelligence et ses sens sans autorité. Franz s'était préparé à parler de leurs filles, mais elle ne lui en laisse pas le temps, et sans autre préambule attaque les questions politiques.

– Eh bien, que pensez-vous du principe des nationalités ?

Liszt est déconcerté. Elle reprend :

– La Hongrie, la Pologne... Cavour...

Décidément, elle n'a guère changé, mais Franz se souvient à propos d'un article de Lamartine sur l'Italie. Elle le déclare stupide.

– Pourtant, il a fait sensation au ministère, où l'unité de l'Italie est regardée comme un fantôme par les gens renseignés.

– Une personne qui y aurait seulement passé huit jours ne saurait partager l'opinion de M. de Lamartine, dit-elle d'un ton prophétique.

Et elle développe sa pensée sur la Rome nouvelle de Gioberti, sur Franchi et la libre pensée, sur l'esprit piémontais et la révolution. Comme Liszt garde le silence, elle s'interrompt subitement, et, avec son joli sourire :

– Vous me ferez bien l'amitié de venir dîner un soir ?

– Très volontiers, mais il me sera difficile de trouver un jour libre.

– Mais alors peut-être vous déjeunerez ?

– Merci, j'accepte.

– Qui voulez-vous que j'invite ?

– Qui bon vous semblera – à qui je semblerai assez bon pour mériter l'honneur d'être chez vous.

– Mais dites...

– Ronchaud, par exemple.

– Il est d'un invariable ennui.

– Qui vous voudrez, enfin – ou bien à nous deux seuls, ou bien *tutti quanti*. Je vous préviens seulement que j'ai perdu mes habitudes de sobriété d'autrefois. Je mange beaucoup, l'appétit m'étant venu en dînant chez une quantité de gens.

L'on convient d'un vendredi. La comtesse a réuni chez elle Teissier, directeur de *l'Illustration*, Mr Browne du *Morning Post*, et M. Horn, des *Débats*. M^{me} d'Agoult déclare qu'il n'y a plus, en France, ni bon goût, ni bon ton ; que tout intérêt pour les choses de l'intelligence a disparu ; qu'on y maçonne beaucoup, mais sans pour cela faire de l'architecture ; qu'enfin, depuis 48, dont elle fut pourtant un fervent apôtre, tous les niveaux ont bien baissé. Franz rétorque qu'à son avis les Français ont toujours prodigieusement d'esprit et que les antiques sept merveilles du monde, prises ensemble, n'égale pas la reconstruction de Paris entreprise par l'empereur Napoléon. Sur ce, il s'efface le premier, tout de suite après le café. Mais huit jours plus tard, il revient sans se faire annoncer et trouve Marie seule. On parle de M^{me} Sand, d'abord, dont les deux derniers romans ont eu un succès décidé.

– M. de Girardin, dit-elle, s'est mis en tête de me la faire rencontrer mais ce replâtrage a échoué.

– Vous vous étiez trop mal quittées.

– Mais vous, reprend-elle, vous êtes resté fort de ses amis ?

– Votre brouille a mis du froid dans mes relations avec elle, car, quoique au fond je vous donnasse tort, je n'en avais pas moins pris fait et cause pour vous.

– Je croyais le contraire.

– Sans raison aucune, comme autrefois.

Ils parlent de Gœthe, puis de George Eliot, venue récemment chez Liszt, à Weimar, et qu'on donne pour la plus brillante émule de George Sand. Sujet brûlant, à cause de *Nélida*. Elle glisse de nouveau vers l'histoire et la politique, raconte qu'elle écrit pour *le Siècle* et pour un nouveau journal fondé par son ami Neftzer, *le Temps*.

Franz s'étonne que l'entretien garde ce ton officiel. Quelle différence avec Caroline de Saint-Cricq, dont l'âme s'est tout de suite rouverte comme un œillet qu'on trempe dans l'eau. Il parle de Wagner, du mouvement musical moderne, et Marie se déclare frappée de l'isolement volontaire où Liszt se tient. Alors il explique la longue persévérance de sa vie artistique, la part faite au public et celle qui demeure réservée à l'artiste, l'identité de ses efforts d'autrefois avec ses idées d'aujourd'hui, la permanence enfin de ce « moi » qu'elle avait trouvé si haïssable. Et soudain Marie comprend le sens profond de cette vie dont Franz lui-même a éteint le facile éclat. Son visage se couvre de larmes. Tout rouge de pudeur, Liszt se lève et baise son front.

– Tenez, Marie, dit-il, laissez-moi vous parler le langage des paysans. Que Dieu vous bénisse. Ne me souhaitez pas de mal.

Elle ne peut répondre, et ils restent un moment debout en se tenant les mains. Elle parle encore de Rome, de Bellagio, puis de Blandine et de Cosima. C'est la seule fois que leurs noms sont prononcés.

– Pourquoi, demande-t-elle, n'avez-vous pas fait de Cosima une artiste ?

Il ne sait s'il doit rire. Alors elle dit encore, avant de le quitter :

– Je resterai toujours fidèle à l'Italie... et à la Hongrie aussi.

En descendant l'escalier, l'image de Daniel apparaît à son père. Son nom n'avait pas passé leurs lèvres. Il se souvient d'une de ces maximes que Marie aimait à polir pour son journal : « J'en connais qui, cherchant le bonheur, ont rencontré la joie, et tout a fini dans les larmes. »

Wagner, parti pour Vienne avant l'arrivée de Liszt, revient à Paris peu de jours avant son départ, et ils se voient quelquefois, en pleines mondanités. Amnistié depuis peu, il se prépare maintenant à rentrer en Allemagne. C'est pour Liszt une joie sans bornes. À un déjeuner chez Gounod, Richard lui présente Baudelaire, un nouvel adepte de sa musique. Celui-ci vient d'écrire sur *Tannhäuser* une brochure courageuse, et il l'offre à Liszt avec ses vers. Ils se comprennent tout de suite, parce que, comme Tannhäuser lui-même, ces deux artistes, saturés de délices énervantes, aspirent à la douleur. Franz emmène Baudelaire partout où peut se rencontrer quelque chance de fortune, mais son esprit, observe Wagner, « semblait se traîner dans l'ornière du désespoir ».

Enfin, après six semaines de séjour à Paris, Liszt rentre à l'Altenburg, qu'il se prépare à faire mourir en beauté. Les nouvelles de Rome sont confuses, en effet. Le projet de mariage semble accroché encore, mais le seul désir profond qu'il ait maintenant, c'est de fuir pour longtemps ces lieux épuisés. Il range tous ses papiers, fait emballer les objets de valeur, organise ce nouveau déménagement de son âme vers il ne sait quel climat de tendresse. Plus de Weimar, plus de grands-ducs, mais sera-ce en France qu'on s'installera, ou à Berlin, près de Cosette ? chez Blandine, à Saint-Tropez ? à Rome ? Il sera temps de se décider après le Festival des Compositeurs, qui s'ouvre à Weimar au commencement du mois d'août.

Pour cette solennité, Liszt tient encore pendant quelques jours maison ouverte. L'un après l'autre arrivent les amis : Bülow, Bronsart, Tausig, Cornélius, Brendel et sa femme, les Olivier, Draeseke, que miss Anderson, l'ancienne gouvernante de la princesse Marie, installe de son mieux. Tout le monde se trouve réuni au petit déjeuner, puis l'on s'éparpille pour courir chacun à ses répétitions. Au foyer du théâtre l'on étudie la *Faust-Symphonie*, que doit conduire Bülow. Liszt est là, donnant des avis devant tous les compositeurs rassemblés. Et tout à coup, une rumeur court, la grande porte s'ouvre, les musiciens se sont tous levés d'un bond et, au milieu d'une émotion poignante, Wagner paraît. Il marche tout droit à Franz, et les deux amis s'étreignent longuement, sans pouvoir dire un mot. Ainsi ils se retrouvent enfin dans ce Weimar dédié depuis douze ans à la gloire de Wagner au moment où Liszt va le quitter pour longtemps. C'est le sort fatal de cette amitié que d'être sans cesse coupée de longues séparations, brisée et renouée, orageuse et nécessaire. Le jour que Liszt était venu s'installer à Weimar, il y avait été accueilli par une lettre où un homme qui se sentait puissant se proposait comme serf. Maintenant qu'il va partir après les fécondes années de luttes et d'échecs, ce même homme, dix fois, vingt fois jeté bas, est toujours serf de la même grande pensée et pauvre d'écus jusqu'au dénuement. Mais de leur double vouloir s'est formée cependant une des plus fameuses exaltations du siècle. Baudelaire disait : « Une de ces solennelles crises de l'art, une de ces mêlées où critiques, artistes et public ont coutume de jeter confusément toutes leurs passions. » C'est vraiment une date, ce mois d'août 61, où la *Faust-Symphonie* va être jouée pour Wagner, qui rapporte dans sa valise la partition complète de *Tristan et Isolde*.

Pour Franz, c'est aussi une date du cœur. Car aujourd'hui la nouvelle est arrivée, secrète mais sûre : le pape accorde à la princesse sa requête ; elle peut épouser Liszt demain. Dès le festival terminé, et en attendant les pièces nécessaires pour le mariage, il fera un court séjour chez sa fille avant de rejoindre Carolyne. Seul, ses caisses dûment inventoriées et scellées, Franz

s'isole une dernière fois dans la vieille maison du bonheur. « Il m'est impossible de rassembler en un seul foyer les émotions de mes dernières heures à l'Altenburg, écrit-il à Carolyne. Chaque chambre, chaque meuble, jusqu'aux degrés de l'escalier et le gazon du jardin, tout s'illuminait de votre amour, sans lequel je me sentais comme anéanti... Je ne pus contenir mes larmes. Mais après une dernière station faite à votre prie-Dieu, où vous aviez coutume de vous agenouiller avec moi avant que j'entreprene quelque voyage, j'éprouvai comme un sentiment de libération qui me réconforta... En m'éloignant de cette maison, je crois me rapprocher de vous et je respire plus haut. »

Le 14 octobre, il est à Marseille. « Ce sont les dernières lignes que je vous écris. Mon long exil va finir. Dans cinq jours, je retrouverai en vous patrie, foyer et autel. Que la clémence et la miséricorde de Dieu, qui tire l'indigent de la poussière et relève le pauvre de son fumier, soient bénies sans fin. Puissé-je vous donner des jours d'apaisement et de sérénité aux approches du soir de votre vie. »

Il doit arriver à Rome le 20 octobre. Tout est combiné de manière que la cérémonie puisse avoir lieu dès le surlendemain, 22, pour la Saint-Liszt, jour où le grand homme fêtera ses cinquante ans. L'église San Carlo al Corso est toute décorée de fleurs. C'est au petit matin, à six heures, que la princesse de Sayn-Wittgenstein, née Carolyne d'Iwanowska, doit épouser Franz Liszt, compositeur de musique.

XXII

Le 21, au soir, ils communièrent ensemble. Puis passèrent la veillée l'un près de l'autre dans l'appartement de la princesse, place d'Espagne. Il était déjà tard et Liszt allait se retirer lorsque la sonnette annonça un visiteur. Le domestique introduisit un ecclésiastique inconnu et fort troublé, chargé d'un pli urgent à l'adresse de la princesse. Ce message en dernière heure n'annonçait rien de bon. C'était en effet une mauvaise nouvelle : à la demande de la famille Wittgenstein, qui affirmait que la princesse n'avait nullement été contrainte à se marier, et, en prêtant un nouveau serment, se rendrait donc parjure, le pape, pris de scrupules, ordonnait une révision complète du dossier d'annulation.

Quinze années d'efforts et d'espoirs se trouvaient donc entièrement ruinées. L'amazone de Woronince n'eut pas un instant d'illusion : Dieu commandait le renoncement. Obéissante et superstitieuse, elle accepta sur-le-champ d'enrichir son amour de ce suprême sacrifice. Cette année et demie romaine, au surplus, elle l'avait vécue tellement cloîtrée, tellement théologique, que le côté extérieur de son attachement ne la sollicitait presque plus. Comme en beaucoup d'âmes passionnées, le moment était venu où sa foi en la vie défailait. Pour dur qu'il fût, ce coup ne l'atteignait plus dans ses œuvres vives, mais au contraire la séparait du monde, la rejetait pour jamais vers les régions mystiques où commençait son ascension vers Dieu. Et comme à présent, de par sa religion même, elle se trouvait plus

lucide pour débrouiller l'écheveau des sentiments, elle sut voir clair dans ceux de Franz. Certes, il l'aimait toujours. Elle restait le pain nécessaire de ce grand cœur sans cesse affamé. Mais elle ne possédait plus le pouvoir de le rassasier. Pendant le temps de leur séparation il était devenu à son égard plus indifférent. L'habitude du bonheur, qui avait été une des forces de leur amour, il semblait qu'il eût appris à s'en passer. L'âge le touchait trop peu pour qu'elle pût compter sur sa complicité. Ce jeune homme grisonnant, elle devinait son âme encore toute élastique, prête à tous les rebondissements. Elle savait donc que la pensée d'une union régulière avait cessé d'être, pour lui, une nécessité. Elle le lui fit observer. Il en convint. Elle ne voulut pas entendre parler de lui imposer ce devoir.

– J'ai le sentiment très net, lui dit-elle, que nous ne sommes pas sur cette terre pour occuper une place, mais pour servir une idée et accomplir une œuvre. Dieu sait qu'il m'en a coûté de ne jamais revoir ni Woronince, ni Weimar. Mais, si je me suis détachée facilement de la jolie maison podolienne où, sous les yeux de mes parents, j'avais planté les fleurs, c'est que Weimar me paraissait une idée plus grande que Woronince. Et si, ensuite, j'ai renoncé à l'ermitage où je vous ai adoré, c'est que Rome est une idée plus grande encore que Weimar.

Trouvant dans son sacrifice même le moyen de sauver son amour, elle eut dès cet instant la pensée de vouer Liszt à Dieu. Puisqu'il avait commencé de s'occuper de la musique d'église, il fallait désormais qu'il s'y appliquât uniquement. Sa vie et son œuvre en acquerraient cette belle gradation qui les élèveraient, par phases successives, des succès du virtuose à la plus pure gloire de l'esprit. Elle le connaissait assez pour sentir que ce rythme correspondait bien à son plus intime besoin. En outre, pareille décision ne venait-elle pas à point, et comme la rédemption méritée après la passe pleine de difficultés et d'amertumes qu'il venait de traverser ?

Ainsi donc s'ouvrirent au cœur de Rome deux nouvelles cellules mystiques : l'une dédiée à la musique et l'autre à la littérature religieuse ; celle où Liszt s'enferma tout de suite pour achever sa *Légende de sainte Élisabeth* ; et celle où la princesse de Wittgenstein a commencé de rédiger la montagne de ses écrits. Deux cellules : c'était nouveau pour ces êtres qui, depuis quinze ans, avaient tout possédé en commun. Mais Carolynne savait aussi que pour garder le bien-aimé il n'était pas de méthode plus sûre que de lui rendre sa liberté. Elle demeura seule dans son appartement. Entourée de plantes vertes, de palmes, de fleurs, les volets clos tout le long du jour, quelques bougies allumées pour éclairer ses papiers, elle restait sur sa chaise longue à travailler et méditait son renoncement. Elle se disait : « On ne peut pourtant tout avoir. Il ne suffit pas de jeter, comme Polycrate, un anneau insignifiant en proie au sort. Le sort le renvoie avec mépris. Le sort veut son tribut de toute destinée, et quand elle se refuse à le lui payer, il l'impose, car il a toujours la mort, la maladie et tous les maux à ses ordres. Il semble que ce serait une témérité : vouloir tout avoir, et, plutôt que de perdre, j'ai renoncé. Non sans douleur, double douleur ! Mais c'est la douleur qui fait la rançon. Après un drame si compliqué, le dénouement ne peut s'effectuer simplement ; la victoire et la douleur alternent, mais le bon Dieu adoucit la douleur quand on ne s'enorgueillit pas de la victoire. C'est là notre beau secret catholique qu'on ne comprend qu'avec le cœur : nous ne cherchons pas à fermer les blessures de la vie, à guérir les douleurs. Mais nous demandons à Dieu de vivre en paix, en sérénité, en activité, en contentement, et même en gaîté, avec ces blessures et ces douleurs. »

Les visiteurs étaient admis le soir, à l'heure où venait le maître. Ils traversaient d'abord une petite pièce occupée par une table chargée d'un nombre infini de bustes de Liszt. Dans le salon, quatorze cierges gigantesques étaient suspendus aux murs – un par année d'amour – tous dorés et chamarrés. On ne voyait partout que des livres sur les tables, sur les chaises, par terre, et toujours ces palmes, ces fleurs. Des gravures étaient

posées au hasard, parmi les bouquins. La princesse restait étendue au centre d'un brouillard de tabac, la tête enveloppée d'un bonnet blanc enrubanné de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle avait engraisé. Sa laideur s'était aggravée. Mais la même passion aiguissait toujours ses regards et ses paroles. La politique faisait le fond de toutes leurs discussions, celle de l'Église surtout. Liszt et la princesse n'étaient pas souvent d'accord, car il avait la connaissance des hommes et elle celle des livres. Il se déclarait toujours pour la soumission, elle pour la révolte, l'esprit nouveau. Des cardinaux venaient la voir, des prêtres schismatiques. Quelquefois Liszt se mettait au piano. Vers onze heures, tout le monde se retirait et la princesse reprenait ses crayons.

Franz se logea d'abord via Felice 113, assez modestement, et s'enfonça dans son travail. Ses amis romains venaient à la fin du jour : le duc de Sermoneta, le plus savant commentateur de Dante ; donna Laura Minghetti, la femme du premier ministre ; le cardinal Lucien Bonaparte, Mgr Hohenlohe, Mgr Lichnowsky, frère de son ami Félix, ses élèves Tarnowsky, Bache, Bourgaud, Sgambati et d'autres. Et comme bientôt se multiplièrent ses devoirs mondains, Liszt résolut de s'y soustraire en se choisissant une retraite plus sûre.

À peine venait-il de s'y décider qu'un grand événement inattendu vint le frapper et le tourner plus encore vers la vie intérieure : sa fille Blandine mourut à Saint-Tropez, après avoir donné le jour à un nouveau Daniel. Du coup, Liszt ferma son logement trop animé et accepta une offre de l'archiviste du Vatican, qui proposait de l'installer auprès de lui, dans le petit cloître de la Madonna del Rosario, sur le Monte Mario. C'était un peu en dehors de la ville, en pleine campagne romaine. Au cours de l'été 1863, Liszt emménagea dans cette solitude où les cloches seules lui faisaient compagnie. « J'entends celles de trois églises différentes qui se relèvent comme des sentinelles aériennes. Ce qui nous fait rêver, n'est-ce pas là le bonheur ? » Il se levait avec le jour, entendait la messe dans la petite église dé-

diée aux neuf chœurs des anges, priait, se mettait à sa *Sainte Élisabeth* et continuait d'écrire quotidiennement à Carolyne. Mais il l'aimait maintenant « dans la vie éternelle » et se croyait désormais purifié de toute affection mondaine. Le public, même le monde musical n'existaient plus pour lui. Il n'avait commerce qu'avec les anges, son papier réglé, et quelques ecclésiastiques qu'attirait ce saint ermite musicien.

Pie IX vint lui faire visite au Monte Mario. Liszt joua pour lui sur l'harmonium et toucha son petit piano de travail. Ils s'entretinrent des grandes réformes que projetait l'artiste pour la musique religieuse. Le saint pontife lui eût peut-être confié la direction de sa chapelle, mais le Collège des cardinaux s'y serait opposé parce qu'il n'était pas prêtre. Les tendances modernes de sa musique les effrayaient aussi. Le pape se plut en la société de Liszt, le reçut en audience privée, lui offrit un beau camée portant une image de la Vierge et l'invita à entendre une messe basse qu'il allait dire lui-même en l'honneur de saint Ignace. Mgr Hohenlohe, à qui le prochain chapeau de cardinal était réservé, l'invita chez lui, à la villa d'Este. Ainsi ne vivait-il plus, depuis trois ans, qu'entouré de prélats, lorsque lui parvinrent les lettres les plus pressantes sollicitant son concours pour le festival de musique de Carlsruhe. Il se défendit d'abord, puis se laissa convaincre par Bülow, et, pèlerin nostalgique, reprit la route d'Allemagne en lisant les *Esquisses romaines* de Mgr Gerbet.

À Strasbourg, il assiste à la grand'messe et chante de tous ses poumons : *Domine Salvum fac Imperatorem nostrum Napoleonem*. À Belfort, il achète *Manon Lescaut* et sanglote en relisant toute la fin du roman, depuis l'attaque des archers aux portes de Paris jusqu'à la Nouvelle-Orléans : « Comment ne pas être Des Grieux à ce dernier moment, s'écrie-t-il, lorsqu'il rompt son épée pour s'en servir à creuser, ouvrir une large fosse et y placer l'idole de son cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous ses habits, pour empêcher le sable de la toucher ? »

Tout exalté par cette lecture d'adolescent, Liszt débarque à Carlsruhe. C'est pour apprendre que Bülow, gravement malade, ne viendra pas, ni l'ami Pohl, ni Bronsart, ni Wagner. Seule Cosima se porte à la rencontre de son père. Il est un peu dédommagé de ces déceptions par l'accueil enthousiaste qu'on fait à ses œuvres. Mais, dès le festival achevé, Liszt part pour Munich, où Bülow est alité. Hans est dans un triste état, au moral comme au physique. Un mal nerveux lui paralyse alternativement les jambes et les bras. Et cela, au moment où le jeune roi Louis II vient de le nommer chef d'orchestre, où la musique de l'avenir connaît son plus imprévu triomphe ! Mais Wagner apprend l'arrivée de Liszt, l'invite chez lui, vient le prendre à Munich et l'emmène tout courant dans sa villa du lac de Starnberg.

Il y a un an maintenant que son existence est transformée, depuis un certain soir de mai 1864 où se trouvant aux abois, à Stuttgart, il se demandait une fois de plus s'il valait de continuer à vivre, quand parut devant lui le messenger royal. Celui-ci avait tendu à Wagner une bague, comme autrefois la grande-duchesse Paulowna avait tendu la sienne à Liszt. Et ç'avait été le signe de la délivrance. « Mon amie, écrivait-il deux jours après à M^{me} Wille, je serais le plus ingrat des hommes si, tout de suite, je ne vous faisais part de mon immense bonheur. Vous savez que le jeune roi de Bavière m'a fait demander. On m'a, aujourd'hui même, conduit chez lui. Il est si beau et si charmant, il est si riche de cœur et d'esprit que je crains de voir sa vie s'évanouir de ce monde de fer comme un divin rêve inconsistant. Il m'aime avec l'ardeur et la profondeur d'un premier amour : il sait tout de moi et me comprend aussi bien que moi-même. Il veut que je reste toujours auprès de lui pour travailler, me reposer, faire représenter mes œuvres. Il me donnera tout ce qui est nécessaire pour cela. Je dois achever *l'Anneau du Nibelung* pour faire jouer ensuite la Tétralogie comme il me conviendra. Je suis mon maître. J'ai un pouvoir illimité. Je ne suis plus un petit chef d'orchestre, mais rien que Moi et l'ami du roi... »

« Salomon s'est trompé, écrit de son côté Franz à Carolyne ; il y a du nouveau sous le soleil. J'en suis pleinement convaincu depuis hier soir... J'ai intitulé Wagner *le Glorieux*. La haute fortune qu'il a enfin rencontrée adoucira autant que possible quelques aspérités de son caractère. Il est extrêmement à son avantage de tous points. Nous avons naturellement causé très au long, cinq heures durant. Au fond, il ne peut y avoir rien de changé entre nous. » Et après cet entretien où les deux amis se vident le cœur une fois de plus, Wagner se met au piano et joue pour « l'unique » ses *Maîtres chanteurs*.

– Un chef-d'œuvre d'humour, d'esprit et de grâce vivace, s'écrie Liszt. C'est allègre et beau comme Shakespeare.

En échange, Franz produit ses *Béatitudes*. Entre eux, toute mésintelligence a disparu. Seule, l'ombre entrevue sur un autre visage alourdit quelques silences : le visage de Bülow, où Franz a lu une détresse qui lui fait mal.

« Les murs gémissent et chantent. Je pleure et pleure encore, et ne puis que pleurer, prosterné devant vous, mon bon ange. Vous êtes partout ici, et c'est par votre amour que Dieu descend dans mon cœur. » Liszt est arrivé à l'Altenburg, et il erre dans les pièces où l'absente habite chaque objet. Ah ! que ce Weimar ressemble à une morte dont la beauté s'est tout de suite défaite ! Le grand-duc est absent. Dingelstedt a fini de brouiller tout le monde. Au théâtre on donne *la Fille du régiment*. Franz n'a qu'une envie : fuir. Il part donc pour Berlin et va, au bras de Cosima, s'agenouiller sur la tombe de Daniel. Mais « l'atmosphère germanique lui pèse extrêmement ». Il aspire à y échapper et bientôt après emmène sa fille à Paris. On le reçoit chez les Ollivier, où Liszt occupe l'appartement de Blandine. À l'étage au-dessus habite sa vieille et robuste mère, toujours en parfaite santé. Mais il ne pense qu'à Rome. Dix jours plus tard il retrouve enfin sa table du Monte Mario, son travail, « tout l'espace nécessaire à sa carrière et à son ambition ».

La *Légende de sainte Élisabeth de Hongrie* est achevée. Liszt pense que sa propre vie ressemble à celle de son angélique compatriote. Hongrois comme elle, il n'a vraiment aimé, dit-il, que le ciel et les climats de la sainteté. Comme Élisabeth, il a vécu en Thuringe, tout proche de cette Wartburg qu'elle illustra de ses travaux et de sa charité. Enfin, comme elle il aspire à mourir en odeur de sainteté. En quelques images il résume musicalement tout l'essentiel d'une vie dont l'amour fut le rythme unique.

Lorsqu'il eut terminé sa *Légende*, Liszt, en toute simplicité d'âme, désira de se rapprocher davantage du cœur de l'Église. Depuis longtemps il songeait à entrer dans les ordres mineurs, qui, sans le lier par des vœux, lui conféreraient toutefois un reflet des dignités sacerdotales. Il s'en ouvrit au cardinal de Hohenlohe, qui appuya fort un projet où semblait définitivement toute idée de mariage pour la princesse Carolyne, belle-mère de son frère. Personne que Liszt ne se doutait à quel point elle avait renoncé. Dès lors, Franz se prépara avec l'ardeur d'une lévite à sa consécration.

La cérémonie fut fixée au 22 avril. Quelques jours auparavant, Liszt fit une retraite chez les Lazaristes, d'où, heure par heure, il rédigea pour l'amie son bulletin d'âme. On ne lui imposa aucune austérité. Sauf quelques lectures spirituelles en sus, c'était presque sa vie du Monte Mario. Lever à six heures et demie, méditation, son café dans sa chambre. Messe à huit heures et demie, lectures spirituelles, seul ; visite au Saint Sacrement ; dîner au réfectoire, à midi. On le plaça à une table à part. Personne ne parlait, ce qui lui convint fort. Il ne comprit pas bien la lecture que faisait un Frère du haut d'une tribune, depuis le commencement jusqu'à la fin du repas. On lui servit du café dans sa chambre, procédé auquel il fut sensible. Repos de une heure et demie. Lectures spirituelles ; visite au Saint-Sacrement ; promenade dans le jardin jusqu'à trois heures et

demie. Méditation, seul. Souper à huit heures, silence et lecture, comme au dîner. Le Père supérieur lui fit visite. À dix heures, toutes les lumières furent éteintes. « Je désirerais que notre cher Père Ferraris se trouvât à la chapelle de Hohenlohe mardi matin, pour me confesser avant la cérémonie. *Tout ce qui est né de Dieu vainc le monde, et la victoire qui vainc le monde est notre foi.* Épître d'aujourd'hui, dimanche de Quasimodo, saint Jean. » Du 24 : « Je vous rends grâce de vos petits billets. Tous mes souvenirs de vous sont des actions de grâces. Quant à mes lettres, je serais bien aise que vous les gardiez. Tout ce que je sais dire de moi, je ne puis le dire qu'à vous. »

Le 25, il était levé avant six heures. Il fit quelques prières, entendit la messe et continua la lecture du *Traité des saints ordres*, par M. Olier, curé et fondateur de Saint-Sulpice. Il se confessa et reçut la tonsure. « La tonsure doit être en forme de couronne, écrit-il, afin que sur la tête du clerc et de tout le clergé soit imprimée l'image de la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle signifie aussi la dignité royale de celui qui est admis dans les rangs du clergé. » Les paroles constitutives de la cérémonie sont tirées du psaume XV. Liszt les proféra de cœur et de bouche en même temps que l'évêque et pendant qu'il lui appliquait les signes de la tonsure : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. » Quelques oraisons, et le Psaume LXXXIII : « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur, Dieu des armées... »

Tout étant terminé, Franz prit possession de ses nouveaux appartements, contigus à ceux de Hohenlohe, grand aumônier du Saint-Père, dans le Vatican même. Sa porte se trouvait tout juste en face des Loggia de Raphaël, à deux pas de la Sixtine de Michel-Ange. Un peu avant *l'Ave Maria*, l'abbé Liszt fut reçu en audience par le pape. Pie IX l'accueillit avec une particulière douceur.

– L'évangile de ce jour, dit l'abbé, nous apprend que la moisson est grande. Je ne suis, hélas, qu'un bien petit et bien

faible ouvrier, mais je me sens heureux de vous appartenir à présent un peu plus encore, et supplie Votre Sainteté d'ordonner de moi.

Le pape dit :

– Vous aurez maintenant quelques études théologiques à faire.

– Je n'y suis pas resté entièrement étranger et les reprendrai avec plus de zèle et de joie.

En apprenant la nouvelle, sa mère pleura.

On vit dès lors l'abbé lisant régulièrement son bréviaire. Rome aimait à le regarder passer dans une calèche, assis entre deux flambeaux. Il commença ses études de sacristain et servait la messe du prince de Hohenlohe. Moins d'un mois après son entrée dans les ordres mineurs, il écrit à la princesse : « Ma journée d'hier s'est passée à lire une cinquantaine de pages du *Catéchisme de persévérance* en italien... » Mais le grand Liszt recommence déjà de percer sous la soutane, car il ajoute dans la même phrase « ... et à chercher quelques traits sur le piano pour la jonglerie indienne de *l'Africaine*. »

XXIII

Évidemment, la soutane ne faisait de Liszt qu'un abbé intermittent. À Rome, il la portait toujours. En voyage, elle restait souvent dans sa malle. Comment, par exemple, l'eût-il montrée aux cinq cents exécutants hongrois de *l'Élisabeth*, pendant les répétitions qu'il dirigea lui-même à Pest, au mois d'août 1865 ? On savait ; point n'était besoin d'ajouter aux sourires. Du reste, il ne faisait nullement mystère de sa dévotion. Il habitait chez le curé, entendait la messe chaque matin, et suivit en surplis la procession de la Saint-Étienne. *L'Élisabeth* fut acclamée, la *Symphonie de Dante* bissée, et, pour la première fois depuis bien longtemps, Liszt joua publiquement ses deux *Légendes*. Malgré son humilité réelle, il gardait un peu de goût cependant pour les triomphes populaires. Ainsi, un soir, chez son ami le baron Augustz, dont il était l'hôte, il fit rouler le piano devant les fenêtres ouvertes et joua l'une de ses rhapsodies devant huit mille auditeurs, venus pour l'ovationner.

Au printemps de l'année suivante, il accepte de diriger à Paris sa *Messe de Gran*. Très peu de semaines avant son départ pour la France, sa mère meurt subitement. Cette personne simple et bonne fut pleurée tendrement par son grand homme de fils, qu'elle avait toujours trouvé un peu intimidant. Franz et sa fille Cosima restent donc seuls des leurs maintenant, et Liszt est agité par toutes sortes de mauvais pressentiments. C'est sans joie, sans enthousiasme qu'il dirige sa messe à Saint-Eustache, malgré une affluence extraordinaire. La quête et le sou des

chaises rapportent 50.000 francs, dit-on. Mais l'exécution est faible, les chœurs mal entraînés, et le gros des critiques déchire l'œuvre de l'illustre abbé. Ce qui lui fait le plus de peine, c'est le lâchage des vieux amis. D'Ortigue, toujours grégorien et anti-moderne, fait un calembour qu'on se répète : « Éloignez de moi ce caliszt. » Quant à Berlioz : « Cette messe, dit-il, est la négation de l'art. » Voilà la réponse à la Semaine Berlioz organisée par Liszt à Weimar. Mais ne faut-il pas beaucoup pardonner au compositeur qu'un mauvais sort poursuit avec tant de constance ? Pour se justifier de ces critiques, Liszt le convoque chez lui avec d'Ortigue et le violoniste Léon Kreutzer. Partition en mains, il discute chaque mesure incriminée. Par son exécution magique, les voilà déjà aux deux tiers convertis quand Berlioz, brusquement, se lève et s'en va... Tant pis. Il est honorable de subir en compagnie de Wagner les assauts de sa mauvaise humeur.

L'opinion des journaux est partagée. Il y a trop de gloire autour de Liszt pour qu'il n'ait pas ses partisans. « Succès, oui – sensation même – écrit-il à Carolyne, mais situation difficile. Saint Grégoire nous aidera. » Le *Credo* passe pour le morceau le plus faible et le plus disharmonieux de la *Messe*. M^{me} d'Agoult est de cet avis, et le fait savoir dans *la Liberté*. Franz ne se décide pas à l'aller voir bien que malgré, ou peut-être à cause de la soutane, il soit plus *lion* que jamais. L'empereur, le nonce, les ambassadeurs, tout le monde tient à honneur de recevoir l'abbé. Mais l'heure qu'il préfère de la journée est celle qu'il passe chaque matin, entre sept et huit, à Saint-Thomas d'Aquin. « Le bréviaire est aussi la plus grande des musiques. » Son vieil ami Rossini conte partout que Liszt compose des messes pour s'habituer à les dire ; mais Franz se doute depuis de longues années que sa célébrité est un obstacle à sa réputation. « Tant que les gens m'applaudiront comme pianiste, ils me critiqueront comme compositeur. » Il faudra pourtant bien finir par comprendre qu'en tant que virtuose, il est mort depuis longtemps.

Marie ne se décourage pas. Elle veut le voir. Ollivier presse tellement son beau-père qu'un jour il se décide à cette visite toujours incommode. Cette fois elle tient à lui annoncer elle-même qu'elle se prépare à publier ses confessions. Qu'en pense-t-il ? Oh ! rien de bien neuf, sinon qu'elle est encore plus femme de lettres qu'il ne le supposait. Ce projet pose au moins nettement entre eux la question du vrai et du faux. Ce sont de gros mots, mais il est bon qu'ils soient prononcés si l'on veut éviter une reprise de la guerre d'autrefois.

– Et ce sera du roman ?

– Qu'est-ce qui ne l'est pas ?

– Le Guermann de votre *Nélida* était d'une invention fort sottée...

Sur ce ton, l'entretien ne peut guère se poursuivre, mais Liszt veut en finir de ce qu'il appelle le sentimentalisme doctrinal de la comtesse.

– Pardonnez-moi d'être un peu vif dans la forme, Marie. Malheureusement il n'y a pas moyen de dire certaines choses d'une façon agréable. La continuation d'un commerce d'esprit entre nous aurait quelque chose d'immoral.

Et ils se quittent avec l'arrière-pensée que cette fois sera la dernière. Liszt n'en est pas attristé ; pas plus que soulagé. Cet adieu définitif au passé fait partie du renoncement à soi dans lequel, depuis quelques années, il se complaît toujours mieux. C'est un peu ce sentiment d'effacement qui exalte tout artiste dès qu'il se retrouve plus seul, et face à l'éternité ; le moment où il voit sa vie plus consommée, plus détachée de lui. À présent seulement, Liszt la regarde avec le recul nécessaire pour pouvoir en négliger l'extraordinaire et ne s'appliquer qu'à en mieux marquer la ligne intérieure. »

Connaître Dieu, aimer Dieu, aimer tout court, l'amour par l'esprit, le sentiment par l'intelligence, répandre à travers son

œuvre la plénitude de son cœur, voilà, plus fortement éclairées, les devises de son âme. Non l'amour par la foi, comme chez saint Pierre ; non l'amour par l'espérance, comme dans le bon larron ; non l'amour de David, par la contrition, l'humilité et le brisement de cœur ; mais l'amour de Madeleine, l'amour tout simple et quand même. L'âme de Liszt ressemble à certaines âmes féminines qui, à travers les douleurs, les laideurs et les pires expériences de la vie, émergent intactes, dans toute la pureté de leur première fleur. En passant sur elles, les années, fussent-elles démoniaques, n'ôtent rien à ces beaux anges. C'est pour eux que Pascal s'écrie : « Ô qu'heureux sont ceux qui, avec une entière liberté et une pente invincible de leur volupté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement. »

Mgr Hohenlohe fut fait cardinal à cette époque et quitta le Vatican. Franz, à peine de retour à Rome, déménage aussi et se réinstalle au Monte Mario, où il se remet doucement à son *Christus*. Carolynne voudrait le forcer à travailler plus activement, mais Liszt se préoccupe de moins en moins de sa célébrité. Il arrive tout naturellement à la *santa indifferenza*, tandis qu'à Munich, Bülow fait représenter avec éclat, sur l'ordre du roi, la *Sainte Élisabeth*. L'inspiration ne lui fait pourtant pas défaut puisqu'il écrit une *Messe de couronnement* en trois semaines (il s'agit du couronnement de François-Joseph en Hongrie). À peine achevée, il lui faut déménager une fois de plus et il fixe son choix sur le cloître de Santa Francesca Romana. Situé entre la basilique de Constantin et l'arc de Titus, l'on y a vue sur le Forum et la fenêtre de Franz regarde le temple de Vénus. Comme le voici plus rapproché de ses amis, la vie mondaine le reprend un peu, et il reçoit à son tour, une fois par semaine, visiteurs et élèves. Période agitée, instable, au cours de laquelle il termine néanmoins son *Christus*, qui l'occupait depuis une couple d'années. Puis ce sont de nouveaux voyages.

À Ofen, d'abord (c'est Bude, la ville jumelle de Pest), où l'empereur est couronné roi de Hongrie aux sons de la nouvelle

messe de Liszt. À Weimar, ensuite, où Charles-Alexandre l'a invité pour les fêtes qu'il donne en commémoration du huit centième anniversaire de la Wartburg. Liszt y paraît pour la première fois publiquement dans sa soutane. Les vieux amis en sont tout décontenancés ; mais bientôt ils reconnaissent que Liszt est dans un de ses plus beaux moments, le visage apaisé, suave. Il dirige lui-même son *Élisabeth*, cette grande hymne laïque à la sainteté, et remporte un fastueux triomphe de larmes et d'enthousiasme. Mais il ne pense pas à sa renommée et cultive bien davantage ses émotions. C'est, une fois de plus, une détresse délicieuse de retrouver l'Altenburg. « Treize années de joies et de douleurs, de *Wahreheit und Dichtung* me serrent, chantent, pleurent, crient, gémissent, rayonnent en ce lieu. » Et il s'enfonce dans sa reconnaissance à Carlyne, écarte toute idée profane, évite même de passer par la Carlplatz où pourraient le surprendre des souvenirs qu'il a décidément vaincus.

La famille grand-ducale le retient quelques jours et Charles-Alexandre insiste avec une pressante bienveillance pour que Liszt se rétablisse à Weimar, au moins pendant un mois ou deux par an. Il ne dit ni oui, ni non, travaillé malgré lui par l'idée que la Ville Éternelle lui peut coûter une partie de l'œuvre qu'il porte encore. Weimar, après tout, n'a pas été qu'un mirage, et de toutes parts on le sollicite de renouer avec les grands centres musicaux d'Autriche et d'Allemagne. Ses ouvrages et ceux de Wagner n'y sont-ils pas maintenant l'objet d'une générale curiosité ? Ni oui, ni non.

Il fuit la tentation et gagne Munich. Bülow y est aujourd'hui directeur du nouveau Conservatoire et conduit les grandes représentations de l'Opéra. Quarante-huit heures après son arrivée, Liszt, caché au fond d'une loge, écoute le *Tannhäuser*. Puis *Lohengrin*. Salle comble, enthousiasme général. Le roi est là, portant un bouquet pour sa fiancée, la duchesse Sophie (plus tard duchesse d'Alençon). Wagner seul est absent, victime de l'opinion populaire et du parti ultramontain qui l'accusent d'avoir, en dix-huit mois, perverti un prince de vingt ans et dila-

pidé les fonds d'État. Malgré sa célébrité, malgré l'amour royal, il lui a fallu retourner aux solitudes helvétiques, mais cette fois non plus en déshérité. Le glorieux vaincu, dûment pensionné par son bienfaiteur et applaudi par toute la jeunesse d'Europe, occupe à Tribschen, sur le lac de Lucerne, une maison confortable où il travaille à l'abri du besoin. Mais Liszt n'ignore pas qu'à côté du drame public de cette destinée, il s'en déroule un autre, intime, secret, qui depuis plusieurs années déjà déchire les trois êtres auxquels seuls, en dehors de Carolyne, il est attaché : Wagner, Bülow et Cosima.

Les choses avaient débuté à Reichenhall, en Haute-Bavière, après le festival de Weimar en 1861. Cosima y faisait une cure lorsque son père, sa sœur, Ollivier et Wagner vinrent lui faire visite. Depuis quatre ans qu'elle était mariée et habitait Berlin, Wagner ne l'avait vue qu'une fois, pendant son voyage de noces, chez lui, dans son *Asile* de Zurich. Il la retrouva telle qu'à Paris, timide et séduisante. Ce presque quinquagénaire ardent et concentré, et si malheureux en ménage, s'épanouit au voisinage de ce beau Liszt féminin dont il devina qu'il prenait l'âme comme il avait saisi celle de son père. Le vif sang franco-hongrois de la jeune femme s'électrisait à la voix de ce formidable inventeur de cris passionnés. Qu'importait leurs vingt-cinq ans de différence d'âge ? Il n'y a pas d'âge pour certains tempéraments. Les précisions de l'état civil ne comptent guère pour celui qui ose dire : « J'apporte partout avec moi la révolution. » Dix ans auparavant, Mathilde Wesendonck écrivait : « Là où il est, il apporte la vie. » En cette Cosima sauvage et si précieusement élevée, Wagner rencontrait celle qu'il avait toujours attendue, celle qu'il réclamait à Liszt comme la seule musique qui lui fût nécessaire et qu'une fois déjà, en Mathilde Wesendonck, il avait rencontrée : « Donne-moi un cœur, un esprit, une âme de femme où je puisse me plonger tout entier, qui vraiment me comprenne. » Et Franz, par sa fille, lui apporta cette âme, cet esprit, ce cœur, et sa chair même. Je ne sais s'il existe un autre exemple d'amour d'une aussi forte portée. Chez les Arnauld peut-être, où toute une famille se fiança à Jésus-Christ. Ainsi des Liszt : deux géné-

rations s'unirent, puis trois, afin d'assurer à un homme la survie du sang et de l'esprit, et par surcroît le service de son temple.

Reichenhall n'avait été qu'une interrogation. Cosima et Wagner se revirent l'année suivante sur le Rhin, puis à Francfort où il chanta pour elle, par manière de symbole, les adieux de Wotan. L'extase qu'il observa dans le regard de Cosima lui parut pleine de sérénité. Entre eux « tout était silence et mystère ». Peu après la mort subite de Blandine, ils se retrouvèrent encore au Gewandhaus de Leipzig, où Bülow jouait un nouveau concerto de Liszt. Voilée de noir, pâle, Cosima semblait arriver d'un autre monde. Tout devint ombres chinoises pour ces deux êtres qui déjà vivaient tout entiers l'un en l'autre. Pourtant ils ne se dirent rien. C'est le 28 novembre de l'année suivante seulement, à Berlin où Wagner était de passage, qu'assis côte à côte sur les coussins d'un landau, ils se firent des aveux. À peine eurent-ils besoin de parler pour comprendre le malheur qui les accablait.

Entre Bülow et Wagner il y avait près de vingt années d'une amitié sans tache, et chez le plus jeune, cette même folie d'adoration et de dévouement que chez Liszt. Ces deux magnifiques artistes étaient, par la pureté du cœur et l'innocence de l'élan, étonnamment pareils. Allaient-ils être trahis par ceux-là même à qui ils avaient tout donné ? On comprend que le silence, compliqué par toutes ces flèches de la pensée, ait semblé à Wagner et à Cosima plus complice et plus décisif que n'importe quelle parole.

Mais le temps de la résistance passa. M^{me} de Bülow devint pour celui qu'elle aimait tout ce qu'elle rêvait d'être. Et d'abord sa secrétaire. C'est elle qui assurait sa correspondance, même celle avec le roi. C'est elle qui s'occupait des interprètes et des journaux. Insoucieuse de son bon renom comme de sa paix domestique, dès lors qu'elle vécut aux côtés de Wagner, cette femme entière adopta la devise du « tout ou rien » de Liszt. Et Bülow ignora tout, voulut tout ignorer peut-être, ne trouvant

d'écran contre la catastrophe qu'il cherchait à ne pas voir que dans un labeur harassant, de répit que dans la maladie. Cosima faisait avec douleur l'effort quotidien de sauver les apparences. Mais elle était d'une nature trop forte pour se laisser briser par la souffrance d'autrui. Quand Wagner repartit en exil, elle se prépara sans faux-semblant à le rejoindre.

Liszt savait cela, et qu'il était vain de lutter contre une femme formée à son image. Mais il aimait Bülow et cherchait d'atténuer son désespoir. Il passait ses journées auprès de Hans, proposait des voyages, une tournée de concerts en Italie, rédigeait avec lui le règlement du nouveau Conservatoire. Il se décida enfin à partir pour Lucerne afin de voir Wagner, et, s'il était possible, obtenir de lui un renoncement.

Le mercredi 9 octobre 1867, à trois heures, il arrivait dans la villa de Tribschen, où Richard l'attendait. L'homme était changé, maigri, sillonné. Ils s'enfermèrent dans le cabinet du compositeur et n'en bougèrent pas d'une demi-journée. Bientôt, dans l'après-midi tendre, par-dessus les roses d'automne, fleurirent les premières notes du troisième acte des *Maîtres chanteurs*, tout nouvellement écrit. Le cœur de Liszt, une fois de plus, se souleva de bonheur. « Nul autre que toi, s'écriait-il, nul autre que toi... » Et il se demanda s'il était venu faire autre chose qu'exalter son âme, crier sa joie, et prier Dieu de tout pardonner à ceux d'entre les hommes qui inventent la beauté.

On n'a jamais su ce que Liszt, pendant cette visite, demanda à Wagner. En rentrant à Munich, il dit : » J'ai vu Napoléon à Sainte-Hélène. » La figure du solitaire lui avait imposé et fait taire ses reproches. Il y a des hommes que les lois n'atteignent pas. Même pas les lois du cœur. La tristesse du génie privé de bonheur a quelque chose d'inhumain. On n'entame pas avec de molles phrases ces rudes monstres insensibles. Wagner avait sans doute écouté les premiers balbutiements de Liszt, puis,

s'étant mis au piano, leurs confidences furent bues par la musique.

Bülow se montra héroïque. Les journaux cherchaient à le rendre ridicule. Cet homme frêle et passionné s'abîma de travail, vécut de sa douleur. Elle ne lui parut assez forte que lorsqu'il eut monté, pour le plaisir du roi, *les Maîtres* et *Tristan*. Lui aussi avait bu le philtre. Mais, après une effroyable année, il s'affaissa, exténué. Isolde était partie. Elle avait rejoint son amant. Il ne s'embarqua pas à leur poursuite sur la nef du roi Marke.

Liszt non plus. Mais il se résolut à désormais appauvrir sa vie davantage, à se dépouiller de ses plus belles affections. Il rompit avec sa fille et avec son vieux compagnon. L'honneur de son âme le voulait ainsi, l'honneur de Dieu.

Alors l'abbé Liszt et l'abbé Solfanelli se rendirent à Assise. Solfanelli y dit la messe dans la chapelle où mourut saint François. Ils visitèrent le plant d'épines tachées de sang et converties en roses (douze rouges, douze blanches) en présence de Jésus-Christ et de la Vierge Marie. D'Assise ils gagnèrent Notre-Dame de Lorette, puis Grotta Mare, sur les bords de l'Adriatique.

Ici, la principale occupation de ces deux petits prêtres était la lecture du bréviaire. On les voyait, tantôt marchant le long de la plage, tantôt dans quelque bois de citronniers, assis près l'un de l'autre. Parfois ils s'installaient sur une vieille barque enfoncée dans le sable, où ils disaient ensemble Vêpres et Complies.

XXIV

« Weimar est devenu un lieu de pèlerinage, » écrit à sa fille M^{me} de Moukhanow (l'ex-M^{me} Kalergis), tous les musiciens allemands y viennent rendre hommage aux pieds du grand homme ». Ce grand homme, c'est Liszt, réinstallé à Weimar pendant plusieurs mois tous les ans, comme l'avait voulu le grand-duc, comme l'espéraient ses amis musiciens, comme enfin il s'en était lui-même reconnu le besoin. C'est que Rome n'était guère favorable à la musique de l'avenir. Pas même à la musique tout court. Et Liszt avait le sentiment que pour servir Dieu et son âme, la plus belle retraite romaine, fût-ce la villa d'Este, ne valait pas dix pieds carrés de terre musicienne, des élèves à qui donner sa foi et, par-ci par-là, un bon orchestre à manier pour la gloire du Seigneur.

Ce n'est pas qu'à Rome il fût totalement privé de ces biens, mais enfin ils n'existaient pas tout à fait selon son cœur. Tout ce public de vieux prélats, d'érudits, de retraits de la vie, de pacifiés, qui venait se faire caresser l'âme à l'indulgent soleil de Saint-Pierre, ne correspondait plus comme avant à la verdeur de ses cinquante-huit ans. À présent que sa faim religieuse avait reçu de premiers apaisements, il fallait respirer un air plus vif, rouvrir une fenêtre sur le siècle. L'appartement où la bonne Carolynne écrivait les huit volumes de ses *Petits entretiens à l'usage des femmes du grand monde*, sa *Chapelle Sixtine*, son *Église attaquée*, sa *Simplicité des colombes*, sentait un peu le renfermé. Franz se découvrait plus oblat que novice, qu'ermite surtout,

puisque'il avait la calmante certitude de retrouver au gré de ses besoins son mystique refuge.

Il accepta donc les offres de Charles-Alexandre et, au début de l'année 1869, revint à Weimar pour y faire un long séjour. L'Altenburg était occupée. Liszt reçut du grand-duc, en échange, une toute petite maison qui lui convint fort bien. C'était la *Hofgärtnerei*, l'habitation du chef-jardinier de la cour, remise en état et meublée pour le musicien. Une maison de Julie enfoncée dans la verdure du parc. Un vestibule, une cuisine et le logement de sa servante Pauline, au rez-de-chaussée. À l'étage, trois pièces : un salon de musique, la chambre et une petite salle à manger. Il n'y manquait ni les tapis, ni les tentures algériennes, ni le grand et le petit piano, ni même beaucoup de ses objets familiers, gravures, bustes et sabres d'honneur. Les princesses elles-mêmes avaient tout arrangé. Au-dessus de son lit, Franz suspendit une image pieuse et la vieille icône de saint François de Paule. Sur sa table, à côté de la fenêtre, il dressa le petit daguerréotype jauni dans son encadrement de papier doré, représentant Carolyne à vingt-sept ans. Il était très chez lui au milieu de ce « luxe wagnérien ». Et tout de suite une nouvelle vie commença, sa seconde incarnation weimaroise.

Les élèves affluèrent, une vingtaine dès la première saison, hommes et femmes. Comme autrefois, les matinées il les réservait à son travail personnel, levé dès six heures et dès huit à la messe. Après-midi il donnait ses leçons, en général à plusieurs de ses élèves rassemblés, quelquefois à tous en même temps, faisant jouer l'un ou l'autre au gré de son inspiration. Cela ne ressemblait en rien à celles du temps de Genève et de Paris. Quelle peur ils avaient, messieurs et dames, quand l'œil clair du grand Liszt se posait sur eux et qu'il les invitait à montrer leur petit savoir ! Après s'être amusé des maladresses de l'un, s'être fâché tout pourpre contre le jeu propre et bien « conservatoire » d'un autre, il interprétait lui-même les passages incriminés. On l'écoutait avec un peu plus que de la déférence, cet homme qui avait connu Schumann, Chopin et Beethoven, joué

avec eux, devant eux, et qu'ils avaient admiré. Tous les dimanches, de onze heures à une heure, Liszt recevait officiellement. Le grand-duc ne manquait jamais ces matinées où un petit groupe d'artistes et d'intimes formait le fond du public. Les dames s'y trouvaient en nombre et continuaient de briguer les attentions du maître, comme c'était la règle depuis ses quarante ans. On exécutait en général de la musique de chambre, des compositions nouvelles, et Liszt, allant et venant, critiquant, commentant, finissait par se mettre au piano.

Toutes ses leçons, il les donnait gratis. Il s'attachait à beaucoup de ses élèves, restait en correspondance avec eux, s'intéressait à leur carrière. Ça n'allait pas sans jalousies, du côté féminin surtout. Liszt disait : « Elles s'aiment toutes en moi » ; mais il les bénissait en secret d'alimenter ce perpétuel soleil d'amour sans lequel son génie se fût tout de suite glacé. Il avait bien plus la passion d'être aimé que d'être admiré, parce qu'à travers lui c'est l'amour qu'on honorait, et que l'amour est le seul accès vers l'art et vers Dieu. Lorsque Carolynne s'était établie à Rome, Liszt n'avait pas d'abord compris qu'elle quittait à jamais cette terre de musique pour se confiner dans un purgatoire de délices et de contritions spirituelles. Il avait essayé de l'y suivre, s'efforçant de penser avec elle que l'art n'est point une religion à part, mais l'incarnation formelle de la vraie religion, catholique, apostolique et romaine. Les ailes avaient commencé de lui pousser. Mais à la lecture du bréviaire s'étaient bientôt ajoutés des *exercices techniques*, quelques *lieder*, le *Triomphe funèbre du Tasse*, puis la nostalgie des musiques wagnériennes. Et quand « Bon Ecclésiaste », comme il surnommait la princesse, eut entamé son immense ouvrage (qui devait comprendre vingt-quatre volumes) sur les *Causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Église*, l'abbé, sans y songer, se retrouva artiste.

Artiste et homme. Homme presque vieux, couronné de cheveux blancs très beaux, le corps déjà un peu penché, mais tout l'individu encore surnaturel. En l'approchant, les femmes

rougissaient toujours sous son regard chargé de ciel et de caresses.

Ce même automne, à Rome, une élève nouvelle, la comtesse Janina, s'éprit follement de lui. Créature sombre, d'origine cosaque, elle rôdait jour et nuit autour du maître chéri, jouait sa musique dans des concerts, recopiait ses manuscrits avec un vrai talent de calligraphe. Liszt pria son saint patron de lui venir en aide, car elle était brûlante, cette Olga Janina. Il s'enfuit de Rome à Tivoli, où le cardinal de Hohenlohe lui réservait toute l'année un logement dans la villa d'Este. La Janina réussit à violer la consigne et s'y fit introduire un beau matin sous un costume d'homme, les bras chargés de fleurs. Liszt travaillait à sa *Cantate pour le centenaire de Beethoven* et gardait à portée de sa main la *Perfection chrétienne*, un toutrécent ouvrage de Carolyne. Mais, cette fois, le beau jardinier d'amour l'emporta sur tous les talismans.

Trois mois plus tard, Liszt se délivrait en retournant à Weimar. Ses élèves accoururent et il reprit sa vie d'oracle et de grand maître de la musique de toute l'Allemagne du Sud. Cette année 70 allait compter, à cause d'un nouveau festival de musique dont Liszt avait été chargé d'élaborer le programme. Du 15 juin au 6 juillet, le théâtre de Weimar devait donner *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *le Vaisseau fantôme*, *les Maîtres chanteurs* et même *Tristan et Isolde*. La cantate de Liszt y figurait aussi, ainsi que des œuvres de Raff, de Beethoven et d'autres. L'empereur de Russie s'était annoncé, des grands-ducs, des princes de Prusse, Kaulbach, Tourguénieff, Pauline Viardot, Rubinstein. Tout gravitait autour de Liszt, qui dirigeait la partie musicale comme la partie littéraire de ces fêtes. Chacun venait à lui. Ses forces étaient infatigables, son amabilité inépuisable. En somme, il gouvernait bien mieux les esprits à Weimar depuis qu'il n'y était qu'un hôte de passage. « Toutes les inimitiés se sont tues en présence du grand Liszt, qui n'a jamais paru plus grand et plus bon, mandait M^{me} de Moukhanow-Kalergis à sa fille. Dans les détails il apportait sa grâce infinie, son soin déli-

cat de tous et de chacun, aimable aux plus petits, distribuant l'éloge et le conseil, sur pied dès sept heures du matin, jouant, dirigeant, parlant tout le long du jour, et cela à la veille de sa soixantaine... Il double les forces de tous ceux qui l'approchent et ne perd rien des siennes. » Et, après que le festival Wagner a commencé : « On s'est enivré de musique et d'idéal... » écrit-elle encore toute vibrante, et cela « avec une chaleur d'enthousiasme, une unanimité d'admiration qui ne se rencontre nulle part ailleurs ». Personne ne lisait plus les journaux. Ce fut de la stupeur quand la guerre éclata. Puis une fuite générale. Fallait-il qu'ils fussent insensés, disait la Fée blanche, ceux qui, pour de misérables questions de vanité nationale, foulaient aux pieds « la moisson du ciel et celle du génie ».

Liszt venait de partir pour Munich où se donnaient – en l'absence de l'auteur – les premières représentations de *la Walkyrie*. Sa perplexité fut extrême. Le fils du modeste intendant de Raiding était à présent un Européen considérable, à quatre patries, qui s'était donné depuis un demi-siècle des racines à Paris, à Weimar, à Budapest et à Rome. Il se trouvait avoir un gendre premier ministre de cet empire libéral qu'il admirait tellement, et une fille qui, depuis huit jours, était la femme d'un des nouveaux héros du nationalisme allemand ! Car il venait d'apprendre par les journaux le mariage de Cosima avec Wagner, célébré à Lucerne. Par les journaux, puisque, depuis un an, Cosima ne lui écrivait plus. Cette petite-nouvelle du monde artistique se trouvait mêlée aux récits des victoires allemandes.

Réfugié chez son ami Augusz, en Hongrie, il écrivit à Carolyne : « Si l'empire croulait, j'en ressentirais personnellement une extrême douleur. » Et, le 4 septembre : « Après le coup terrifiant de la reddition de l'armée française et de l'empereur, il faut renoncer pour un assez long temps aux espérances dont votre lettre m'entretenait. La Providence a prononcé son arrêt contre le souverain que j'admirais comme le personnage le plus habile et le meilleur de notre époque. » Selon la prédiction de Voltaire, le siècle des Prussiens semblait donc venu. Qu'allait-il

se passer maintenant ? « D'une telle catastrophe se dégagera sans doute aussi quelque grande idée, et on verra apparaître je ne sais quel principe régulateur des États modernes ; mais la philosophie de l'histoire est une science bien conjecturale encore aujourd'hui et tout enveloppée d'épouvante. » Liszt ne pouvait ni ne voulait se ranger dans aucun autre bataillon que celui des musiciens. « La politique est la science des opportunités et l'art de l'à-propos. Évidemment M. de Bismarck s'y entend mieux que d'autres, quant à présent ! Je n'ai pas à le suivre dans ces hautes régions et m'occuperai de tout cœur de *Saint Stanislas*. Prions que le règne de Dieu arrive. »

Saint Stanislas, oratorio nouveau sur un texte légendaire polonais adapté par la princesse. Liszt y travaillait sans gaieté. La comtesse cosaque avait un peu brouillé son inspiration religieuse. Puis on le harcelait de partout, en Hongrie, pour qu'il acceptât de s'installer à Pest, où il était question de le nommer directeur d'une nouvelle et importante académie de musique. Il se laissa assez volontiers soutirer une promesse et retourna à Weimar au printemps de 71, sans avoir revu Rome ni la princesse. Au près d'elle, sans doute eût-il abandonné le projet de ses concitoyens de Pest, alors qu'en somme cette direction, plus honoraire qu'effective, lui apparaissait comme une belle et plaisante sinécure. Elle coïncidait, au demeurant, avec cette phase de bougeotte qui venait de le reprendre. Quand il eut signé son contrat, seulement, il s'en revint à Santa Francesca Romana. Carolynne se trouvait toujours via del Babuino, cloîtrée, heureuse et écrivassière. Franz se replongea dans ses béatitudes et son adoration pour le grand pauvre de Dieu, grâce à la protection de qui il espérait combattre et vaincre son vieil ennemi, non pas le diabolin des mondanités, mais « le démon des excitations et émotions extrêmes ». Or, précisément, celui-ci allait lui jouer deux tours. Et d'abord une vengeance. De New-York tomba une dépêche de la Janina : « Partirai cette semaine pour payer réponse à votre lettre. » Il s'agissait d'une lettre où Liszt, poursuivi par la correspondance de cette jalouse, lui signifiait un peu rudement son congé. Lorsqu'elle arriva à Rome, Franz en était

reparti pour Pest. Elle l'y suivit, ébruitant avec ostentation son projet de tuer Liszt, puis de se tuer elle-même. En coup de vent elle entra dans sa chambre et déposa sur la table son revolver et plusieurs flacons de poison, ornements qu'elle lui avait exhibés deux fois déjà, l'hiver précédent. L'artiste lui dit tranquillement :

– Ce que vous avez l'intention de faire est mauvais. Je vous engage à y renoncer, mais ne saurais vous en empêcher.

Elle piqua sa crise de nerfs pendant que Liszt mettait en sûreté les bibelots de la dame. Le baron Augustz et d'autres amis survinrent à propos, apaisèrent cette jolie furie et l'embarquèrent pour Paris. Comme elle détenait encore plusieurs manuscrits que le compositeur avait confiés à son talent de calligraphe, elle les brûla. Puis écrivit un livre virulent, les *Souvenirs d'une Cosaque*, qu'elle fit suivre des *Souvenirs d'un pianiste*. Mais Liszt était immunisé depuis vingt ans contre ce genre de venin.

Toutefois « le démon des émotions extrêmes » tenait encore en réserve une plus forte expérience : la baronne de Meyendorff, née princesse Gortschakoff, et de son prénom Olga, tout comme la Janina. Liszt la connaissait depuis sept ans, alors qu'il venait de s'établir à Rome où Meyendorff occupait un poste à la légation de Russie. La baronne était une femme de haute intelligence, très mince, en général vêtue de noir. Glaciale vis-à-vis des indifférents, elle laissait à ceux avec qui elle se trouvait en confiance une impression tout autre. Elle était de ces femmes pour qui la sympathie, l'amitié, sont des sentiments impossibles parce qu'elles ne comprennent que la passion. Avec cela d'une culture extrêmement poussée, d'un caractère ferme et droit, voire un peu autoritaire, et pianiste originale, exceptionnellement douée.

Dès qu'elle vit Liszt, elle l'évita, consciente du danger qu'un tel homme pouvait lui faire courir. Et pendant des années, cette femme secrète ne laissa jamais rien paraître. Mais en 1867 son

mari fut nommé ministre de Russie à Weimar, où, quinze mois plus tard, Liszt la revit. Elle jugea sans doute qu'ici la lutte deviendrait très vite inutile, et dès lors, avec ce caractère entier qui la jetait toute ou contre ou vers ses désirs, elle rechercha celui qu'elle avait fui. Franz résista. Il ne se croyait plus assez jeune pour faire les frais de cette dépense. Et puis la soutane, Carolyne, le travail... Mais la Chatte Noire, comme on l'appelait, possédait le pouvoir des chattes, toutes les souplesses de l'intelligence et une volonté imbrisable. Elle exaltait la puissance de travail du compositeur ; elle renouvelait, en jeunesse, en beauté, les enthousiasmes que lui avait autrefois fournis Carolyne. Il respira autour d'elle la dernière tentation du monde secret des plaisirs.

Ainsi Liszt céda, non à une ultime faiblesse, mais à cette suprême force. Il se redressa de toute sa stature d'artiste. On le revit plus laborieux, plus inspiré. M^{me} de Moukhanow, le regardant jouer à l'orgue son *Requiem*, regrettait avec le grand-duc qu'un peintre ne fût pas là pour saisir sur le vif la splendeur du génie. Elle écrivait de lui : « Il a trouvé son expression suprême et accomplie dans la musique d'Église, où il ne sera jamais surpassé, dont il épuise – sans jamais s'épuiser lui-même – toutes les richesses de forme et de métaphysique. Il se donne tout entier dans ses œuvres, comme dans son jeu. Ce qui fait la magie de ce jeu unique, fascinateur, le compliqué enchanteur de sa nature, est précisément ce qui blesse quelques-uns dans l'auditoire qui entend ses compositions religieuses. Ils y trouvent trop de piété mystique, trop d'abandon sensible, de génuflexions, si je puis m'exprimer ainsi – et ils sont choqués aussi de la pompe théâtrale. Il y a du décoratif, sans doute, mais nous savons pourquoi nous le comprenons. Bien peu ont l'étoffe de s'identifier au dramatique d'une âme qui se montre à Dieu, qui crie et pleure, qui veut ravir le ciel par la violence, la lutte à la Pascal. Voilà ce que j'adore dans la musique de Liszt : c'est humain de tous les temps, c'est chacun de nous, et au-dessus de tout, style. Pourquoi a-t-il accompagné les rois mages d'une marche triomphale ? C'est par respect pour les grandeurs ter-

restres, qu'il estime devoir s'humilier avec splendeur. Il y a dans saint Thomas un chapitre intitulé : *Sur la magnificence* pour lui donner raison. »

Voilà, exprimée avec bien de l'intelligence, une appréciation à mettre en regard de celles de Schumann, de Chopin, notées trente ans plus tôt. C'est le même homme, mais les défauts se sont usés et les vertus (dans le sens de courage) approfondies. L'âme a pris tout son poids, elle a précisé ses cris. Le doute satanique et la certitude divine demeurent les deux pôles où vient s'électriser cette intelligence agitée. « Neuvièmes » lumineuses, « onzièmes » phosphorescentes, chromatisme polyphone persistant, tels sont les signes distinctifs de sa musique, avec certaines suavités passives jaillies de la quiétude liturgique. Ce vieillard en pleine jeunesse invente l'étonnante suite d'accords majeurs fondés sur les notes successives de l'accord de septième diminuée qui deviendra déterminante pour l'harmonie wagnérienne et moderne.

Lorsque M^{me} de Meyendorff perdit son mari, en 71, elle vint franchement vivre auprès de Liszt, à Weimar. Il eut donc désormais deux villes et deux amies, cet homme magnifique. Et même trois villes, car il faut ajouter Pest, où depuis 1872 il vécut tous les ans deux ou trois mois comme directeur du nouveau Conservatoire. Cela amena entre lui et Carolynne le premier long dissentiment. Elle sentait bien que non l'homme seul, mais l'artiste aussi lui échappait. Sa longue, sa soigneuse influence, étendue à tant de détails de l'esprit après tous ceux du confort journalier, s'évaporait par la distance. Elle n'était plus *l'unique*, le savait, s'en désolait, mais renonçait à une lutte impossible. Elle déléguait ses amies pour veiller sur le bien-aimé, et même pour l'espionner. Les issues de son sépulcre à elle, restaient bouchées. C'est par les lettres seulement qu'elle conservait un contact avec le monde et avec Liszt. Pauvres lettres auxquelles il ne répondait ni toujours très vite, ni toujours très bien. Même lorsqu'il rentrait à Rome, les lettres tenaient trop souvent lieu de visites. L'emmurée faisait pourtant répandre des roses sur

ses tapis quand il venait la voir. Il ne s'en apercevait que pour sourire, en ramassait une, la mordillait, la déchirait, puis s'en retournait à la villa d'Este. « La femme qui ne suit pas la voie ordinaire du bonheur, se répétait-elle, doit se consacrer à d'autres activités. Chacune cherche lentement sa voie, mais la trouve toujours. Si elle ne se donne pas à l'art, à une occupation intellectuelle, elle doit trouver autre chose. » Elle avait trouvé, elle, dans le renoncement et la théologie. En vérité elle pouvait dire : « Chaque année je suis plus chanteuse. »

Au milieu de ce vieillissement général, des morts. D'Ortigue, en 66, peu après le dernier séjour de Liszt à Paris. Ingres, l'année d'après. Rossini, en 68 ; Berlioz, en 69 ; Caroline d'Artigaux en 72, cette Caroline « mûrie pour le ciel » et que Liszt avait si pieusement adorée. Le royaume des cœurs se dépeuplait doucement et toute la terre prenait un autre visage.

Tandis que les vides se creusaient, Franz tendait l'oreille vers Bayreuth, petite ville de Bavière. Il avait lu beaucoup de choses dans les journaux. Bülow disait que décidément allait s'élever le temple rêvé tout en premier par Liszt. Mais depuis que le silence s'était fait entre lui et les Wagner, cette nostalgie, cette musique, cet amour, n'étaient plus que douleur.

La première pierre du théâtre de Bayreuth fut posée le 22 mai de 1872, pour l'anniversaire du maître, en l'absence de Franz. Celui-ci avait attendu jusqu'à la dernière heure une invitation qui ne venait pas. Il délégua à sa place une vieille amie, M^{lle} von Schorn, et l'accompagna jusqu'à la gare. C'était le matin de la Pentecôte. Liszt avait mis sa soutane. Il cueillit une branche de sureau et la tendit à la messagère comme un rameau de paix. Quand le train s'ébranla, il resta longtemps à le suivre des yeux, faisant des signes avec la main. Puis il ouvrit son bréviaire et s'en alla, sa tête blanche inclinée en avant.

En rentrant chez lui, il trouva enfin la lettre si amèrement espérée. Mais il n'était plus temps.

« Cosima prétend que tu ne viendras pas, même si je t'invite. Il nous faudrait donc endurer cela encore, nous qui avons déjà tant enduré ! Cependant je ne veux pas manquer à t'inviter. Et tu sais ce que cela signifie si je te dis : viens. Tu es entré dans ma vie comme l'homme le plus grand à qui j'aie jamais adressé la parole de l'amitié. Tu t'es séparé de moi, peut-être parce que tu avais moins de confiance en moi que je n'en avais en toi. À ta place, le plus intime de toi-même, un toi-même né pour la seconde fois, vient satisfaire mon désir ardent de te savoir tout entier mien. Tu vis donc en pleine beauté devant moi et en moi, et nous sommes unis par-dessus des tombes. Tu es le premier qui, par son amour, m'ait ennobli. J'accède maintenant à une seconde et plus haute existence par celle à qui je suis marié, et je puis accomplir cela que, seul, je n'eusse pu accomplir. C'est ainsi que tu m'es devenu tout, quand, pour toi, je reste si peu de chose. Quels avantages immenses ne m'as-tu donc pas donnés sur toi ! Si je te dis, viens, je veux dire par là : viens chez toi, car c'est toi-même que tu trouveras ici. Sois béni et aimé, quelle que soit ta décision. »

Liszt répondit :

« Cher et glorieux ami,

« Je ne saurais répondre par des mots à ta lettre, qui m'a profondément secoué. Mais j'espère ardemment que les ombres et les circonstances qui me retiennent au loin disparaîtront et que nous nous reverrons bientôt. Alors tu comprendras combien mon âme demeure inséparable des vôtres, revivifiée en ta « seconde et plus haute existence où tu accompliras cela que

seul, tu n'eusses pu accomplir. » Je reconnais là une grâce du ciel. La bénédiction de Dieu soit avec vous, ainsi que tout mon amour. »

Près d'une demi-année s'écoula avant qu'il partît pour Bayreuth. Enfin il embrassa Wagner, sa fille, les cinq enfants. Déjà le *Festspielhaus* sortait de terre. Il vit aussi les fondations de la belle villa que le *Glorieux* faisait construire pour lui-même. Liszt, presque pauvre à présent, se réjouit que la fortune, enfin, fût clémente à son ami. Wagner lui lut l'esquisse de *Parsifal*, qui bouleversa l'abbé. Quant à Cosima « elle se surpasse, dit-il. Que d'autres la jugent et la condamnent ; pour moi, elle reste une âme digne du *gran perdono* de saint François et admirablement ma fille. »

Admirablement ma fille... C'est un des mots les plus justes de Liszt.

XXV

Mais la réconciliation avec Bayreuth déplaît souverainement à la princesse. Elle y voit deux signes : que Liszt est rendu à la musique profane et que son règne à elle est définitivement clos. Liszt le sait bien aussi, mais il s'efforce de conserver à l'amie ses plus belles sonorités intérieures, « Sur deux points, maintenant majeurs pour moi, nos opinions diffèrent : Weimar et Bayreuth. Je ne désespère pourtant point de la solution de ces dissonances... Je ne sais malheureusement plus vous écrire sans réflexion. Je le fais intérieurement, comme saint François Xavier, qui n'écrivait qu'à genoux à saint Ignace. » On en est donc là, à ne plus converser que comme deux saints ! Et pour ne pas risquer de gâter cela, Franz passe tout un hiver loin de Rome. Des explications sur l'inexplicable ou le trop explicable, ne mèneraient qu'à des malentendus nouveaux ou à des compromis, attristants dans la vie du cœur. Carolynne ne désarme pas. Ce n'est plus seulement Weimar et Bayreuth qu'elle lui reproche, mais ses élèves, ses élèves féminins surtout, et même son besoin de musique d'orchestre. L'absence devient une nécessité, vraiment.

Tout l'hiver, Liszt le passe donc à Budapest. Pour venir en aide au compositeur Robert Franz, il y donne un récital de piano, le premier depuis vingt ans ; mais l'excuse à cette dérogation de ses principes, c'est qu'il s'agit d'une charité. Puis, dès le printemps, il s'occupe de son oratorio *le Christ*, que l'on monte à Weimar. C'est un événement dans la petite résidence, et de

toutes les villes environnantes l'on s'y donne rendez-vous. La « première » a lieu dans l'église protestante, parce qu'elle est vaste, et l'abbé tient lui-même le bâton. Les princes, les amis d'autrefois, les Wagner, les élèves, sont pressés dans l'immense auditoire, tous sauf Carolyne qui écrit de son tombeau romain : « ... *Le Christ*, ah ! c'est la glorieuse paix de mon cœur. Pour moi c'est une œuvre comme les siècles n'en ont pas vu de pareille. Son heure n'a pas sonné. » C'était juste. Et d'ailleurs elle fut mal exécutée, on en releva les défaillances. Mais la critique n'atteignait plus le compositeur qui pensait surtout à la valeur édifiante de son ouvrage : « J'ai composé *le Christ* tel qu'il m'a été enseigné par le curé de mon village. » Pourvu qu'il fortifie dans leur foi quelques cœurs simples, son but n'est-il pas atteint ?

Cet été de 1873, Liszt retourne à Bayreuth où désormais il prendra l'habitude de séjourner tous les ans. Terre de son idéal. Si Wagner en est le Parsifal à la divine lance, Liszt en est le vieux roi Titurel, dont la foi rêva ce burg dédié au saint Graal de la musique. Il se retrouve une âme toute ruisselante d'allégresse parmi les murs qui s'élèvent aux deux extrémités de la ville, à *Wahnfried* (paix de l'imagination, repos de l'esprit), la belle demeure de style romain des Wagner, et là-haut, sur la colline sacrée, au pied du temple. Il admire aussi la double tombe que déjà Richard et Cosima ont fait creuser dans leur jardin pour y rester unis, et il en tire à son usage une leçon d'humilité. C'est dans l'habit du tiers-ordre de saint François qu'il veut être enterré, sans faste, sans honneurs. Plus tout grandit autour de lui de ce qu'il a voulu grand, plus il se fait petit. « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Ainsi, de loin en loin, il lui arrive de se chanter intérieurement quelque verset de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Et le démon est exorcisé ; d'autres ardeurs se calment, ou tout au moins se clarifient.

Il peut rentrer à Rome dans la paix de son corps pour retrouver une Carolyne plus brisée, mais plus compréhensive : « Votre âme est trop tendre, dit-elle, trop artiste, trop sentimen-

tale pour demeurer sans société féminine. Vous avez besoin de femmes autour de vous, et de femmes de tout genre, comme un orchestre réclame des instruments différents, des tonalités variées. Malheureusement, il est peu de femmes qui soient ce qu'elles doivent être : bonnes et sincères, répondant à votre intelligence sans poser une main coupable sur des cordes qui, si elles résonnent, rendent un son douloureux. Je suis souvent bien triste en songeant comme vous resterez incompris. Peut-être, dans l'avenir, vos triomphes sembleront-ils avoir été des bacchanales parce que quelques bacchantes s'y sont mêlées. Pourtant vous ne les avez jamais appelées, je le sais. Tant qu'on ne vous a pas fait sortir de votre sphère idéale, vous vous y êtes trouvé heureux. »

Heureux ! l'enfance a plus de goût pour ce mot que la vieillesse, laquelle a moins de temps pour y penser. Quand l'heure avance, on se presse. Son existence énorme paraît à Liszt en retard sur l'horaire fixé. Désormais, il faut que la gloire de Dieu soit chantée par son serviteur sur toutes les routes d'Europe, comme autrefois. Trois semaines de séjour à Rome suffisent. Il repart vers Pest où se sont réunis ses admirateurs pour célébrer son jubilé.

Car il y a cinquante ans, en effet, qu'il donnait à Vienne son premier concert et que Beethoven l'avait embrassé. Comme lors de ses anciens triomphes, Liszt est reçu dès la frontière par une députation, conduit en grande pompe dans la capitale et fêté par trois journées de banquets et de réjouissances publiques. *Cantate* par la « Société Liszt », remise d'une couronne de laurier en or, fondation d'une bourse Liszt qui doit servir à défrayer l'instruction de trois apprentis musiciens pendant toute une année, représentation solennelle du *Christ*, dépêches venues des quatre coins de la terre, décorations, bal. À ses côtés sont assises ses deux amies : l'une blonde, l'autre brune, la Chatte noire et la Fée blanche. Liszt se lève après les discours officiels et, à son habitude, répond en français : « Je remercie Dieu de m'avoir accordé une enfance pieuse. Les mêmes sentiments de religion

animent mes compositions, depuis la *Messe de Gran* jusqu'à l'œuvre que vous avez entendue hier... » Et, peu après, il écrit à la princesse : « Chère sainte Carolyne, croyez bien que je ne pourchasse ni rubans, ni exécutions de mes œuvres, ni louanges, distinctions et articles de journaux en quelque pays que ce soit. Ma seule ambition de musicien était et serait de lancer mon javelot dans les espaces indéfinis de l'avenir, comme nous disions autrefois dans le journal de Brendel. » Et pour compléter la tournée de son cinquantenaire musical, il va jouer à Vienne, à Presbourg, et jusqu'à Œdenbourg, cette petite ville où le papa Liszt avait été si fier de son moustique de fils.

Une fatigue subite le ramène à la villa d'Este, et, chargé d'idées, il se remet à composer. C'est la première fois depuis longtemps qu'il goûte avec autant de suite la compagnie de ses livres, de son papier à musique et des cloches du couvent. En quelques mois il écrit sa *Légende de sainte Cécile, les Cloches de Strasbourg*, ne s'interrompant que le dimanche pour faire visite à Carolyne. Période de bonheur double pour la recluse, qui exulte de pouvoir ajouter à sa foi en Dieu sa foi dans le génie du bien-aimé. « On ne le comprend pas encore – beaucoup moins que Wagner – parce que celui-ci représente une réaction dans le présent. Mais Liszt a jeté sa lance beaucoup plus loin dans l'avenir. Plusieurs générations passeront avant qu'il soit entièrement compris. Puisqu'il m'a été donné de le comprendre, je dois tout faire pour obtenir, au nom de l'art, qu'il donne tout ce qu'il peut donner. » Tel est le *Credo* sans variante que récite quotidiennement cette jalouse tracassière et sublime. Mais rien n'agace un homme comme un amour de cette sorte. Franz en souffre sans jamais le laisser voir et cherche consolation dans son travail. *Excelsior* est de cette date, où Wagner devait puiser une harmonie célèbre de son *Parsifal*.

Tout cela est écrit à Tivoli, villa d'Este. Le *signor commendatore* y occupe un petit appartement de quatre pièces donnant sur les terrasses suspendues d'où la vue s'étend, par delà la campagne romaine, jusqu'aux horizons de Saint-Pierre. Dans

les jardins cardinalices et parmi les ruelles fraîches de la ville, un peuple d'enfants accourt baiser les mains et la soutane de l'artiste. Liszt jette par poignées la monnaie que son domestique prépare chaque jour à cet usage. Il s'amuse de cette pauvreté joyeuse au milieu de laquelle respire à l'aise son âme franciscaine. Les jeux d'eau, les cascates, les cyprès du parc, le remplissent d'une musique légère et jaillissante. Ce sont des mois pleins de sérénité.

Mais une grande douleur le frappe à la fin de mai 74, la mort de son amie Marie de Moukhanow, malade depuis longtemps. Dans la dernière lettre qu'elle lui avait écrite : « Vivre dans votre souvenir, disait-elle, est un mode de l'existence qui lui donne quelque paix. » Peut-être cette chercheuse de bonheur n'a-t-elle vraiment aimé que Liszt. Il gardait précieusement ses lettres où se devine toute une tendresse pudique qu'ils eurent soin, l'un et l'autre, de préserver des exténuements de la passion. Il en relut une, imprégnée de ces exquis sentiments qui l'avaient attiré vers elle tant d'années auparavant : « Je résumerai donc dans un seul merci beaucoup de sentiments très anciens, trop jeunes, passionnément admiratifs et toujours humbles, qu'il faut chérir, combattre et taire... » Il donne libre cours à ses larmes. Puis il se met au piano, car c'est toujours son premier mouvement dans les grandes douleurs comme dans les joies, et improvise son *Élégie en mémoire de M^{me} Marie Moukhanow, née comtesse Nesselrode*.

Au printemps suivant, le voilà reparti pour Pest où se donne un concert intéressant, un concert Wagner-Liszt. Les deux compositeurs montent ensemble sur l'estrade. Wagner dirige des fragments du *Ring*, la recette étant destinée au théâtre de Bayreuth. Sa musique est à présent celle que tout le monde veut entendre et qu'on ne discute plus. Quand son tour est venu, Liszt s'approche du piano, courbé, l'air fatigué, pour jouer un concerto de Beethoven. C'est à peine, d'abord, s'il semble effleurer les touches et l'on se demande si ce grand vieillard n'a pas épuisé ses illustres forces. Mais le son monte, s'épanouit, et

remplit bientôt la salle d'une telle plénitude harmonique, d'une si miraculeuse douceur d'expression, que de l'avis des juges les plus compétents jamais le Liszt d'il y a trente ans n'a atteint ce degré de perfection.

Puis il se met en chemin par Munich, Hanovre, le château de Loo (où il est l'hôte du roi de Hollande), pour rentrer enfin à Weimar. Une idée le travaille, celle d'organiser une solennité commémorative à la mémoire de Marie de Moukhanow. Le grand-duc s'y prête volontiers, et Liszt s'occupe de tout. Cette cérémonie est fixée au 17 juin, en guise de « bout de l'an ». Dans le salon de la Maison des Templiers, en bordure du parc grand-ducal, un catafalque de verdure est dressé en haut duquel, sur une montagne de fleurs, est disposé le portrait de la Fée blanche peint par Lenbach. Cent cinquante invités sont réunis là, dont le roi et la reine de Wurtemberg, la reine de Hollande, et Cosima Wagner en robe de deuil. L'abbé Liszt sert cette messe musicale dont le rituel comprend cinq parties, toutes de sa composition : son *Requiem* à quatre voix d'hommes, l'*Hymne de l'enfant à son réveil* pour trois voix de femmes, sa *Légende de sainte Cécile*, et enfin son *Élégie*. Ainsi s'exhala le souvenir de cette voyageuse romantique, élève éblouissante de Chopin et sœur en idéal du grand abbé qui, faisant à un ami le détail de ces funérailles spirituelles, disait : « Il y avait en elle je ne sais quelle note mystérieuse dont l'accord ne retentit qu'au ciel. »

Un autre deuil encore le surprend un an plus tard, alors qu'il vient d'arriver à Pest. En parcourant les journaux, son œil est accroché par un nom bien connu : celui de Daniel Stern. Morte aussi, Daniel Stern, Marie d'Agoult, la mère de ses enfants ! D'abord rempli de stupeur, il se consulte et se trouve sec.

Eh, certes, cette souffrance-là a été trop usée. Quand on a pleuré un être de son vivant le peut-on encore après sa mort ? « *Il mondo va da sè* – l'on y existe, l'on s'occupe, se chagrine, se tourmente, s'illusionne, sa ravise, et se meurt comme on peut ! Le plus désirable des sacrements à recevoir me semble celui de

l'Extrême-Onction. » Tandis qu'il songe ainsi on lui remet une lettre de son gendre Ollivier. Elle ne contient que quatre lignes sur l'événement et quelques considérations politiques. Mais elle renferme une page de Ronchaud : « La maladie de M^{me} d'Agoult a été très courte et nous n'avons connu le danger que la veille de sa mort. Elle est tombée malade le mardi dans l'après-midi et le dimanche à midi tout était fini. Elle est morte d'une fluxion de poitrine prise pendant une promenade : elle a souffert beaucoup les premiers jours, les derniers ont été plus calmes. Les obsèques ont eu lieu hier matin. Les prières ont été dites suivant le rite protestant, dans la maison mortuaire, d'où le cercueil a été porté au Père-Lachaise et exposé dans un caveau provisoire. Deux discours, d'une émotion éloquente et qui ont vivement remué les assistants ont été prononcés, l'un à la maison, l'autre au cimetière, par M. le pasteur Fontanès, l'un des membres éminents de l'Église protestante libérale désigné par M^{me} d'Agoult elle-même. »

Très peu de mois après Marie, c'est le tour de George Sand. En ces vieilles dames, toute la jeunesse de Franz s'en va. Qui reste-t-il donc du temps où l'on quittait Nohant en chaise de poste pour faire visite à Lamartine au château de Saint-Point ? Il cherche et ne trouve que lui-même, l'infatigable coureur des grands chemins, qui reçoit chaque semaine encore son courrier de jeune homme. Mais les lettres d'amour ne consolent pas de la vieillesse, bien qu'elles soient un gage contre l'ennui. Il arrive pourtant, par-ci par-là, à de jeunes admiratrices, de savoir pousser l'enthousiasme jusqu'à offrir des moments d'illusion.

Cette année 76 est l'année de Bayreuth, l'année du « grand miracle de l'art allemand » dont Liszt est depuis trente ans le prophète. Le *Festspielhaus* va ouvrir ses portes pour la première fois devant un auditoire de rois, de disciples et de curieux accourus de tous les points du globe. Le vieux maître Liszt part en tête du cortège des pèlerins. À peine arrivé en terre sainte, il

mande à Carolynne : « Plus de doute ni d'obstacles, l'immense génie de Wagner a tout surmonté. Son œuvre, *L'Anneau du Nibelung*, luit sur le monde. Les aveugles n'empêchent point la lumière, ni les sourds la musique. » Et au grand-duc de Weimar : « Ce qui s'accomplit ici est presque un miracle. Votre Altesse Royale le verra, et je regretterai toujours que Weimar n'y ait pas toute la gloire qui lui revenait, de par ses glorieux antécédents. »

La ville est pavoisée. L'étrange Louis II la parcourt en voiture fermée et vit dans le théâtre où il assiste, seul dans sa loge, aux dernières répétitions. L'empereur doit arriver avec sa fille et son gendre. L'empereur de Russie et son cousin de Mecklembourg habitent chez le duc de Wurtemberg. Les hôtels étant bondés, princes et maîtres de chapelles, étrangers et musiciens de toutes grandeurs sont logés chez l'habitant. Assis à côté du maître, dans sa voiture, le jeune professeur Nietzsche, l'œil grave et le front barré, trahit on ne sait quelle frayeur de pensée. Déjà il écrivait du grand ami qu'il était un simplificateur du monde, sans se douter clairement encore qu'une guerre de l'esprit les allait séparer pour toujours. Il vivait les dernières heures du rêve dont il devait se souvenir bien des années plus tard pour dire. « J'ai aimé Wagner, et sans cela personne. C'était un homme selon mon cœur. »

Le 13 août, le rideau se lève sur *l'Or du Rhin* ; les trois jours suivants sur *la Walkyrie*, *Siegfried* et *le Crépuscule*. Wagner voit enfin se réaliser l'ambition de toute sa vie dans cette leçon d'esthétique qui va du poème au décor, de la musique à la philosophie. Mais il laisse à sa femme d'en savourer la gloire pendant ses réceptions de Wahnfried. Pour lui, presque épuisé par l'effort, il s'enferme en la compagnie du roi sauvage et de son vieil ami Liszt. Tête à tête avec eux, l'exilé de Zurich, le miséreux de Paris sent se briser un désespoir qu'il a porté quarante années. On peut dire qu'il a expié cette aube triomphale par le don de sa vie. « Que l'homme le plus âgé, s'écrie-t-il alors, ne songe point à soi, mais qu'il aime le plus jeune pour l'amour de ce qu'il

lui lègue... » Voilà pourquoi son héritage est si lourd de sentiments. Mais Wagner avait conscience qu'il ne pourrait laisser s'ouvrir sa succession qu'en acquittant la plus vieille de ses dettes. Il se réserva de le faire en public, lors du banquet qui fit suite à la dernière représentation.

S'étant levé pour prononcer son discours devant sept cents convives, il le termina par ces mots : « Voici celui qui, le premier, m'a apporté sa foi, alors que personne ne savait rien de moi encore, celui sans lequel vous n'auriez peut-être jamais entendu une note de ma musique, mon très cher ami Franz Liszt. »

XXVI

Il faut excuser un cœur maladroït et faire toujours grâce à la souffrance. L'indulgence des uns ira à Liszt, celle des autres à la princesse. Le fait est que Bayreuth valut à cette paire de vieux amants une sévère dispute. On devine les reproches de Carolyne. Elle s'indignait que son grand homme consentît à jouer un « rôle de comparse ». Franz répondit simplement : « Personne ne joue de rôle ici. On crée l'art et on en jouit. » Et un peu de temps après : « En toute humilité, je ne crois pas mériter la lettre que je reçois de vous aujourd'hui... Dieu sait qu'alléger vos souffrances était ma seule tâche, pendant beaucoup d'années. J'ai mal réussi, paraît-il. Pour ma part, je ne veux me souvenir que des heures où nous avons pleuré et prié ensemble, d'un même cœur. Après votre lettre d'aujourd'hui, je renonce à retourner à Rome. »

Il tint parole. Rome ne le vit pas cette année-là. L'absence, pensait-il, le guérirait et surtout guérirait la princesse, et il attendit avec patience le jour où cesseraient leurs douloureux colloques. C'est de bonne foi qu'il invoquait son patron saint François de Paule, d'origine obscure, et fondateur de l'ordre des Minimes. Il jeûnait, se macérait, n'écrivait pas ses sermons et ne s'occupait guère de littérature. Au contraire, « votre patron, saint Charles Borromée, d'illustre famille, était de bonne heure cardinal et participait ainsi au gouvernement de l'Église. Il s'intéressait même à la musique, et protégeait la réforme alors permise de la chapelle Sixtine, dans le sens de Palestrina. Tout

en jeûnant et se macérant, comme saint François de Paule, et prenant pour devise *Humilitas*, il restait archevêque de Milan et *porporato*. Nos deux patrons expliquent au mieux nos différences d'opinions. Vous planez en haut et je barbote en bas. Je m'attache au Minime – et vous vous accordez avec le grand, qui doit régner et gouverner. Pourquoi discuter ? Vous devez nécessairement avoir raison... » Cette paraphrase d'un célèbre passage de Pascal atteint la malheureuse en plein cœur. Mais il y a de la férocité chez l'artiste excédé.

Liszt expiait d'autre façon. Et par exemple dans l'animadversion subite de Bülow, qui, brûlant ce qu'il avait adoré, répudiait à présent l'œuvre de son ancien maître pour exalter celle de Brahms. Mais c'est en de telles circonstances que Liszt se montrait grand. Il fit visite à Bülow, qu'un travail excessif et des fatigues démesurées avaient contraint à un long repos dans une clinique des bords du Rhin. Sa seule vengeance fut de lui pardonner. « Il souffre plus au moral qu'au physique. Son héroïsme inné lui reste, et le rendra victorieux, j'espère, du double mal qui l'opprime. » C'est du plus bel esprit chrétien, et on ne peut que souscrire au jugement porté par Liszt sur lui-même, quand il écrit à cette même époque : « Il y a douze ans, je suis entré comme acolyte de Mgr Hohenlohe au Vatican. Les sentiments qui m'y conduisaient n'ont pas cessé, ils datent de mes années d'enfance et de ma première communion dans une église de petit village. J'ose dire que rien de factice ni de vain ne les a jamais altérés et j'espère que la grâce de Dieu me les conservera jusqu'à ma dernière heure. Leur donner une forme homogène, harmonieuse, complète, dans la pratique de la vie et dans celle de ma profession d'artiste, était et reste le vœu principal de mon cœur. »

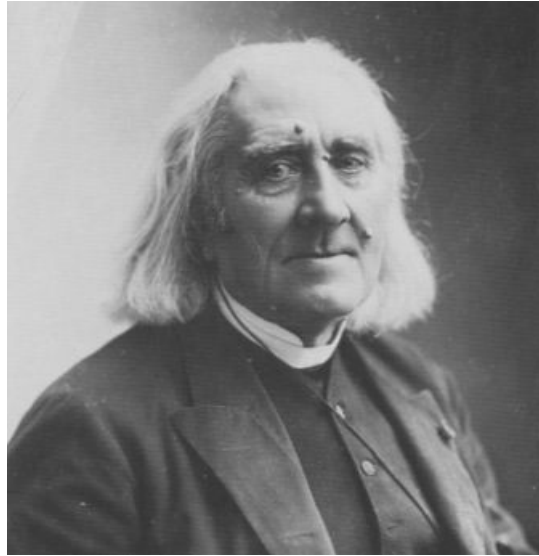
Liszt revient donc à Rome dans l'été de 77 et retourne s'établir à Tivoli. Il passe des journées entières sous les cyprès et compose le morceau fameux qu'il leur a dédié. Michel-Ange est son guide, mais il voudrait s'en distinguer « par une mélodie quasi-amoureuse ». Ruysbroek l'Admirable, découvre grâce à

Ernest Hello, est son livre d'inspiration ; pendant toute une saison il en parle. Ce grand cœur enfantin est rempli du sentiment de son indignité, et c'est désormais du nom de Dimas, que la tradition prête au bon larron, qu'il veut signer ses dépêches à Carolyne. S'il voyage encore beaucoup, s'il vagabonde tous les ans entre Pest, Weimar, Bayreuth et Paris, Rome redevient pourtant son havre d'étude et de sérénité. Sa fierté est vraiment faite, comme il le dit, de modestie sincère ; et, qu'on reprenne sa *Messe de Gran* à Saint-Eustache, qu'elle fasse 150.000 francs de recette, que Padeloup lui dise : « Votre *Credo*, monsieur l'abbé, est un succès certain aux concerts populaires », cela ne touche même plus sa vanité. Il devient si purement évangélique qu'il porte les tracasseries de Carolyne comme une croix nécessaire. Qu'elle souffre et fasse souffrir par jalousie, cela n'est que cette jalousie de Dieu dont parle saint Paul dans son épître aux Corinthiens. Pourtant, elle est parfois insupportable. Dans un moment de révolte, Franz ne peut s'empêcher de s'écrier : « Vous ne tenez plus aucun compte de l'honneur logique de ma vie. Quand je serai mort, vous vous apercevrez que mon âme était et demeure toujours profondément attachée à la vôtre. » Le jour de Noël 78, à la messe de minuit, il prie de tout son cœur pour elle et demande à Dieu d'être rendu digne des « sentiments surnaturels » dont il se sent enveloppé.

Il compose sa *Via Crucis* et ses *Sept Sacrements*. Sa *Mephisto-valse* aussi. Il se passionne pour la nouvelle musique russe de Rimsky-Korsakow, de Balakireff, de Borodine, de César Cui et d'Anatole Liadow. Bien que la société élégante de Pétersbourg connaisse à peine le nom de ces messieurs, déjà Liszt, avec ce rare coup d'œil qu'il eut toujours, discerne leur importance. « Les cinq musiciens que je viens de nommer tracent un sillon plus fructifiant que les imitateurs attardés de Mendelssohn et Schumann. » Et sentant cette fois que la vraie vieillesse approche aussi vite que son soixante-dixième anniversaire, il double son travail et sa pieuse activité. Levé à quatre heures, il ne quitte sa table qu'à sept pour se rendre à la messe, déjeune ensuite, se repose un instant et reprend la plume jusqu'à midi.

Après la sieste, il donne ses leçons de quatre à six, fait une partie de whist et dîne tous les soirs à la via del Babuino, chez la princesse.

Pour celle-ci, voilà vingt ans qu'elle s'en tient au même horaire et à ses étranges habitudes. Même Liszt est astreint à faire antichambre pendant dix minutes, comme tout simple visiteur, afin de ne pas introduire dans son salon calfeutré la moindre fraîcheur du dehors. Assise au centre de sa toile, cette araignée laborieuse continue de tisser les pages aux pages en fumant des cigares que la régie fabrique pour elle de double force et de double longueur. On parle surtout de politique et de théologie. Hohenlohe vient souvent, dans son équipage de cardinal. Et il complotte avec sa parente une surprise qu'il s'agit de faire à leur vieil ami : la chanoinie honoraire d'Albano. Liszt sursaute lorsqu'on lui apprend la chose, mais il se rend bien compte que ce beau présent de l'Église lui fait un singulier plaisir. Ce n'est pas qu'il projette d'en tirer gloriole, mais enfin le voilà plus avancé sur cette route ecclésiastique dont les paisibles honneurs ont constamment ému son âme obéissante. « L'idée d'avancer à l'extérieur, explique-t-il, m'était aussi étrangère que possible. Je suivais seulement, en simplicité et droiture de cœur, l'ancien penchant catholique de ma jeunesse. S'il n'avait été contrarié dans sa première ferveur par ma très bonne mère et mon confesseur, l'abbé Bardin, il m'eût conduit au séminaire en 1830, et plus tard à la prêtrise. À tort et à travers on ratiocine sur l'idéal. Je n'en connais pas de plus haut que celui du prêtre méditant, pratiquant et enseignant les trois vertus théologiques : foi, espérance, charité, jusqu'au sacrifice volontaire de sa vie, couronné par le martyre, quand Dieu le donne ! Aurais-je été digne d'une telle vocation ? La grâce divine pouvait seule l'effectuer. Toujours est-il que les chères tendresses de ma mère et la prudence de l'abbé Bardin m'ont laissé aux prises avec des tentations que je n'ai su vaincre qu'insuffisamment. La poésie, la musique et aussi quelque grain de révolte native m'ont trop longtemps subjugué. *Miserere mei, Domine.* »



Son installation comme chanoine d'Albano eut lieu le dimanche 12 octobre de 1879. Deux jours auparavant seulement, il achève d'écrire sa *Seconde valse de Méphisto* et la *Sarabande* sur l'Almire de Haendel. On dirait un dernier gage au malin, le suprême accès de ces révoltes natives dont il parle sans tout à fait assez de honte. Mais, bien qu'il ait droit à présent à l'écharpe violette, il ne la porte jamais, sauf chez le photographe. À vrai dire, il se sent trop vieux et sa beauté le quitte. Des verrues poussent sur son visage. Dans la glace, où si longtemps il vit le grand aigle dominateur, c'est maintenant un vieux vautour un peu déplumé qu'il examine avec mélancolie. « La fatigue de l'âge et je ne sais quelle tristesse intérieure, fruit d'une trop longue expérience, augmentent et me rendent les exhibitions en public fort pénibles. » Ce qui ne l'empêche pas de courir un peu partout où l'on joue sa musique, à Vienne, à Bade, à Anvers, en Hollande, mais il assiste aux concerts en spectateur aux côtés d'une nouvelle et toute jeune amie, Lina Schmalhausen. C'est là un dernier flirt, en tout bien tout honneur. Seulement Liszt, comme le constatait la princesse, avait besoin d'un enthousiasme féminin, d'une société féminine, et l'existence lui eût paru fade s'il n'avait gardé à portée de la main quelque bel être vivant dont il fût possible de tirer pour son cœur de dernières harmonies.

Accommodé de cette gouvernante, il s'installe à Budapest, où l'on a préparé cette fois pour lui, dans les locaux même du Conservatoire, un logement confortable. On a reconnu enfin que le vieux bohème a besoin de ménagements, de soins, et même de surveillance. Sa manie de générosité va si loin, en effet, qu'il ne donne pas seulement son superflu, mais jusqu'au nécessaire. À Weimar, des élèves indignes le volent et puisent dans ses tiroirs. Bülow arrive tout exprès pour y mettre bon ordre et il expurge de ses Judas la cohorte des disciples. Quant à la santé célèbre de Franz, elle se gâte aussi. Il souffre d'une enflure considérable aux pieds et le médecin diagnostique un commencement d'hydropisie. Mais il est impossible de lui faire suivre un régime et de le priver de son cognac. Il en a l'habitude depuis trop longtemps. Car cet homme surmené, en tournée depuis cinquante ans, y cherche et y trouve l'excitant nécessaire.

Au mois de juillet 81, à Weimar, il fait une chute dans son escalier, dont il a beaucoup de peine à se remettre. Bülow et sa fille Daniela viennent le soigner. Les rapports de cordialité et d'admiration entre les deux hommes reprennent comme autrefois, personne ne se refusant d'aimer Liszt. Si Bülow a souffert d'un « excès de cervelle, d'esprit, d'études, de travaux, de voyages et de fatigues », comme dit son ex beau-père, il est maintenant, avec celui-ci et Wagner, le musicien le plus en vue d'Allemagne. L'ancien trio des musiciens de l'avenir a brillamment justifié le nom ambitieux qu'il s'était choisi.

Un jour, Alexandre Borodine, de passage à Weimar, s'approche timidement de la petite maison célèbre du parc grand-ducal et se fait annoncer. À peine a-t-il tendu sa carte que surgit une longue figure avec un long nez, une longue redingote noire et de longs cheveux blancs.

– Vous avez fait une belle symphonie, gronde une voix sonore en excellent français. Soyez le bienvenu, je suis ravi de vous voir. Il n'y a pas plus de deux jours, j'ai joué votre sympho-

nie chez le grand-duc, qui en a été charmé. Votre *andante* est un chef-d'œuvre. Le *scherzo* est ravissant... et puis ce passage est ingénieux.

Et les longs doigts de fer se mettent à *picorer* sur le piano, suivant l'expression de Moussorgsky. Le vieillard joue sans cesser de parler et d'accabler le Russe de questions. L'autre répond, s'accuse d'inexpérience (il avait été médecin), convient qu'il module à l'excès.

– Dieu vous garde de toucher à votre symphonie, proteste Liszt. Vos modulations ne sont ni outrées, ni fautives. Vous êtes en effet allé très loin, et c'est précisément votre mérite. N'écoutez pas ceux qui veulent vous retenir ; croyez-moi, vous êtes dans le vrai chemin. Votre instinct artistique est tel que vous ne devez pas craindre d'être original. Rappelez-vous que les mêmes conseils ont été donnés en leur temps à Beethoven, Mozart, etc... S'ils les avaient suivis ils ne seraient jamais devenus des maîtres... Vous connaissez l'Allemagne, on y écrit beaucoup. Je suis noyé dans un océan de musique qui me submerge ; mais Dieu ! que tout cela est plat, pas une idée vivante. Chez vous, au contraire, règne un courant vivifiant. Tôt ou tard (tard probablement) ce courant se fraiera un chemin ici.

Il le gronde de ne pas éditer ses partitions et le complimente de n'avoir fréquenté aucun conservatoire.

– C'est tout comme moi, bien que j'en dirige un ! Mais si vos œuvres ne sont ni exécutées, ni éditées, si elles n'ont pas de succès, croyez-moi, elles se fraieront un chemin honorable. Vous avez un talent original ; n'écoutez personne et travaillez à votre manière.

Borodine note que Liszt parle très couramment le français et l'allemand, mais qu'on le prendrait d'abord pour un Français. Il ne s'assied pas un instant, marche, gesticule et n'a rien d'un ecclésiastique. Le lendemain, il le revit à une répétition du concert que Liszt donnait le soir dans la cathédrale d'Iéna. Celui-ci

y arriva en soutane, ayant à son bras la baronne de Meyendorff et suivi de l'habituel cortège de ses élèves des deux sexes. Il s'occupa surtout d'une nouvelle « indispensable », M^{lle} Véra Timanowa, ce qui faisait rougir de colère toutes les autres. « Quand ce fut le tour de Liszt, écrit Borodine à sa femme, il gagna le fond du chœur et bientôt sa tête grise apparut derrière l'instrument. Les sons puissants et nourris du piano roulaient comme des ondes sous les voûtes gothiques du vieux temple. C'était divin. Quelle sonorité, quelle puissance, quelle plénitude ! Quel pianissimo et quel *morendo*. Nous étions transportés. Quand arriva la *Marche funèbre* de Chopin, il parut évident que le morceau n'était pas arrangé. Liszt improvisait au piano, tandis que l'orgue et le violoncelle jouaient les parties écrites. Chaque fois que le thème revenait, c'était autre chose, mais il est difficile de concevoir ce qu'il sut en faire. L'orgue traînait pianissimo les accords en tierces de la basse. Le piano, avec la pédale, donnait pianissimo les accords pleins. Le violoncelle chantait le thème. C'était comme le bruit lointain des glas funèbres qui sonnent encore, alors que la vibration précédente n'est pas éteinte. Nulle part je n'ai rien entendu de semblable. »

Avant le concert, Borodine fut invité à dîner avec Liszt, M^{me} de Meyendorff et les favorites. Puis ils se rendirent tous ensemble à la cathédrale où « ma vieille Vénus », comme disait Borodine, joua la *Marche funèbre* d'une manière toute différente. Il improvisait de nouveau. « C'est ainsi qu'il ment toujours, fit la jolie Timanowa... c'est un singulier original. » Borodine revint à Weimar. Il assista aux leçons, aux repas, aux soirées chez le grand-duc ou chez la baronne. Il entendit l'admirable petite Véra jouer une rhapsodie du maître et vit celui-ci l'embrasser en guise de compliment, tandis que la jeune fille lui baisait la main. Tel était l'usage établi. Et comme Liszt aimait à forcer l'amitié, il joua à quatre mains avec Borodine les récentes compositions de cet artiste. Quand celui-ci supprimait quelque chose : « Pourquoi, s'écriait Liszt, ne faites-vous pas cela ? C'est si beau. Vos modulations sont des modèles. Rien de semblable ne se trouve dans Beethoven ni dans Bach, et malgré

sa nouveauté l'œuvre n'encourt aucun reproche. » La baronne insistant pour que le Russe chantât, il leur fit entendre un chœur du *Prince Igor*. Borodine était amoureux de sa vieille Vénus. Des inconnus le saluaient dans les rues de Weimar pour l'avoir vu au bras de Liszt. « Voilà, ma petite colombe, comment ton très fidèle mari a été touché par la grâce. »

Pourtant Liszt se remettait mal de sa chute. Des nausées violentes inquiétaient son entourage, ce qui ne l'empêchait pas de travailler avec passion au *Cantique du Soleil*, de saint François d'Assise. N'était-il pas logique qu'après tous les saints François peints qui décorent les églises, il y en eût aussi un musical ? Il compose encore un dernier poème symphonique : *Du berceau jusqu'à la tombe*, puis s'en va en convalescence chez sa fille, à Bayreuth. Wagner y achève son *Parsifal*. Encore cent pages à écrire. « Il n'y faut plus, mande Liszt, que du soin, du génie, et son tourment. » Nous sommes à la fin septembre de 1881. Le mois prochain, Franz fêtera le soixante-dixième anniversaire de sa naissance. Mais le vieillard ne peut plus voyager seul, et pour la première fois sa petite-fille Daniela l'accompagne jusqu'à Rome, où ils descendent ensemble à l'hôtel Alibert. Une fatigue générale le brise. Il sommeille un peu partout, en société comme à sa table de travail. Mais il n'en veut pas convenir et répond qu'il se porte toujours fort bien. Seulement il lui faut 24 degrés dans sa chambre, car il grelotte sans cesse. Pour sa fête, ses amis organisent une petite solennité musicale au palais Caffarelli. Au matin de ce jour, il reçoit une lettre de Carolyne : « Cher, cher bon, que votre soixante-dixième anniversaire commence sous les auspices du soleil qui éclaira le 22 octobre, à Woronince. Respirons l'éternité. C'est pour l'éternité que j'ai désiré vous posséder en Dieu et vous donner à Dieu. Bonne année et bonnes années, cher grand. Vous avez de grandes choses à faire. Et Dieu qui donne de quoi les faire donne aussi la récompense ici-bas et en haut. En attendant la récompense complète, réjouissons-nous des petits

acomptes... À bientôt. Saint François a fait tant de miracles ; il en fera aussi pour vous qui le couvrez de gloire. Gloire séculaire. »

Le temps étant fort beau, l'on fit une promenade en voiture jusqu'à la villa Doria-Pamphili, la plus vaste de Rome, semée de fontaines et de statues. Liszt s'assit dans un pré et tira le journal de sa poche tandis que les autres poursuivaient leur promenade. Au retour, ils le trouvèrent endormi, ses cheveux soulevés par le vent doux. Un agneau le frôlait. Des chevaux et des moutons paissaient alentour.

Au printemps de 82, il reçut la partition de piano de *Parsifal* avec cette dédicace : « Ô ami ! Mon Franz, premier et unique, reçois ce remerciement de ton Richard Wagner. » C'est cette année qu'en devait avoir lieu la première représentation. Dès la fin de janvier, il se mit en route pour remplir son double devoir à Weimar et à Budapest, malgré une extrême fatigue. Mais le grand événement de Bayreuth lui rendit ses forces et son enthousiasme. « Mon point de vue reste fixe : l'admiration absolue, excessive, si l'on veut. Le *Parsifal* est plus qu'un chef-d'œuvre – c'est une révélation dans le drame musical. On a dit justement qu'après le Cantique des Cantiques de l'amour terrestre de *Tristan et Yseult*, Wagner a glorieusement tracé dans *Parsifal* le suprême cantique de l'amour divin. »

Peu de jours après, il maria sa petite-fille Blandine (Blandine II, comme on l'appelait) avec un Sicilien, le comte de Gravina, et il lui fit un cadeau de grand-père modeste. Quelle dérision pour cet homme qui avait partout semé des fortunes ! Mais il était pauvre à présent, fait qui lui donnait une joie tolstoïenne. Du reste, il ne savait pas conserver. Lorsqu'un jour on lui vola sa belle pelisse de fourrure qui pendait dans son vestibule, il s'en réjouit. Il n'eut jamais le sens de la propriété.

Dans l'arrière-automne, il partit pour rejoindre les Wagner à Venise, où ceux-ci devaient passer l'hiver. Il emporta dans ses bagages les vingt premiers volumes des *Causes*, de la princesse

de Wittgenstein, qu'elle venait de lui expédier. « Vraiment, lui écrivait-il, vous procédez de saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne – et un peu aussi de Joseph de Maistre, car, ne vous en déplaise, vous partagez avec lui le sens militant et prophétique. » Et, un peu plus tard : « À la vérité, je ne comprends rien à la politique et à la théologie ; par conséquent les trois quarts de votre labeur restent au-dessus de ma portée. Quant à l'esthétique, j'avoue aussi n'avoir pas jusqu'à présent trouvé un fil d'Ariane qui me tirera du dédale des nombreux systèmes des philosophes anciens et modernes. Espérons que je saisirai enfin le vrai fil dans votre théorie élucidée des Émotions et Sensations. D'ici là je me vois condamné à un sceptique chagrin. » Sans doute Liszt n'avait-il pas tort de penser que, pour bien s'entendre, il ne faut pas trop s'expliquer.

Les Wagner étaient installés dans le palais Vendramin, sur le Grand Canal. Le logement réservé à Liszt se trouvait à l'entresol. Il était composé de trois pièces, avec une antichambre et un charmant salon dont les fenêtres ouvraient sur le canal. L'église de la paroisse se dressait à cent pas. Le vieillard y allait entendre la messe chaque matin, selon ses habitudes. Wagner ne recevant pas de visites, la vie était toute de famille et d'intimité. Cosima réglait au mieux tout l'*andamento* de la maison : femmes de chambre, cuisinière et valet amenés de Bayreuth, plus deux gondoliers à poste fixe. Le matin, on reste chez soi. À deux heures, dîner. Puis Liszt travaille au *Saint Stanislas*. Quelquefois, pour se délasser, il se met au piano. Alors Wagner arrive, ferme la porte à clef, s'assied auprès de l'instrument, et les deux vieux camarades s'enfoncent dans leur musique préférée, celle de Beethoven et celle de Bach. Le soir, avant souper, Liszt joue encore un peu ; ensuite l'on fait un whist jusqu'à ce que les cartes tombent des mains du grand-père.

Saint Stanislas avançait vite. Il l'interrompt brusquement pour écrire l'élégie de *La Gondole funèbre*, sans savoir par quel étrange pressentiment.

Puis il quitte Venise pour rentrer à Pest. Le 14 février 1883, au matin, son ami Abranyi entre dans sa chambre et lui dit : « Mon cher maître, sans doute savez-vous déjà la nouvelle ?... Wagner est mort. » Liszt, qui était à sa table de travail, ne fit aucun mouvement et continua d'écrire. Après un très long temps, il répliqua sans tourner la tête : « Et pourquoi pas ? » Il y eut un nouveau silence. Liszt le rompit. « Moi aussi, dit-il, l'on m'a enterré bien des fois. » D'autres personnes survinrent à ce moment, confirmant la nouvelle. Puis affluèrent les dépêches. Enfin vint celle de Daniela : « Maman vous prie de ne pas venir ; restez bien tranquillement à Pest. Nous ramenons le corps à Bayreuth, après un bref arrêt à Munich. » L'ayant lue, Liszt dit le plus paisiblement du monde : « Lui aujourd'hui, moi demain. » Puis il reprit sa lettre à Carolyne : « Vous connaissez mon triste sentiment de la vie : mourir me paraît plus simple que vivre. La mort, même précédée par les longues et effrayantes douleurs « du mourir » – selon le mot frappant de Montaigne, – est notre délivrance d'un joug involontaire, suite du péché originel. Job est mon patron de l'Ancien Testament, et le bon larron saint Dimas, celui du Nouveau. »

XXVII

« Est-ce que Liszt travaille au *Saint Stanislas* ? Est-ce qu'il soigne sa santé ? » demandait la princesse dans ses lettres aux amis de Weimar. Eh bien, non, il négligeait tout à fait l'hydropisie envahissante et ne songeait qu'à préparer une commémoration musicale pour l'anniversaire de Wagner. De retour à Weimar il s'en occupa tout de suite, et, le 22 mai, cette fête solennelle eut lieu sous son inspiration. On joua sept ou huit œuvres du maître. Liszt en personne dirigea *l'Enchantement du Vendredi saint* et un morceau de circonstance qu'il venait d'achever : *Sur la tombe de Richard Wagner*.

Puis il se remit à composer et sortit de ses tiroirs le *Requiem*, écrit autrefois dans le couvent de sainte Françoise Romaine, sur le Forum. Il le remania, cherchant à donner au sentiment de la mort un caractère de douce espérance chrétienne. La chaude lumière de Rome qu'il évoquait sur les ruines de marbre et les cyprès du Palatin, rayonna dans la strophe du *recordare*. Le vieillard cherchait à y faire entrer la facilité « du bien mourir », récompense de ceux chez qui la foi dans la beauté et l'enthousiasme pour Dieu se confondent en un unique commandement.

Il passa toute cette année à Weimar et à Pest. Au printemps de 84, le *Stanislas* était assez avancé pour qu'il en pût diriger des fragments en public. Les Weimarois trouvèrent le compositeur vieilli, usé ; mais il se redressait comme un jeune homme dès qu'il montait au pupitre. À l'instar du grand Arnauld, Liszt

disait : « N'avons-nous pas l'éternité pour nous reposer ? » À Bayreuth, il assista au *Parsifal*, mais il ne vit même pas sa fille qui s'isolait dans son deuil depuis dix-huit mois sans consentir à aucune exception, même en faveur de son père. Alors il s'en retourna en Hongrie et fit un séjour dans le domaine de son ami le comte Zichy. Les paysans lui préparèrent une ovation. Des centaines de jeunes filles lui jetèrent des fleurs, comme aux jours glorieux où il semait l'amour de ville en ville. Et parce qu'il restait épris des caresses spontanées de son peuple, il offrit un concert gratuit. Après le dernier morceau, un vieux paysan se fit l'interprète de la foule et adressa au grand homme ces paroles : « Ton nom, le comte nous l'a dit. Ce que tu sais faire, tu nous l'as montré. Mais qui tu es, cela nous l'avons compris. Que le puissant Dieu des Hongrois te bénisse. »

De retour à Rome vers l'arrière automne, il n'y passe que peu de semaines et se remet en route dès le début de l'année 85. Une fringale de voyages le tient de nouveau, comme s'il voulait passer en revue une dernière fois les cités où il a aimé et combattu : Florence, Vienne, Anvers, Strasbourg, Aix-la-Chapelle, Munich, Leipzig, Presbourg, Carlsruhe, sans parler de Weimar et de Budapest. Malgré la fatigue grandissante, il se traîne de gala en gala, écrit de la musique sur les coins des tables d'hôte, dîne chez des prélats et des princes, joue au whist, donne des leçons, accorde des séances de pose aux portraitistes célèbres, souffre des yeux et des nerfs. « Je perds mon temps plus ou moins volontairement. Vu l'affaiblissement de l'âge, le travail me devient plus difficile ; cependant je continue laborieusement de remplir du papier à musique. »

Il rentre à Rome exténué et trouve que malgré tant de peines, l'année se solde sans bénéfice. Dans les tout premiers jours de 1886, a lieu à Rome le premier Concert-Liszt, et le vieux maître y joue en public pour la dernière fois. Puis il prépare ce qu'il nomme sa « suprême grande tournée ». La veille de son départ, il gravit l'escalier de la via del Babuino pour faire ses adieux à Carolyne. Les deux vieillards se baisent au front mu-

tuellement. Depuis quelques années ils sentent, à chacune de ces séparations, que ce pourrait bien être la dernière. Mais ils n'en conviennent pas l'un devant l'autre.

– Ma fatigue de vivre est extrême, dit Franz, et malgré ma bonne volonté, je ne me sens plus bon à rien.

Elle essaye de lui rendre confiance, elle qui ne voit plus couler le temps. Liszt secoue la tête sans conviction, mais sans tristesse. Il y a si longtemps qu'il s'est préparé à la tournée dont on ne revient jamais, qu'il est disposé à monter dans le wagon du ciel quand Dieu voudra.

En attendant, il faut revoir des villes, des salles de concert, des amis, et les vieux paysages du bonheur. À Florence, qu'il traverse d'abord, il se souvient d'un certain bal Poniatowski, où, quittant ses danseuses, il était allé dans la nuit toscane faire devant le Persée de Cellini, le serment de sortir vainqueur de la lutte entre le bien et le mal. Il y a de cela quarante-huit ans. À Venise, le vieillard se chauffe sur le quai des Esclavons, à l'endroit précis où, lors de son premier séjour avec Marie, il projetait d'écrire sa « Vie d'un musicien, longue dissonance sans résolution finale ». Il touche barre à Vienne, tout juste pour saluer Magnolette, et se rembarque pour Liège. Grand concert-Liszt, triomphe, fleurs. À Paris, il descend à l'hôtel de Calais, où déjà un courrier l'attend qu'il lit avec le ravissement des anciens temps. « Mon maître, Ossiana est à vous chaque minute de son existence. Elle vous aime mieux que tous les autres habitants de Paris, les plus chaleureux compris... Venez. Vous comprenez aisément que je suis hors de moi et que j'arrive péniblement à tracer ces lignes qui me font horreur, mais qui sont la vérité. » Il en ouvre une autre. « ... Mon mari est un militaire enragé. Ce mois-ci il va obtenir la noblesse. Il ne demandera pas de sitôt pour retourner à sa famille... il ira de nouveau en Dalmatie et dans l'Herzégovine. J'ai aussi mis le garçon à Kalocsa, afin qu'il reçoive une éducation soignée ; je suis absolument libre de faire que bon me semble. Eh bien, monsignore, je vous demande fran-

chement et sans cérémonie : voulez-vous m'avoir, comme dame de compagnie pendant votre voyage à Londres... » Ah ! que la vie est une aventure intéressante quand on reçoit dix lettres de ce genre chaque matin ! Il n'y a pas que les papes qui n'aient point d'âge, comme il l'écrivait hier à Carolyne.

Le 25 mars, on donne la *Messe de Gran* à Saint-Eustache, et devant le succès sans précédent de l'œuvre, on la redonne le 2 avril. Belle revanche sur l'année 66 et les critiques de l'aigre Berlioz. Et comme, précisément, c'est le jour de la fête de saint François de Paule, le vieux Liszt se souvient du petit Franz et de la maladie qu'il fit quand il fallut se séparer de M^{lle} de Saint-Cricq. Il court à l'église et va s'humilier devant le saint patron des Minimes.

Londres. Magnifique exécution de l'*Élisabeth* à Saint-James Hall. Visite au prince de Galles. Réception chez la reine. Goûter chez la duchesse de Cambridge qu'il a connue en 1840, du temps de feu lady Blessington qui l'avait trouvé beau comme un de ces marbres que lord Elgin arrachait au Parthénon. La duchesse a maintenant quatre-vingts ans. Comme elle est dure d'oreille, Liszt lui joue un petit morceau en mettant beaucoup de pédale, et les deux vieillards, ensuite, s'aperçoivent en riant qu'ils ont tous deux pleuré.

Anvers. Liszt remplit ses devoirs d'abbé pendant la semaine sainte, puis il rentre à Paris. Le 8 mai, devant sept mille personnes, Colonne dirige l'*Élisabeth* dans la salle du Trocadéro. Et Gounod, qui est assis à côté du maître, lui fait le compliment auquel il est le plus sensible : « C'est construit avec de saintes pierres. » Le peintre Munkacsy, son compatriote hongrois, achève son portrait, sur quoi Liszt réintègre enfin sa cellule de Weimar. M^{me} Wagner vient lui faire visite et lui apporte la nouvelle des fiançailles de sa fille Daniela avec le jeune professeur Thode. Liszt promet d'assister au mariage, qui doit avoir lieu à Bayreuth au début de juillet. Et peu de jours après, le fiancé lui procure un vrai plaisir en le venant voir et en lui don-

nant lecture d'une partie de son ouvrage sur saint François d'Assise.

Malgré un subit affaiblissement, Liszt arrive au jour dit à Bayreuth et assiste aux noces de sa petite-fille. Puis, pour tenir une autre promesse encore, il va faire un séjour chez Munkacsy, à Colpach dans le Luxembourg. On l'y trouve abattu. En dépit d'une extrême fatigue et d'un gros refroidissement, il écrit plusieurs lettres. La dernière est adressée à son amie Agnès, la fine élève de la Carlplatz de Weimar, à qui, depuis trente ans, il garde une tendresse sans défaut. « Avec vous, point de *brodo lungo* à craindre. Vous comprenez et dites les choses sur un rythme admirable. » Que n'a-t-il trouvé ce rythme là partout ? Mais il y faudrait une liberté que l'amour ne connaît pas.

Le 20 juillet, au soir, il reprend le train pour Bayreuth. Il se sent plus souffrant. Ses bronches sont prises. Dans son compartiment, un joli petit couple fait irruption, sans doute un voyage de noces. Les amoureux s'embrassent devant la fenêtre ouverte qu'ils se refusent à fermer malgré une prière timide du bonhomme. Liszt ne sait pas insister. Il se renfonce dans son coin, s'assoupit, et les jeunes gens sourient en regardant cet ecclésiastique au visage formidable qui murmure ses prières.

Arrivé à Bayreuth, il s'en va se loger comme d'habitude dans une maison qui avoisine Wahnfried, où il occupe une chambre du rez-de-chaussée. Il se met tout de suite au lit avec une forte fièvre. Pourtant, le soir, il fait encore l'effort de se lever pour aller chez sa fille. Car, les représentations wagnériennes étant commencées, Cosima a repris ses réceptions. Le lendemain, il se sent si souffrant qu'il ne quitte pas la chambre. On vient le voir. Il fait un whist avec ses fidèles, mais c'est à peine s'il peut tenir les cartes. Le samedi 24, il reçoit plusieurs élèves et retourne à Wahnfried. Le dimanche, on donne *Tristan*, et, contre l'avis du médecin, il se fait conduire au théâtre où, dans la loge de Wagner, il tient bon jusqu'à la mort d'Yseult.

Le lendemain, il est plus mal. On le prive du cognac dont il a une si longue habitude et il perd de plus en plus vite ses forces. Le mardi 27 juillet, un médecin appelé en consultation diagnostique une congestion pulmonaire et prescrit le repos total. Dès lors, sa porte est condamnée, sauf à sa fille qui fait installer un lit dans l'antichambre. Le vendredi, il a le délire, tremble de tous ses membres, s'éveille en sursaut pour retomber dans le délire. Il questionne son domestique : « C'est bien aujourd'hui jeudi, n'est-ce pas ? – Non, vendredi. » Cela le frappe beaucoup parce qu'il a pour ce jour la superstition des Italiens. Il avait remarqué que l'année 86 commençait par un vendredi et que son anniversaire de naissance tombait un vendredi aussi. Sa fille lui demande s'il veut voir quelqu'un, songeant sans doute au prêtre. Il répond avec décision : « Personne. » S'il a besoin de quelque chose ? « Rien. » Vers deux heures du matin, le samedi 31, après un sommeil agité, ce grand corps inconscient se lève tout droit du lit en poussant des cris épouvantables. Et telle est sa force qu'il renverse son domestique, qui cherche à le recoucher. Puis il s'affaisse sans mouvement. Le docteur lui fait une piqûre dans la région du cœur. Vers dix heures, il remue un peu les lèvres. On se penche pour écouter, il dit : « Tristan... » Ce fut sa dernière parole. À minuit, il était mort.

Cependant, Bayreuth est sous grand pavois. Le prince impérial est arrivé. Précisément l'on va donner au théâtre le drame dont je viens d'écrire le nom. Rien ne doit être changé au programme des fêtes. Liszt, d'ailleurs, ne l'eût pas toléré. On n'a donc que la peine de le mettre en bière et de le transporter à Wahnfried. Une petite corbeille suffit à contenir la pacotille du Franciscain : sa soutane, un peu de linge et sept mouchoirs de poche. C'était là tout son héritage. On sait comment il avait disposé du reste.

Qu'importe la cérémonie des obsèques ? Elle fut sans doute ce qu'elle devait être : des discours, pas de musique. Le corps fut enseveli dans le cimetière de Bayreuth, bien qu'il eût été réclamé par Weimar et par Budapest. Je ne crois pas qu'il fût revêtu de l'habit de tertiaire, comme Liszt l'avait désiré. Quelque treize ans auparavant il avait écrit aussi : « Si possible, qu'on me conduise le soir à ma dernière demeure ; deux ou trois hommes payés pour cela suffiront à me porter. Je ne voudrais pas déranger d'autres à me suivre au cimetière, où je ne puis plus les servir en rien. »

Servir, c'est le mot de passe de cette destinée. Il faudrait y ajouter : aimer.

Puisse ce récit m'éclairer et en éclairer d'autres sur le sens de ce verbe, si chargé de banalités et d'obligations.

*** **

Lorsque la princesse Wittgenstein apprit la nouvelle, elle s'alita, refusa de recevoir personne et ne répondit à aucune lettre. Tout l'hiver elle resta au lit sans s'accorder nulle relâche dans son travail. À la fin de février 87, elle signa la dernière page de son immense ouvrage. Un mois après, sa fille et le cardinal de Hohenlohe, en entrant un soir chez elle, la trouvèrent morte dans son lit. Elle avait tenu cette parole qu'elle s'était donnée : « Si je ne pouvais plus le voir, je lui enverrais mes anges. »

*** **

Au moment de clore cette histoire, j'ai tenu à faire le pèlerinage de Tivoli. De charmants amis italiens m'y ont conduit

en automobile à travers une campagne sèche et plate. Au pied des monts Tiburtins se dresse cette place forte, flanquée de la villa construite au seizième siècle par le cardinal d'Este. La nature, aidée d'une fantaisie savante, triomphe ici des architectes de Rome. Des terrasses qui retombent en cascades parmi les jeux de l'eau, on domine l'allée des fameux cyprès. Cette cathédrale de verdure devait exalter l'âme de Liszt, et l'on ne peut faire le tour des jardins suspendus sans évoquer le grand abbé maigre qui s'y promenait, les mains derrière le dos. Quand le cardinal d'Este fit bâtir ce palais, il le destina sans le savoir à devenir une ruine agréable, où vivrait petitement un musicien. Le prince de Hohenlohe y demeurait fort peu. Son grand appartement était en général fermé. La veilleuse qu'on voyait la nuit, brûlait dans le logement de Liszt, quatre petites pièces de l'étage supérieur.

Un gardien nous mène jusque sous le toit où deux vieilles femmes, qui occupent encore ces chambres, nous reçoivent avec quelque méfiance. Mais la porte s'ouvre dès qu'elles ont compris la raison de notre visite. Ces excellentes personnes ont été, il y a plus de quarante ans, les servantes de Liszt. Il n'en faut pas plus pour amener de part et autre un vif courant de sympathie. Elles nous font voir son lit, son cabinet de travail, la table sous la galerie ouverte où il prenait ses repas, une photographie signée placée à côté de l'image de la Sainte Vierge. Elles répondent à mes questions : « Eh bien, il était toujours vêtu en abbé, une longue redingote fermée, à un bouton, et un chapeau bomba. Il était généreux, toujours la bourse à la main. Et il nous embrassait – nous étions jeunes, petites, vous comprenez. Il aimait beaucoup à embrasser. Que de dames venaient ici pour le voir ! Les plus belles. L'une d'elles envoyait chaque jour des camélias au maître. Il travaillait, jouait toute la journée. Dès cinq heures du matin, prenant sa lampe, il allait à la messe. La semaine de Noël, quand les pifferari descendent des montagnes avec leurs troupes et viennent sonner la cornemuse, il les faisait monter ici, les régalaient, et recueillait leurs mélodies sur son piano. »

À ce moment, les cloches du couvent se mettent en branle. Il me souvient de l'Excelsior, composé en les écoutant et où Wagner déclarait avoir puisé le motif des cloches de Parsifal. L'antique carillon de saint François de Tivoli est donc à l'origine du souper mystique du Montsalvat. Ce rapprochement n'étonne pas. Il faut s'asseoir devant le seuil de ce logis de pauvre, sous les combles du palais, et se tourner vers l'étroite terrasse de pierre qui se prolonge dans le vide. Le vieil artiste l'arpentait chaque jour pendant des heures.

Regardons aller et venir cette haute figure détachée sur le ciel, car la plateforme est à pic de chaque côté. Le nom seul de Liszt était alors en Europe synonyme de passion. Il y avait du surnaturel dans toute sa personne. Même les rustiques habitants de Tivoli le flairaient, qui le suivaient pour lui baiser les mains ou toucher sa robe. Les malveillants parlaient de satanisme. D'autres le traitent encore d'aventurier. Mais nous, qui l'avons un peu mieux pénétré, nous savons que le trouble de ce fort tempérament n'a jamais gâté le limpide de son cœur. L'humble acolyte a préservé toute sa vie une foi heureuse.

Fra Beato est mort dans la ville des papes et ses restes sont ensevelis sous une dalle de Sainte-Marie-Minerve. Mais c'est dans un cloître de Florence qu'on le cherche en esprit. Tout de même pour l'Angelico de la musique : sa pierre tombale a beau se trouver sous les pluies de Bavière, c'est de la villa d'Este et de sa plus haute terrasse qu'il faut regarder s'envoler vers le ciel son âme musicienne.

Paris-Étoy-Rome. 1921

Ce livre numérique

a été édité par

*l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande*

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en juillet 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Christian, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *La vie de Franz Liszt par Guy de Pourtalès*, Paris, NRF Gallimard, 1926. La maquette de première page utilise, en la modifiant, une photo tirée de Wikimedia, *Franz Liszt*, de Franz Hanfstaengl, prise vers 1860. La reproduction, en début de texte, du dessin de Liszt par Nancy Mérienne en 1836, provient de l'édition d'origine. La photo de Liszt âgé, en fin de texte, a été prise par Nadar en 1886.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non pro-

fessionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](http://www.mobile-read.com),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,

<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.